

**Joseph LAHITTON**

DOCTEUR EN THÉOLOGIE

---

# *Sanctum Sacrificium !*

---

**ENTRETIENS SUR LA MESSE**

*Agnoscite quod agitis ; imitamini  
quod tractatis.*

(Pont., De ordin. presbyt.)

**ÉDITIONS SPES**

**17, Rue Soufflot**

**PARIS (V°)**



<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2022

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.



# *Sanctum Sacrificium!*

---

**ENTRETIENS SUR LA MESSE**

# OUVRAGES DE M. LE CHANOINE LAHITTON

(Libr. Beauchesne, 117, rue de Rennes, Paris)

---

## LA VOCATION SACERDOTALE

5<sup>e</sup> édit. 1 vol. in-8 écu: 33 francs.

*Opus egregie laudandum*, a déclaré la Commission cardinalice nommée par Pie X pour examiner cet ouvrage.

---

## THEOLOGIÆ DOGMATICÆ THESES JUXTA SINCERAM D. THOMÆ DOCTRINAM AD USUM SEMINARIORUM ET VERBI DIVINI PRÆCONUM

4 vol. in-8 écu: 100 francs.

Manuel de théologie en latin et en français: « Manuel vraiment remarquable », écrit le R. P. Marchand, recteur de l'Univ. d'Ottawa; et le R. P. Frey, supérieur du Séminaire français de Rome, ajoute qu'il « rendra service non seulement aux élèves, mais aux professeurs... ainsi qu'aux prêtres du ministère qui pourront y puiser d'excellents canevas pour leurs prédications ».

*Nihil obstat:*

**Poyanne, die 7 Martii 1934**

**J.-B. DUMAS, *sup.***

*Imprimatur:*

**Poyanne, die 7 Martii 1934**

**† CLEMENS, *episc. Atur. et Aq.***

## PRÉFACE

DE SON EXCELLENCE MONSEIGNEUR MATHIEU  
ÉVÊQUE D'AIRE ET DAX

Un saint, dont M. le chanoine Lahitton fut l'éloquent panégyriste, saint André-Hubert Fournet, gémissait: « Ah! je ne sais si j'ai jamais bien dit la Messe! car il ne s'agit pas seulement d'en bien dire les prières, mais de devenir un autre Christ et de s'unir à Lui si parfaitement qu'on ait avec lui les mêmes pensées, les mêmes sentiments. »

Combien ces paroles du nouveau canonisé doivent nous humilier et nous faire réfléchir! C'est à quoi tendent les instructions que l'auteur a prêchées devant un auditoire de prêtres, mais que l'élite des laïques aurait intérêt à lire et à méditer.

Il s'agit de bien dire sa Messe, et, pour la bien dire, de bien la vivre. Dans ce but, le présent volume nous adresse deux invitations, extraites du Pontifical (*De ordinat. presbyteri*): *Agnoscite... Imitamini...*



## I. — AGNOSCITE

*Agnoscite quod agitis.* M. le chanoine Lahitton est convaincu qu'à la parole de Dieu, « il faut être attentif comme à une lumière qui luit dans un lieu ténébreux » (II Petri, I, 19). Dieu parle pour nous éclairer et non pour obscurcir notre intelligence. Sans doute, nul d'entre nous ne peut épuiser l'intelligibilité des mystères. Mais de ce que, dans l'exposé des secrets divins, l'esprit humain ne peut comprendre le tout de rien, il ne s'ensuit pas qu'il ne puisse comprendre rien du tout.

Les uns répugnent à l'étude des mystères par un parti pris philosophique. Ils estiment que l'esprit humain ne peut pas dépasser l'expérience sensible et méprisent, comme un vain exercice de dialectique intempérante, tout effort qui veut utiliser jusque dans le plan métaphysique l'expérience physique. Celle-ci doit se contenter de rapprocher des antécédents et des conséquents et d'établir entre eux des rapports d'ordre mathématique. En dehors et au-delà, il n'y a rien ! Aucun prêtre ne peut évidemment partager ce dédain systématique. Nous devons admettre que l'intelligence humaine, dont l'objet propre est l'Être et non pas seulement l'être quantitatif, peut dépasser l'ordre de la matière, pénétrer dans l'ontologie et couronner l'on-

tologie par une théologie naturelle. Nous croyons, de plus, que si notre raison naturelle nous met en relation avec l'activité extérieure de Dieu qui le fait Créateur, notre raison surnaturelle, qui s'appelle la vertu de foi, nous met en relation avec l'activité immanente de Dieu, qui le fait vivant, d'une vie dont la révélation nous livre les secrets. *Unigenitus qui est in sinu Patris, ipse enarravit...*

Mais si l'Agnosticisme est une attitude que s'interdit le prêtre, ne peut-il pas y avoir chez lui un dédain de la spéculation d'apparence agnostique et qui produit en nous le même résultat? M. le chanoine Lahitton lui rappelle la définition d'un grand Mystique: « La foi est le face à face dans les ténèbres, la possession à l'état obscur. » (S. Jean de la Croix.) Ne disons pas, comme les Hébreux: « *Nauseat anima nostra super cibo isto levissimo.* » Nous n'avons pas le droit de dédaigner cette connaissance obscure. Un païen avait déjà pressenti que la moindre connaissance rationnelle sur les réalités supérieures vaut mieux que les lumières les plus abondantes dans les sciences inférieures. Mais n'y a-t-il pas, même chez les meilleurs, une estime excessive pour les réalités qui se voient, qui se palpent, mais qui passent, au détriment des réalités invisibles, impondérables, mais qui sont éternelles? N'y a-t-il pas un renversement inconscient des valeurs, qui nous fait prendre en

pitié la hardiesse des spéculations métaphysiques et sourire de la candeur des philosophes ou théologiens qui y consacrent leurs loisirs? Cette compassion part d'un bon naturel et trouve une complicité permanente dans la paresse et la légèreté de l'esprit qui préfère les clartés faciles de certaines lectures profanes aux joies austères des études sacrées.

\*  
\*\*

M. le chanoine Lahitton n'admet pas qu'on lui dise: « Je ne comprends pas; *n'en parlons plus.* » Il laisse la foi du charbonnier au charbonnier. L'illustre Pasteur nous a fait du mal en se déclarant pour cette foi du charbonnier à laquelle il affirmait préférer la foi de la charbonnière. Le prêtre ne doit pas partager cette préférence. Il doit connaître ce qu'il fait tous les jours. *Agnoscite quod agitis*; pousser aussi loin que possible la connaissance du « *tremendum mysterium* », du « *Mysterium fidei* ».

Vous pouvez vous risquer après un tel guide. « *Tu duca, tu signore, tu maestro* », disait Dante à Virgile, dans sa descente aux Enfers. Il s'agit pour vous, non de descendre aux Enfers, mais de monter au Ciel, de serrer le plus près possible le mystère sans le violer; il s'agit non de le pénétrer, mais de le situer et, en le situant, de comprendre

en quoi il est incompréhensible. M. Lahitton a le don de l'enseignement, un don que quarante ans de professorat ont remarquablement cultivé et développé. Il est clair, il est didactique, vous avancerez après lui pas à pas. Il s'agit, avant tout, de bien penser, de ne rien laisser perdre de nos richesses dogmatiques et d'en faire un inventaire aussi exact que possible. *Agnoscite quod agitis*, à l'exemple de Bossuet: « Que je trouve de douceur à méditer votre parole! Que j'en trouve dans cette parole par laquelle vous établissez et continuez ce banquet, qui est en même temps un sacrifice: je ne me lasse pas de la méditer; je la considère de tous côtés, je la rumine, pour ainsi parler, et je la passe et repasse sans cesse dans ma bouche, pour la goûter, pour en tirer tout le suc<sup>1</sup>. »



Il n'y a de piété solide que la piété dogmatique; une piété sentimentale est instable comme le sentiment.

Les historiens ont souligné le caractère presque exclusivement moral de l'enseignement de la pré-

---

1. Cité par M. Lahitton : *Théol. dogmat.*, IV, p. 46, Paris, Beauchesne, 1933.

dication, au XVIII<sup>e</sup> siècle. Séparant ce que Dieu a indissolublement uni, ils ont pratiqué le divorce du dogme, règle de pensée, et de la morale, règle de conduite.

La piété, s'étant ainsi vidée de sa substance dogmatique, est devenue inconsistante. Le vocabulaire révèle cet affaiblissement de la densité dogmatique. Des périphrases qui veulent être élégantes et pudiques, décèlent cette laïcisation ou cette naturalisation, si l'on peut dire, de la morale chrétienne. La Trinité créatrice devient pour les prédicateurs « l'auteur divin des choses », devant qui s'éveille l'émoi religieux du *Vicaire savoyard*; Jésus-Christ n'est plus que le « Législateur des chrétiens » et, tandis que la charité dégénère en philanthropie, la bonté chrétienne, vertu virile — c'est presque un pléonasme — reçoit pour succédané cette sensiblerie que Jean-Jacques Rousseau avait mise à la mode. Cet appauvrissement de la vérité chrétienne s'étalait jusque dans les Mandements épiscopaux, qui s'inquiétaient du bon entretien des routes, et ne se préoccupaient guère de ce qu'un Evêque né à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle appellera « *le Dogme générateur de la piété catholique* ». Nous revenons de plus en plus aux belles traditions religieuses du grand siècle et nous saluons cette réaction si pleine de promesses. A « l'homme sensible » nous préférons « l'honnête homme », sans qui il n'y a pas de chrétien.

\*  
\*\*

« Malheur, disait Bossuet, malheur à la connaissance qui ne se tourne pas à aimer. » Malheur, dirons-nous, à l'amour qui ne se tourne pas à connaître. Un accroissement de connaissance divine doit nous conduire à un accroissement d'amour divin. Mais l'amour de Dieu ne doit-il pas aiguïser notre appétit dogmatique? Le grand mal qui guette notre Messe quotidienne, c'est la routine: répéter les mêmes mots, refaire les mêmes gestes, garder intacte la même fidélité mécanique aux mêmes rubriques, et ainsi faire descendre dans notre automatisme un rite qui n'a de valeur que s'il reste un acte spirituel et libre, quel danger! Ce danger, tous nous le courons, et tous nous avons le devoir de le conjurer. Comment? *Agnoscite quod agitis.*

\*  
\*\*

L'idéal du chrétien, c'est de faire de tous nos actes humains des actes libres, de faire de tous nos actes libres des actes d'amour. La routine est donc l'ennemi né de notre vie spirituelle. Une âme envahie par la routine, a dit Péguy, « c'est une âme où il n'y a pas un atome de place pour la liberté et conjointement pour la grâce... Il est extrêmement remarquable que la mort spirituelle, que la

mort de l'âme est représentée dans le langage traditionnel de l'Eglise, comme le résultat (et nous pouvons dire comme la limite) d'un endurcissement... Quand on parle d'endurcissement final et d'impénitence finale, il faut entendre un phénomène réel d'induration qui rend l'âme comme un bois mort. C'est bien une incrustation spirituelle, un revêtement de l'habitude qui empêche désormais l'âme d'être mouillée par la grâce. »

Voulons-nous éviter cette incrustation, remon- tons aux sources dogmatiques où se rafraîchira notre liberté spirituelle, et ainsi nous serons en état de faire de chacune de nos messes un acte de liberté et un acte d'amour. Le danger qui nous guette, c'est le triomphe du métier sur le ministère. Ministère et métier sont deux mots qui ont la même étymologie, mais l'un est le péjoratif de l'autre. « Il fait son métier », disent les gens qui nous connaissent ou qui nous méconnaissent. Voulons-nous éviter pareil reproche? Ne nous contentons pas de savoir ce que nous faisons : *agnoscite quod agitis*; imitons le mystère que nous manipulons.

## II. — IMITAMINI

*Imitamini quod tractatis.* Ce qui fait la singularité du Mystère chrétien, c'est l'identité du prêtre et de la victime: « *Victima sacerdotii sui, et*

*sacerdos suæ victimæ fuit Dominus.* » (S. Paulin de Nole.)

Notre Seigneur est prêtre, et il est constitué prêtre par l'acte même de l'Incarnation. Le Saint-Esprit qui, dans le sein de Marie, l'a fait homme, l'a fait en même temps « prêtre pour l'éternité ». Or, qu'est-ce qui caractérise l'humanité du Christ? C'est qu'elle est dépouillée de toute personnalité propre. Il n'y a pas en Notre-Seigneur un *moi humain* juxtaposé à un *moi divin* et fondu dans une unité supérieure. L'humanité et la divinité appartiennent à un seul moi divin, qui tout en respectant la liberté humaine du Christ lui enlève cependant toute autonomie. Ce rapport d'appartenance absolue de tout ce qui est humain dans le Christ au moi divin qui le rend subsistant, c'est le point le plus obscur pour nous, mais aussi le plus certain du mystère de l'Incarnation. Nous savons qu'il est, sur ce point, imitable. Il faut que nous renoncions nous aussi à notre moi humain. *Vivo ego, jam non ego, vivit vero in me Christus.* Il y a, au sens littéral de ce mot, une aliénation de nos sentiments humains au profit du Christ, selon la recommandation de saint Paul: *Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu.* Comme il s'exténua lui-même en acceptant la condition d'esclave, ainsi devons-nous renoncer à notre indépendance, pour, par ce renoncement, conquérir la liberté des enfants de Dieu: *Imitami quod tractatis.*





De plus, le Christ n'a pu devenir prêtre qu'en devenant homme. C'est, en effet, en tant qu'homme que Notre-Seigneur devient un *microcosme*, un abrégé de tous les mondes. L'homme participe, à la fois, du monde inerte, de la vie des végétaux, de la vie animale, de la vie spirituelle qui se trouve à l'état pur dans les Anges. Quand l'Univers l'écraserait, il serait plus grand que ce qui le tue, « parce qu'il sent qu'il meurt, et l'avantage que l'Univers a sur lui, l'Univers n'en sait rien. » Vous trouverez plus loin un écho de cette pensée de Pascal, dans une belle citation de Bossuet, qui se rencontre, plus complète encore que dans ce volume, dans le *Cours de Théologie dogmatique* de M. le chanoine Lahitton<sup>1</sup>.

Tout ce qui est inférieur à l'homme manque d'intelligence pour connaître Dieu et manque de cœur pour l'aimer. La mission de l'homme est de donner à cet univers sans intelligence, son intelligence, et son cœur à ce même univers dénué de sensibilité. En ce sens, tout homme est prêtre et on reconnaît là l'âme de vérité, cachée dans l'erreur protestante qui affirme l'universalité du sacerdoce chrétien. Le catéchisme du concile de Trente n'a eu garde de laisser tomber cette parcelle pré-

---

1. Lahitton, *op. cit.*, IV, p. 455.

cieuse de vérité suggérée par saint Pierre et par saint Jean. C'est en utilisant cette capacité humaine d'animer et de spiritualiser la création que le baptême donne à chaque fidèle un sacerdoce intérieur qu'il ne faut pas confondre avec le sacerdoce extérieur conféré exclusivement par le sacrement de l'Ordre. La création insensible « ne peut voir, elle se montre; elle ne peut aimer, elle nous y presse; et ce Dieu qu'elle n'entend pas, elle ne nous permet pas de l'ignorer. C'est ainsi qu'imparfaitement (...) elle glorifie le Père céleste. Mais, afin qu'elle consume son adoration, l'homme doit être son médiateur. » Médiateur, il peut l'être « parce qu'encore que, selon le corps, il soit enfermé dans le monde, il a un esprit et un cœur plus grands que le monde, afin que contemplant l'univers entier et le ramassant en lui-même, il l'offre, il le sanctifie, il le consacre au Dieu vivant ».

Mais, s'il est capable d'être médiateur, il s'est, par le péché, rendu incapable de l'être. Au lieu de donner les créatures à Dieu, il s'est donné aux créatures. Au lieu d'être un adorateur, il a été un idolâtre. Il n'y a qu'un être dont les hommages puissent égaler la dignité divine, c'est Notre-Seigneur : « Tu prêtes ton cœur au monde visible pour aimer son créateur, et Jésus te prête le sien pour aimer dignement Celui qui ne peut être dignement aimé que par un autre lui-même. Lais-

sons-nous gagner par ce Dieu aimant, aimons par ce Dieu aimant; aimons comme ce Dieu aimant. » (Bossuet.) *Imitamini quod tractatis.*

\*  
\*\*

Tout sacrifice est une offrande. Mais toute offrande n'est pas un sacrifice. Tout sacrifice est une offrande; et, en ce sens le Catéchisme du Concile de Trente nous explique en quoi tous les chrétiens sont prêtres, mais surtout les justes, dont la foi, enflammée par la charité, immole à Dieu, sur l'autel de leur âme, des hosties spirituelles. Qu'entendre par ces hosties spirituelles? « *Bonæ omnes et honestæ actiones quas ad Dei gloriam (fideles) referunt.* C'est l'offrande de toutes les actions bonnes et honnêtes que les fidèles rapportent à Dieu. C'est pourquoi, ajoute le Catéchisme, nous lisons dans l'Apocalypse : Le Christ nous a faits royauté et prêtres auprès de Dieu et son Père... Et l'Apôtre nous exhorte : Offrez vos corps comme une hostie vivante. Et, bien avant, David avait écrit : Le sacrifice de Dieu, c'est un esprit brisé. »

\*  
\*\*

Il y a cependant, entre un esprit qui s'offre à Dieu et un sacrifice, une différence essentielle. Il

n'y a sacrifice que là où il y a offrande faite par voie d'immolation. Il n'y a sacrifice proprement dit que là où il y a immolation proprement dite. Si l'immolation est sanglante, le sacrifice sera sanglant, et le sacrifice sera non sanglant si l'immolation est non sanglante. Enfin le sacrifice ne peut être actuel, si l'immolation n'est pas actuelle. C'est dire qu'aux yeux de M. Labitton, le sacrifice de la Cène ne serait pas un vrai sacrifice, s'il était une simple offrande en relation avec l'immolation de la Croix, comme le conçoit le R. P. de la Taille.

Voilà pourquoi il est inexact d'affirmer que le sacrifice de la Messe reproduit et renouvelle le sacrifice de la Croix. Il reproduit et renouvelle le sacrifice de la Cène. Il y a là deux sacrifices bien distincts. Il y a eu à la Cène et il y a dans la Messe une immolation mystique qui doit re-présenter la séparation du corps et du sang, puisqu'elle re-présente l'immolation du Calvaire. « *Sanguis Christi seorsim consecratus, expresse passionem Christi repræsentat*<sup>1</sup>. »

En vertu des paroles de la consécration, il n'y aurait que le corps séparé du sang, et le sang séparé du corps. Jésus-Christ s'offre donc à son Père « revêtu des signes de mort et comme ayant été immolé par une mort effective. » (Bossuet.)

Cette séparation doit être réelle sans être san-

---

1. S. Thomas, III, q. 78, a. 3, ad. 2.

glante; et c'est ici que l'auteur situe le point le plus obscur du mystère.

\*  
\*\*

Mais si le mystère est d'une obscurité impénétrable à l'œil humain, il offre un exemple imitable par l'action humaine: « *Quatenus mortis Dominicæ mysterium celebrantes, mortificare membra vestra a vitiis et concupiscentiis omnibus procuretis.* »

Il faut donc que nous imitions cet état de mort mystique. « Le voilà donc revêtu du caractère de sa mort, ce Jésus autrefois notre victime par l'effusion du sang et encore aujourd'hui notre victime d'une manière nouvelle par la séparation mystique de ce corps d'avec ce sang<sup>1</sup>. »

Le Baptême avait déjà fait de nous des morts et des ressuscités : morts à la vie du péché, ressuscités à la vie de la grâce. La Messe que nous célébrons a pour fin principale de faire de chacun de nous un chrétien fidèle à son Baptême, c'est-à-dire un homme mort dans le Christ vivant.

Après la consécration, le pain et le vin ne sont plus qu'une apparence de pain et de vin. Toute leur gloire est d'avoir disparu, de s'être vidés de leur substance pour se transformer et — puisque ce mot est inexact — pour se transsubstantier dans

---

1. *Médit. sur l'Ev.*, La Cène, I, 57<sup>e</sup> j.

cette réalité surnaturelle qu'est le corps et le sang du Christ. Ainsi toute la gloire du prêtre est de n'être plus qu'une apparence d'homme pécheur, d'en avoir anéanti tous les défauts, de s'être vidé de toutes les concupiscences qui rappellent en lui le fils du vieil Adam, pour se changer en cette substance supérieure qu'est le nouvel Adam. Il serait illogique de célébrer chaque jour le Sacrifice, sans esprit de sacrifice, d'offrir en l'immolant le Christ à la Trinité Sainte, en se refusant à l'offrande et à l'immolation personnelle.

Les vœux canoniques font vivre le Religieux, suivant l'expression de saint Thomas, en état d'holocauste. La chasteté, la pauvreté, l'obéissance pratiquées par le prêtre réaliseront cette mortification dont la monition du Pontifical, le jour de notre ordination sacerdotale, nous a fait un devoir : *mortificare membra vestra... procuretis.*



Chaque prêtre devrait savoir par cœur le chapitre VIII de l'*Imitation de Jésus-Christ*, dans ce livre IV, dont M. Lahitton a bien raison de recommander la lecture.

« Comme je me suis offert volontairement pour vos péchés... ne réservant rien et m'immolant tout entier..., ainsi vous devez tous les jours, dans le sacrifice de la Messe, vous offrir à moi comme une

hostie pure et sainte, du plus profond de votre cœur. Tout ce que vous me donnez hors de vous ne m'est rien, parce que c'est vous que je veux et non pas vos dons. Comme tout le reste ne vous suffirait pas sans moi, ainsi aucun de vos dons ne peut me plaire si vous ne vous donnez vous-même. »

Mais pour se donner ainsi, il faut s'appartenir, et pour s'appartenir, il faut dominer le monde et ne pas se laisser dominer par lui. Que les choses inférieures soient tenues sous tes pieds, et non toi sous les choses inférieures : *et non tu ab eis.* (*De Imit.*)

Cette aspiration incessante à nous conquérir nous-mêmes, cet effort quotidien en vue de mieux nous appartenir, afin de mieux nous donner, voilà l'ascétisme dont la Messe est à la fois le but et le moyen. Parce que nous voulons bien dire la Messe, nous voulons vivre en état d'oblation et d'immolation. Afin de nous maintenir en état d'oblation et d'immolation, nous voulons bien dire la Messe. La substance du pain ne peut se refuser à devenir le corps du Christ. La substance du vin ne peut se refuser à devenir le sang du Christ. Mais notre liberté peut ne pas consentir à une transformation que leur inertie est contrainte de subir. Imitons le pain et le vin que nous manipulons : *Imitamini quod tractatis.*



Le Christ avec qui nous nous offrons à l'autel, en alourdissant la patène du poids des sacrifices que nous faisons nous-mêmes en Lui, avec Lui, et par Lui, c'est le Christ total, le Christ mystique. Saint Augustin l'a souligné : « *Profecto efficitur ut tota ipsa redempta civitas... universale sacrificium offeratur Deo per Sacerdotem magnum, qui etiam seipsum obtulit in passione pro nobis ut tanti Capitis corpus essemus.* »

Le but du sacrifice a donc été de faire de toute l'humanité rachetée le corps d'un Etre mystique dont la tête serait le Christ. « L'Eglise qui offre le pain et le vin pour en faire le corps et le sang et qui ensuite offre encore ce corps et ce sang après qu'ils sont consacrés, ne le fait que pour accomplir une troisième oblation par laquelle elle s'offre elle-même<sup>1</sup> »; c'est-à-dire le corps mystique du Christ.

« Ainsi l'Eglise fait elle-même partie de son sacrifice, de sorte que ce sacrifice n'aura jamais sa perfection tout entière qu'il ne soit offert par des Saints<sup>2</sup>. »

*Imitamini quod tractatis.* Imitons ce Christ, mort pour multiplier les membres de son corps mystique. N'est-ce pas notre fonction essentielle?

---

1. Lahitton, *Théol. dogm.*, t. IV, p. 463.

2. Bossuet, cité *ibid.*, IV, p. 464.



« *Sacerdotalis potestas se extendit ad duo : ad corpus Christi consecrationem, et ad reddendum fideles idoneos, per absolutionem a peccatis, ad Eucharistiæ perceptionem*<sup>1</sup>. » Consacrer, ce qui est l'essentiel du sacrifice; préparer les fidèles à l'Eucharistie : telle est la double fonction du prêtre.

Comment les prépare-t-il? En les incorporant au Christ par le Baptême; en y ré-incorporant les pécheurs par ce « Baptême laborieux » qu'est la Pénitence.

\*  
\*\*

Exaltant la dignité du prêtre sacrificateur, l'imitation de Jésus-Christ dit qu'il édifie l'Eglise. M. Lahitton a raison de donner à ce mot son sens étymologique. Ces pierres vivantes qui composent la céleste cité de Jérusalem, c'est lui qui les polit et c'est lui qui les superpose les unes aux autres : « *Quæ celsa de viventibus saxis, ad astra tolleris.* » Avec quelle ferveur nous devrions lire les leçons de la Dédicace des églises! Ecoutez saint Augustin : « *Credendo, quasi de sylvis et montibus ligna et lapides præciduntur. Cum vero catechizantur, baptizantur, formantur, tamquam inter manus fabrorum et opificum dolantur, collineantur, com-*

---

1. C. *Gentes*, IV, 75.

*planantur. Verumtamen domum Dei non faciunt nisi quando caritate compaginantur* : Communiquer la foi, c'est extraire des montagnes et des forêts les bois et les pierres. Catéchiser les fidèles, les baptiser, les former, c'est dégrossir, aligner, ajuster. Et cependant bois et pierres ne constituent la maison que lorsque la charité les relie les uns aux autres<sup>1</sup>. » Cette charité qui sert de liant dans la cité céleste, qu'est-ce qui la produit dans nos cœurs, si ce n'est le Sacrement de Celui qui ayant aimé les siens lorsqu'il était sur la terre, les aima jusqu'au bout, jusqu'au bout de la vie, jusqu'au bout de l'amour : *Imitamini quod tractatis*.

\*  
\*\*

« On ne manque pas sa vie, quand on ne manque pas sa Messe. L'Apostolat peut faire naufrage, mais pas l'oblation universelle. » Ces paroles de Jacques Debout expriment une vérité profondément chrétienne, à la condition de les comprendre comme les vivait saint André-Hubert Fournet : « Ah! je ne sais si j'ai jamais bien dit la Messe! Car il ne s'agit pas seulement d'en bien dire les prières, mais de devenir un autre Christ et de s'unir à Lui si parfaitement qu'on ait avec lui les mêmes pensées et les mêmes sentiments. » **AGNOSCITE... IMITAMINI...**

---

1. *Serm. 256 de temp.*



## **Le Cardinal Mercier et la Messe.**

Si quelqu'un pouvait s'étonner en voyant que, dans des retraites pastorales, huit entretiens, sur seize ou dix-huit, furent consacrés à l'unique sujet de la Messe, il lui suffirait de lire la sublime lettre adressée par le cardinal Mercier à ses prêtres, cinq jours avant de mourir.

Cette suprême leçon, donnée par un tel évêque, au moment de comparaître devant le Souverain Prêtre et Souverain Juge des prêtres, servira d'introduction aux pages qui vont suivre. Il serait difficile d'en trouver de plus opportune, et de mieux appropriée à notre but.

Clinique de Bruxelles,  
18 janvier 1926.

AU CLERGÉ DU DIOCÈSE DE MALINES,

Mes bien chers Frères dans le sacerdoce,

« Pendant mes heures de recueillement, tandis que je voyais toutes les espérances humaines s'évanouir et mon âme rester seule avec Dieu seul, ma pensée se rapprochait de plus en plus intimement de vous. Et j'ai vécu avec vous dans un commerce spirituel ininterrompu.

« C'EST LE SACERDOCE QUE J'APERÇOIS EN VOUS. — Privé du bonheur de célébrer le saint sacrifice de la Messe, je m'associais, la journée entière, à la messe que le Souverain Prêtre, Notre-Seigneur Jésus-Christ, offre à tout instant, par l'organe de ses ministres, sur tous les autels du globe terrestre. La messe prenait à mes yeux un caractère de réalité exceptionnellement saisissant, parce que le sacrifice du Calvaire, qu'elle remémorait, me paraissait sous un aspect tangible auquel il m'était donné de m'associer plus activement et plus directement que de coutume.

« Aussi me suis-je dit que j'avais à vous faire participer à cette grâce que Dieu m'accordait, en vous invitant, à ces heures qui sont peut-être les dernières de ma vie, à célébrer toujours la sainte Liturgie de la Messe comme si vous étiez au Cal-

vaire, et en y apportant toute la ferveur de la foi et de la dévotion dont vous êtes capables.

*« La célébration de la Messe est l'acte par excellence de chacune de vos journées et doit en être l'acte central. »*

« Mes bien chers amis, il me semble que j'ai libéré ma conscience en vous laissant cette dernière exhortation.

*« Vous êtes devenus prêtres en vue de célébrer le saint sacrifice de la Messe. Vivre de votre sacerdoce, c'est, avant tout, célébrer saintement la Messe et administrer saintement les sacrements qui s'y rattachent. »*

« C'est aussi rester unis à votre évêque et, par lui, au Vicaire du Christ lui-même, pour coopérer à l'œuvre de la glorification de la Très Sainte Trinité et de la rédemption du monde. »

† D. J. MERCIER, *arch. de Malines.*



## AU CONCILE DE TRENTE

A chaque instant, au cours de nos entretiens, nous citerons des paroles du saint Concile de Trente. Il a paru bon de placer ici le texte complet de cette célèbre session vingt-deuxième, où les Pères du Concile ont traduit en un langage vraiment divin la croyance de l'Eglise catholique sur l'auguste sacrifice.

*Sacrosancta, œcumenica, et generalis Tridentina Synodus, in Spiritu Sancto legitime congregata, præsidentibus in ea eisdem apostolicæ Sedis Legatis, ut vetus, absoluta, atque omni ex parte perfecta de magno eucharistiæ mysterio in sancta catholica Ecclesia fides, atque doctrina retineatur, et in sua puritate, propulsis erroribus atque hæresibus, conservetur; de ea, quatenus verum et singulare sacrificium est,*

Le saint Concile œcumenique général, régulièrement réuni à Trente dans l'Esprit-Saint, sous la présidence des mêmes légats du Siège Apostolique, pour que l'ancienne foi et doctrine au sujet du grand mystère de l'Eucharistie soit retenue au sein de la sainte Eglise catholique dans toute sa plénitude et son absolue perfection, pour qu'elle y soit maintenue dans sa pureté à l'encontre des erreurs et des hérésies



*Spiritus Sancti illustratione edocta, hæc, quæ sequuntur docet, declarat, et fidelibus populis prædicanda decernit.*

(la voulant aussi envisager) en tant que véritable et singulier sacrifice, instruit par les lumières de l'Esprit-Saint, enseigne (sur ce point), publie et ordonne de prêcher aux peuples fidèles ce qui suit.

### CAPUT I

*Quoniam sub priori testamento, teste apostolo Paulo, propter levitici sacerdotii imbecillitatem, consummatio non erat; oportuit, Deo Patre misericordiarum ita ordinante, sacerdotem alium secundum ordinem Melchisedech surgere, Dominum Nostrum Jesum Christum, qui posset omnes, quotquot sacrificandi essent, consummare, et ad perfectum adducere.*

*Is igitur Deus et Dominus noster, etsi semel seipsum in ara crucis, morte intercedente, Deo Patri oblaturus erat, ut*

### CHAPITRE I

Parce que sous le premier testament, saint Paul nous en est témoin, rien ne pouvait aboutir à l'achèvement, à cause de l'imperfection du sacerdoce lévitique, il a fallu, Dieu le Père des miséricordes l'ordonnant ainsi, qu'il se levât un autre prêtre selon l'ordre de Melchisédech, Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui aurait la puissance de parachever et d'amener à la perfection tous ceux qui auraient à offrir des sacrifices.

Ainsi donc, bien que notre Dieu et Seigneur dût s'offrir lui-même une seule fois à Dieu son Père par sa mort sur

*æternam illic redemptionem operaretur : quia tamen per mortem sacerdotium ejus extinguendum non erat; in cœna novissima, qua nocte tradebatur, ut dilectæ sponsæ suæ Ecclesiæ, visibile, sicut hominum natura exigit, relinqueret sacrificium, quo cruentum illud semel in cruce peragendum representaretur, ejusque memoria in finem usque sæculi permaneret, atque illius salutaris virtus in remissionem eorum quæ a nobis quotidie committuntur peccatorum applicaretur, sacerdotem secundum ordinem Melchisedech se in æternum constitutum declarans, corpus et sanguinem suum sub speciebus panis et vini Deo Patri obtulit ac, sub earundem rerum symbolis, apostolis, quos tunc Novi Testamenti sacerdotes constituebat, ut sumerent tradidit, et eisdem eorumque in sacerdotio successoribus ut offerrent præcepit per hæc verba: Hoc facite in meam commemoratio-*

l'autel de la croix, en vue d'y réaliser une rédemption éternelle, cependant, parce que son sacerdoce ne devait pas s'éteindre par la mort, à la dernière Cène, la nuit même où il était livré, pour laisser à son épouse bien - aimée l'Eglise, comme le réclame la nature humaine un sacrifice visible propre à représenter ce sacrifice sanglant qui allait s'accomplir une fois pour toutes sur la croix, à en prolonger le souvenir jusqu'à la fin des siècles, ainsi qu'à en appliquer la vertu salutaire à la rémission de nos péchés quotidiens, se déclarant lui-même comme prêtre établi pour l'éternité selon l'ordre de Melchisedech, il offrit à Dieu son Père son corps et son sang sous les espèces du pain et du vin, les distribua sous ces mêmes symboles aux Apôtres qu'il établissait alors comme prêtres du Nouveau Testament, et leur donna, à eux

*nem, uti semper Ecclesia catholica intellexit et docuit.*

*Nam celebrato vetere Pascha, quod in memoriam exitus de Ægypto multitudo filiorum Israël immolabat, novum instituit Pascha seipsum ab Ecclesia sub signis visibilibus immolandum in memoriam transitus sui ex hoc mundo ad Patrem, quando per sui sanguinis effusionem nos redemit, eripuitque de potestate tenebrarum, et in regnum suum transtulit.*

*Et hæc quidem illa munda oblatio est, quæ nulla indignitate aut malitia offerentium inquinari potest : quam Dominus per Malachiam nomini suo, quod ma-*

ainsi qu'à leurs successeurs dans le sacerdoce, l'ordre de les offrir par ces paroles : *Faites ceci en mémoire de moi*, comme l'Eglise catholique l'a toujours cru et enseigné.

En effet, après avoir célébré la Paque ancienne, que la multitude des enfants d'Israël immolait en mémoire de la sortie d'Egypte, il a institué la Pâque nouvelle, savoir sa propre personne qui devait être immolée sous des signes visibles, par l'Eglise au moyen des prêtres en mémoire de son passage de ce monde à son Père, quand par l'effusion de son sang il nous a rachetés, arrachés à la puissance des ténèbres, et transférés dans son royaume.

Et telle est bien cette oblation pure, que nulle indignité ou malice des offrants ne peut souiller; celle-là même que le Seigneur a prédite par Malachie, comme

*gnum futurum esset in gentibus, in omni loco mundam offerendam prædixit : — et quam non obscure innuit apostolus Paulus Corinthiis scribens, cum dicit: Non posse eos, qui participatione mensæ dæmoniorum polluti sint, mensæ Domini participes fieri: per mensam utrobique altare intelligens.*

*Hæc denique illa est, quæ per varias sacrificiorum, naturæ et legis tempore, similitudines præfigurabatur; utpote quæ bona omnia per illa significata, velut illorum omnium consummatio, et perfectio complectitur.*

## CAPUT II

*Et quoniam in divino hoc sacrificio, quod in missa peragitur, idem ille Christus continetur, et incruente immolatur, qui in ara crucis semel seipsum cruenta obtulit, docet sancta Synodus, sacrificium istud vere*

devant être offerte, pure, en tout lieu, à la gloire de son nom qui devait être grand parmi les nations ; — celle-là même que saint Paul indique assez clairement, quand, écrivant aux Corinthiens, il dit que ceux qui se sont souillés en participant à la table du Seigneur, entendant, chaque fois, par table, l'autel.

C'est elle, enfin, qui était figurée par tant de types divers de sacrifices, au temps de la nature et de la loi; car tous les bienfaits qu'ils signifiaient, elle les possède, comme consommation et perfection d'eux tous.

## CHAPITRE II

Et, parce que, dans ce divin sacrifice qui s'accomplit à la messe, ce même Christ est contenu et immolé d'une manière non sanglante, qui s'est offert lui-même une seule fois sur l'autel de la croix d'une

*propitiatorium esse, per ipsumque fieri, ut, si cum vero corde et recta fide, cum metu et reverentia, contriti, ac pœnitentes ad Deum accedamus, misericordiam consequamur, et gratiam inveniamus in auxilio opportuno.*

*Hujus quippe oblatione placatus Dominus gratiam, et donum pœnitentiæ concedens, crimina et peccata, etiam ingentia, dimittit.*

*Una enim eademque est hostia, idem nunc offerens sacerdotum ministerio, qui seipsum tunc in cruce obtulit, sola offerendi ratione diversa.*

*Cujus quidem oblationis, cruentæ, inquam, fructus, per hanc in-*

manière sanglante, le saint Concile enseigne que ce sacrifice est vraiment propitiatoire et que par lui il se fait que, si avec un cœur sincère et une foi droite, avec crainte et respect, contrits et pénitents, nous nous approchons de Dieu, nous obtenons miséricorde et recevons le secours de la grâce en temps opportun.

Car, apaisé par cette oblation, le Seigneur, en nous accordant la grâce et le don de la pénitence, nous remet nos crimes et nos péchés, même les plus grands.

C'est, en effet, une seule et même hostie, et le même l'offre maintenant par le ministère des prêtres, qui s'offrit alors lui-même sur la croix, la seule. différence étant dans la manière de l'offrir.

De cette oblation sanglante, dis-je, nous recevons en abondance

*cruentam uberrime percipiuntur; tantum abest, ut illi per hanc, quovis modo derogetur.*

*Quare non solum pro fidelium vivorum peccatis, pœnis, satisfactionibus, et aliis necessitatibus, sed pro defunctis in Christo, nondum ad plenum purgatis, rite, juxta apostolorum traditionem, offertur.*

*Can. I*

*Si quis dixerit in missa non offerri Deo verum et proprium sacrificium, aut quod offerri non sit aliud quam nobis Christum ad manducandum dari, A. S.*

*Can. II*

*Si quis dixerit illis verbis : Hoc facite in*

les fruits, au moyen de l'oblation non sanglante. Tant s'en faut que celle-ci fasse en aucune façon tort à celle-là.

C'est pourquoi, comme l'enseigne la tradition des apôtres, on a raison de l'offrir non seulement pour les péchés, les peines, les satisfactions et les autres besoins des fidèles vivants; mais encore pour ceux qui sont morts dans le Christ et qui ne sont pas encore pleinement purifiés.

*Can. I*

Si quelqu'un dit que dans la Messe n'est pas offert à Dieu un vrai et propre sacrifice, ou que être offert ne signifie pas autre chose que le fait pour le Christ de nous être donné en nourriture, qu'il soit anathème.

*Can. II*

Si quelqu'un dit que par ces paroles : *Faites*

*meam commemorationem Christum non instituisse apostolos sacerdotes, aut non ordinasse ut ipsi aliqui sacerdotes offerrent corpus et sanguinem suum, A. S.*

*ceci en mémoire de moi, le Christ n'a pas institué ses apôtres prêtres, ou n'a pas disposé qu'eux-mêmes et les autres prêtres offrissent son corps et son sang, qu'il soit anathème.*

### Can. III

*Si quis dixerit, missæ sacrificium tantum esse laudis et gratiarum actionis, aut nudam commemorationem sacrificii in cruce peracti, non autem propitiatorium; vel soli prodesse sumenti; neque pro vivis, et defunctis, pro peccatis, pœnis, satisfactionibus et aliis necessitatibus offerri debere, A. S.*

### Can. III

Si quelqu'un dit que le sacrifice de la Messe est seulement un sacrifice de louange et d'action de grâces, ou une simple commémoration du sacrifice accompli sur la croix, et non pas (un sacrifice) propitiatoire; ou qu'il ne profite qu'au communiant; et qu'il ne doit pas être offert pour les vivants et les défunts, pour les peines, les satisfactions et les autres nécessités, qu'il soit anathème.

Nous omettons les chapitres III-VIII, qui concernent la partie liturgique de la Messe.

Suit un décret disciplinaire sur ce qu'il faut observer et éviter dans la célébration de la Messe. Le début est à retenir, à cause des principes qu'il énonce.

*Quanta cura adhibenda sit, ut sacrosanc-*

*Quel soin il faut apporter à ce que le saint*

*tum missæ sacrificium omni religionis cultu ac veneratione celebretur, quivis existimare poterit, qui cogitarit, maledictum in sacris Litteris eum vocari, qui facit opus Dei negligentem.*

*Quod si necessario fatemur, nullum aliud opus adeo sanctum, ac divinum a Christi fidelibus tractari posse, quam hoc ipsum tremendum mysterium, quo vivifica illa hostia, qua Deo reconciliati sumus, in altari per sacerdotes quotidie immolatur; satis etiam apparet, omnem operam et diligentiam in eo ponendam esse, ut quanta maxima fieri potest interiori cordis munditia et puritate, atque exteriori devotiones ac pietatis specie peragatur.*

Sacrifice de la Messe soit célébré avec toute la religion et le respect possibles, celui-là peut aisément le concevoir qui a pensé que maudit est appelé dans les saintes Lettres celui qui accomplit l'œuvre de Dieu avec négligence.

Si donc nous reconnaissons nécessairement qu'aucune autre œuvre ne peut être faite par les chrétiens qui soit aussi sainte et divine que ce redoutable mystère, où cette hostie vivifiante par laquelle nous avons été réconciliés avec Dieu le Père est immolée tous les jours sur l'autel par les prêtres, il apparaît suffisamment qu'il faut mettre toute son application et diligence à ce qu'elle soit accomplie avec le maximum de propreté et de pureté intérieures dans le cœur et de dévotion extérieure et de piété au dehors.





# ENTRETIENS SUR LE SAINT SACRIFICE DE LA MESSE

---

## PREMIER ENTRETIEN

### La notion du sacrifice.

SOMMAIRE<sup>1</sup>. — I. *Notion étymologique.* — *Sacrum factum*, donc tout ce qui se rapporte à Dieu. — Mieux, action sensible en l'honneur de Dieu. Ne pas confondre ce qui *constitue* le sacrifice avec ce qui lui donne sa valeur; exemple des sacrements. — Donc, distinguer les sacrifices de la *Cène*, de la *Croix*, de la *Messe*, malgré l'identité des sentiments qu'ils expriment.

II. *Notion métaphysique.* — Action sensible, avec fin unique; — action du culte public; exclusivement réservée à Dieu, premier Principe et Fin suprême de tout; — action qui requiert nécessairement un prêtre. — D'où, dignité et responsabilité *universelle* du prêtre!

III. *Notion physique.* — Signe conventionnel; donc, de soi, variable. Ici, uniformité étonnante : chose sensible, offerte à Dieu par immolation. La victime offerte est la matière, l'immolation, la forme. — Définition complète. — Majesté du Grand-Prêtre.

---

1. Chaque sommaire peut fournir des *points de méditation*.

## MESSIEURS ET CHERS CONFRÈRES,

Le sermon d'ouverture a déjà expliqué que les instructions de cette retraite se partagent en trois groupes bien distincts :

Les méditations matinales, prises dans la liturgie du jour, ont pour but de nous rappeler quel riche aliment recèlent, pour notre oraison quotidienne, les diverses parties du Missel et du Bréviaire.

Les conférences du milieu de l'après-midi seront des causeries familières sur nos devoirs d'état.

Quant aux deux instructions plus importantes de 10 heures et 18 heures, elles seront consacrées à une étude, aussi approfondie que possible, de la *Sainte Messe*.

L'oblation du saint Sacrifice étant, sans contredit, notre fonction essentielle, cette retraite aura atteint sa fin principale, si elle apporte quelque notable amélioration à notre manière de célébrer les saints Mystères.

Or donc, cette première instruction, sorte de préface à celles qui la suivront, n'a pas d'autre but que de préciser la notion du sacrifice.

Au jeune Tobie, effrayé par l'irruption soudaine d'un énorme poisson, l'Ange cria :

« Prends-le par les ouïes, ouvre-lui les entrailles et mets à part le cœur, le fiel et le foie<sup>1</sup>. »

J'ai connu un professeur de littérature, esprit original s'il en fût, et ami du pittoresque, qui conseillait à ses élèves un procédé de ce genre. « Quand un terme nouveau se présente à vous, disait-il, ne passez pas outre; emparez-vous de lui, ouvrez-lui les entrailles — il employait un mot plus réaliste —, et ne le lâchez pas que vous ne lui ayez arraché le secret de sa signification exacte. » Il recommandait plus instamment cette méthode pour le mot essentiel d'un livre ou d'un traité, mot vital, central, dont le sens mal saisi mène à l'erreur ou donne lieu à des équivoques sans nombre.

Dès le début de nos entretiens sur le saint Sacrifice de la Messe, nous allons donc, si vous le voulez bien, pénétrer dans l'intérieur du mot « sacrifice », pour en déterminer, aussi exactement que possible, le contenu et les contours.

L'Ange conseille à Tobie de mettre à part le cœur, le fiel et le foie du cétacé, ajoutant qu'ils constituaient des médicaments utiles : *sunt enim hæc necessaria ad medicamenta utiliter.*

---

1. *Tob.*, VI, 6.

Dans les entrailles du mot *sacrifice*, nous allons aussi découvrir trois éléments qu'il nous faut mettre à part, pour les analyser avec soin; chacun devant servir à soigner cette infirmité intellectuelle qui s'appelle ignorance ou irréflexion.

Nous commencerons par le foie, qui nous fournira la notion étymologique du mot sacrifice.

Nous continuerons par le cœur, qui nous en donnera la notion métaphysique.

Nous achèverons par le fiel — oh! rien d'amer! — qui nous expliquera la notion physique.

## I

Le mot sacrifice, dit saint Thomas, se compose de deux mots latins : *sacrum*, *factum*, fait sacré.

Est considéré comme sacré tout ce qui se rapporte à Dieu; car, il est, Lui, le *Sacré* par excellence, le « *Trois fois Saint* ».

Les sentiments d'adoration et d'amour qui germent dans le secret des cœurs; les prières mentales, la douleur du péché seront donc appelées, en ce sens étymologique, des sacrifices, et le psalmiste pourra s'écrier: « Une âme secouée par le repentir, voilà un sacrifice

agréable à Dieu : *sacrificium Deo spiritus contribulatus*<sup>1</sup>. »

Mais si, par leur relation à Dieu, ces actes intimes ont un caractère sacré, *quid sacrum*, ce n'est qu'improprement qu'on les appelle sacrifices, *factum sacrum* : ce ne sont pas là, pour nous, des *faits* proprement dits, puisqu'il est de la nature d'un *fait humain* d'être *sensible*.

Nous définirons donc étymologiquement le sacrifice : un fait, ou mieux, une action sensible offerte à Dieu dans le but de l'honorer : *actio quæ sensibiliter fit in honorem Dei*.

D'où cette première conclusion, et elle est d'importance : nos sentiments intérieurs deviennent des sacrifices au moment où ils s'incarnent dans une action sensible qui, en les traduisant au dehors, les insère dans la trame des faits religieux, dans cet ensemble de rites, de gestes cultuels, dont l'homme se sert pour offrir ses hommages à la Divinité.

C'est même cette expression extérieure des sentiments intérieurs qui *constitue*, à proprement parler, le sacrifice.

Dès maintenant, en effet, il importe que nous nous mettions en garde, pour ne pas con-

---

1. Ps. L, 19.

fondre ce qui *constitue* le sacrifice avec ce qui lui donne *sa valeur*.

Ce qui lui donne sa valeur, ce sont les sentiments de l'âme dont il est l'incarnation; mais c'est cette incarnation même qui lui fournit ses éléments constitutifs.

Prenons un exemple : ce qu'il y a de principal dans le langage, ce ne sont pas les sons articulés, mais l'idée, la pensée dont ils sont l'expression. Néanmoins, la pensée n'entre dans le langage qu'au moment où elle se traduit en sons articulés et par la vertu même de cette sorte d'incarnation.

Or, veuillez bien le remarquer, Messieurs, ce qui *constitue* une langue humaine, comme telle, ce sont précisément les sons articulés avec leurs agencements innombrables, et c'est par là, et non par les idées exprimées, que diffèrent entre elles les diverses langues dont le genre humain se sert pour extérioriser des pensées, foncièrement identiques sous toutes les latitudes<sup>1</sup>.

---

1. De même c'est bien la grâce qui donne à nos sacrements toute leur valeur; cependant, elle n'entre nullement dans leur constitution essentielle, puisqu'il est de foi que nos sacrements ne se composent que de deux éléments, *matière* et *forme*. La grâce est la réalité mystérieuse contenue dans le sacrement; elle n'est pas le sacrement. Pareillement, les sentiments intérieurs de religion sont enveloppés dans le sacrifice; ils ne sont pas le sacrifice, pas plus que la liqueur ne se confond avec le vase précieux qui la garde.

De la même manière, les sentiments de religion ne deviennent des sacrifices qu'au moment où ils s'incarnent dans une action sensible. Par elle, en effet, ils entrent dans la série des faits humains, complètement humains, parce que proportionnés à ce composé d'âme invisible et de corps visible, qui s'appelle l'homme.

Cette distinction liminaire est, répétons-le, d'importance capitale, comme tout ce qui touche aux premiers principes d'une question, et c'est pour l'avoir négligée que bon nombre d'auteurs sont tombés en de fâcheuses méprises.

Et voilà pourquoi nous ne saurions nous rallier à ceux qui font consister le sacrifice de la *Cène*, ou celui de la *Croix*, ou celui de la *Messe*, dans les sentiments de religion dont l'âme de Jésus est le théâtre permanent, et qui veulent expliquer par là, soit la perpétuité du sacerdoce du Christ, soit l'identité formelle du sacrifice eucharistique et du sacrifice du Calvaire avec ce qu'ils appellent le *sacrifice céleste*.

Jésus-Christ ne fait acte de prêtre, acte sacrificiel, que lorsqu'il coule ses sentiments de religion envers le Père dans un rite extérieur, sanglant ou non sanglant, mais toujours et



nécessairement sensible : *Actio quæ sensibilibiter fit in honorem Dei.*

## II

De l'étymologie du mot, il nous faut passer maintenant à la notion *métaphysique* du sacrifice, qui nous fournira sa définition *logique*.

Si, pour un sacrifice, il est nécessaire, d'après l'étymologie même du mot, de poser une action sensible en l'honneur de la Divinité, il s'en faut que toute action sensible en l'honneur de la Divinité mérite le nom de sacrifice.

Je donne l'aumône à un pauvre dans l'intention de témoigner à Dieu mon amour, ou le repentir de mes péchés. Ce geste extérieur *constitue* un acte de charité envers le prochain, auquel vient *se greffer* un sentiment de religion; ce n'est pas, ce ne peut être un sacrifice proprement dit.

Le sacrifice, d'après saint Thomas, est une action extérieure qui n'a pas d'autre raison d'être, ni d'autre mérite que d'honorer Dieu, de lui rendre le culte qui lui est dû : « *Sunt*

*tamen quidam actus qui non habent ex alio laudem nisi quia fiunt propter reverentiam divinam; et isti actus proprie sacrificia dicuntur<sup>1</sup>. »*

Faisons un pas de plus. Le culte extérieur dont nous parlons peut être *privé* ou *public*.

Acte de culte privé la prière orale du rosaire, même si elle s'accomplit au sein d'une nombreuse assemblée. Acte du culte public, la récitation de notre bréviaire, même si nous nous en acquittons dans le secret de notre demeure, sans autre témoin que le monde invisible et Dieu.

Le mot *public* doit donc se prendre ici au sens *juridique*, comme quand nous disons d'un fonctionnaire de l'Etat qu'il est un *officier public*, ce qui veut dire : désigné par l'Etat et agissant au nom de la société; tel un notaire qui, dans le secret de son *étude*, rédige un acte de transfert de propriété.

Ce qui caractérise le culte public, ce n'est donc pas le fait de s'exercer devant des témoins plus ou moins nombreux, ou d'être pratiqué par une multitude plus ou moins considérable. Est public, tout acte cultuel accompli au nom de la société; et tel doit être, à n'en pas douter, le sacrifice.

---

1. IIa IIæ, q. 85, a. 3.

Nous remarquons, en outre, que les gestes cultuels présentent une grande variété; et il se trouve que la plupart d'entre eux font partie du code de la civilité profane ou ecclésiastique, en même temps que de la liturgie divine. On adresse des prières à Dieu; on présente également des requêtes aux riches et aux puissants de ce monde. On s'incline, on fléchit le genou, on se prosterne devant la face de l'Éternel; inclinations, génuflexions, prostrations même, sont en usage dans maint palais de roi, aussi bien que dans les réceptions et cérémonies pontificales.

Or, la droite raison déclare que les marques de respect doivent se nuancer, se graduer selon la hiérarchie des excellences à honorer. On ne salue pas un enfant comme on salue un vieillard, ni un inférieur comme un supérieur, ni un serviteur comme un chef, ni un sujet comme un roi, ni un simple fidèle comme un prêtre, ni un prêtre comme un évêque, ni un évêque comme l'Évêque des évêques...

Quand la supériorité est fortement tranchée, comme celle d'un maréchal de France sur un simple caporal, alors surtout la différence de l'hommage doit répondre à l'inégalité des conditions.

Or, qui ne sait que de la créature, même la plus parfaite, au Créateur lui-même, la diffé-

rence est telle que rien ne saurait en donner une juste idée. Le mot d'infini dont nous nous servons pour la qualifier ne fait que dénoncer notre impuissance à la définir.

De là vient qu'à Dieu seul est adressé cet hommage spécial, unique, qu'on nomme le culte de *latrie*, ou *d'adoration proprement dite*.

Pour symboliser l'hommage dû à cette excellence transcendante, il est donc devenu nécessaire de choisir un signe à part, et tellement *réserve* qu'il ne sera jamais employé à d'autre usage, et tellement *sacré* que de le faire servir à une autre fin constituerait un crime de lèse-majesté divine, d'un mot : un sacrilège!

**ET VOILA LE SACRIFICE!** le sacrifice selon son acception la plus haute. Dans l'ensemble des gestes du culte public, il désigne l'acte spécial, exclusivement réservé à honorer Dieu, à reconnaître sa transcendance souveraine, à chanter sa Majesté infinie.

Le sacrifice glorifie Dieu en tant que *premier Principe* et *Fin suprême de tous les êtres*.

Car telle est bien, Messieurs, l'universalité du culte que nous devons à Dieu. L'homme, de par sa nature, est le prêtre, le pontife de la création tout entière. Placé aux confins de deux mondes, tenant à la fois du monde des es-

prits par son âme, et du monde matériel par son corps, debout sur ce sommet, sur cette fine arête qui partage en deux versants la création, il se trouve constitué comme le médiateur et le représentant naturel de tout l'univers, face à la Majesté divine!

Et quand, sur cette ligne de faîte, il dressera un autel pour offrir à Dieu l'hommage réservé du sacrifice, c'est au Maître de tout l'univers qu'il parlera, et au nom de tout l'univers qu'il agira.

« L'homme, dit Bossuet, a un esprit et un cœur qui est plus grand que le monde, afin que, contemplant l'univers entier et le ramassant en lui-même, il l'offre, il le sanctifie, il le consacre au Dieu vivant; si bien qu'il n'est le contemplateur et le mystérieux abrégé de la nature visible qu'afin d'être pour elle, par un saint amour, le prêtre et l'adorateur de la nature visible et intellectuelle<sup>1</sup>. »

De ce culte universel dont l'homme est le Pontife nous trouvons l'expression ardente et enthousiaste dans la plupart des psaumes et des cantiques de notre Bréviaire.

*Benedicite omnia opera Domini Domino; laudate et superexaltate eum in sæcula. Bene-*

---

1. Bossuet, *Sermons*, éd. Lebarq, U. L., IV, p. 294.

*dicite Angeli Domini Domino... benedicite sol et luna... omnes stellæ et lumen... montes et colles... maria et flumina bestiæ et universa pecora... pisces maris... serpentes, et volucres pennatæ...*

Et vous surtout, prêtres, louez le Seigneur au nom de tous ces êtres, dont votre langue inspirée traduit la louange : *Benedicite, sacerdotes Domini, Domino.*

De l'ensemble de ces considérations découle cette définition exacte : Le sacrifice est l'acte du culte public, réservé à honorer le Souverain Seigneur de l'univers : *Actus cultus publici Summo Rectori totius universi honorificando reservatus*<sup>1</sup>.

Pour magnifique qu'elle soit, cette définition appelle cependant un complément nécessaire.

L'histoire du genre humain, en effet, relate un usage aussi constant qu'universel : pour accomplir les fonctions importantes de la vie sociale, on a toujours choisi des hommes spécialement préparés en vue de ces ministères, et qui les exerceraient au nom de la société, pour le bien commun.

Cette loi se vérifie surtout en ce qui con-

---

1. IIa IIæ, q. 85, a. 2, ad 2.

cerne le culte public, et, plus spécialement, l'action du sacrifice.

Or, les hommes choisis pour offrir cet acte suprême du culte s'appelaient *les prêtres*. Prêtre et sacrifice étaient inséparables : sans prêtre, pas de sacrifice.

Avec cette donnée nouvelle, nous voici parvenus enfin au terme de notre analyse aussi laborieuse que féconde; et nous voici enfin en possession de la définition complète du sacrifice, considéré du point de vue métaphysique : *Le sacrifice est l'acte du culte public, offert par le prêtre, et réservé à honorer le Souverain Seigneur de l'univers.*

Oh! mes vénérés Confrères, à quelle hauteur nous transportent déjà ces considérations, pourtant élémentaires! Car nous n'en sommes qu'aux toutes premières notions, à ce qu'on pourrait appeler la théologie naturelle du sacrifice, ou, si vous préférez, la théologie du sacrifice dans la simple religion naturelle.

Que sera-ce donc quand, élargissant nos horizons, nous essayerons de contempler, d'entrevoir du moins les merveilles de notre sacrifice chrétien!

Déjà cependant, ô prêtres que nous sommes, de quelle dignité ne devons-nous pas nous sen-

tir investis, mais aussi de quelles responsabilités!

Chaque fois que nous montons à l'autel, nous portons sur nos épaules la gloire et le poids d'une délégation sans pareille : l'ambassade de tout l'univers. Anges et hommes; bêtes des forêts et poissons qui sillonnent les sentiers des mers : *qui perambulant semitas maris*; serpents qui rampent, oiseaux qui fendent l'air à tire d'aile : *serpentes et volucres pennatæ*; soleil et étoiles de tout l'orbe sidéral; collines et montagnes, en un mot tous les règnes de la création se groupent, se pressent autour de nous, avides de s'associer à la liturgie solennelle que nous allons célébrer.

Sous le sacerdoce mosaïque, quand le grand prêtre apparaissait devant Jéhovah, il portait, gravés, sur douze pierres précieuses, les noms des douze tribus d'Israël; c'était le *rational*, ou *pectoral*, qui se plaçait sur la poitrine, à hauteur du cœur. « *Portabitque Aaron nomina filiorum Israël in rationali judicii, super pectus suum*<sup>1</sup>. »

Notre sacerdoce à nous n'est pas restreint à douze tribus, ni à douze provinces, ni à douze nations; non content d'embrasser toutes les contrées de la terre, il s'étend à toutes les

---

1. *Ex.*, XXVIII, 29.



régions de la réalité immense; chaque être créé, depuis l'obscur grain de sable jusqu'au chérubin le plus éclatant, grave son nom sur le pectoral de notre sacerdoce éminemment catholique, et c'est au nom de l'universalité des mondes que nous nous présentons en ambassade devant le Souverain Maître de l'univers : *Summo rectori totius universi*.

Oh! mes vénérés Confrères, quel serait donc notre crime si, chargés d'une pareille mission, nous nous trouvions nous-mêmes en état de révolte contre l'Éternel! Nous trahirions les intérêts les plus sacrés de la création, et toute créature s'insurgerait avec Dieu contre notre témérité folle : « *Pugnabit (cum illo) orbis terrarum contra insensatos*<sup>1</sup>. » Les anges renieraient leur interprète infidèle; insecte et brin d'herbe, bêtes des champs et des forêts : *bestiæ et universa pecora*, habitants de l'air et de l'océan, glaciers et neiges éternelles : *glacies et nives*; tous les êtres, enfin, se ligeraient en une immense conjuration, pour nous reprocher d'une seule voix notre félonie et nous jeter un formidable anathème.

O prêtre infidèle! comment peux-tu vivre et te supporter au milieu de cette clameur des

---

1. *Sap.*, V, 21.

êtres et soutenir leur universelle protestation!

Autrefois, quand un monarque chrétien était frappé d'excommunication, il voyait aussitôt le vide se faire autour de lui, les officiers de sa cour se disperser, ses serviteurs les plus fidèles l'abandonner. S'il entrait dans une ville, les cloches, au lieu de l'acclamer, demeureraient muettes; toute cérémonie du culte était supprimée, et les sujets les plus dévoués se détournaient de leur souverain en pleurant. C'était comme un immense voile de deuil étendu sur tout le royaume, au point que la vie devenait intenable pour le roi honni et abreuvé d'opprobre.

O prêtre prévaricateur! si tu sais voir et entendre, ton sort est bien plus lamentable. Ce n'est pas une seule nation que tu mets en deuil et qui te renie, c'est l'Eglise tout entière, c'est toute l'humanité, c'est l'universalité de la création, qui se détourne de toi en poussant un long et douloureux gémissement : « *Omnis creatura ingemiscit*<sup>1</sup>. »

A l'opposé, quelle n'est pas la félicité du prêtre, fidèle à sa fonction de médiateur et de pontife de l'univers. Il se sent en communion intime avec toutes les créatures; il les voit

---

1. *Rom.*, VIII, 22.

toutes se penchant vers lui, pour confier à son âme, comme à une harpe d'or ou à une lyre inspirée, l'hymne de gloire qu'elles veulent, par lui, chanter à l'Éternel : « *Tu eris cithara mea, et tibia mea, et templum meum.* »

S'il sort dans la campagne, l'oiseau lui offre son ramage et la fleur son parfum, le soleil ses rayons de feu, la mer ses soulèvements magnifiques, la forêt le mystère de son vaste murmure : toute la nature s'incline au passage de son ambassadeur et s'empresse pour faire escorte à son pontife!

Avec quelle fervente allégresse, ce prêtre ne dit-il pas, en les chantant dans son cœur, les psaumes liturgiques dont il environne, comme d'une fumée d'encens, le sacrifice matinal, hymnes sacrés par quoi il prête sa langue à toute créature pour célébrer, sept fois le jour, le Souverain Maître de l'univers : *in honorem Summi Rectoris totius universi!*

### III

Par cette formule qui nous est déjà familière, nous voici ramenés à notre sujet, qui consiste à interroger le mot « *sacrifice* », pour lui arracher les secrets qu'il recèle en son fond. Nous en avons premièrement dégagé le sens

étymologique, puis la notion métaphysique; et nous sentons déjà que ce mot est le plus beau, non seulement de la liturgie catholique, mais de toute la liturgie humaine, voire de la liturgie universelle.

Il nous reste à déterminer son essence physique.

Rien de plus facile, puisqu'il suffit d'indiquer les éléments dont se compose cette action culturelle et symbolique, par quoi nous témoignons notre vénération au Recteur suprême de l'univers : *Summo Rectori totius universi*.

La droite raison, à elle seule, fait à l'homme un devoir d'exprimer à Dieu ses hommages par un *signe réservé*. Mais comme aucun rite n'est, de sa nature, destiné à ce noble usage, le sacrifice se range dans la catégorie des gestes *conventionnels*, comme les signes du langage, de la politesse et tant d'autres : drapeaux, décorations, insignes de tout genre.

Or, là où interviennent les conventions humaines, nous pouvons nous attendre à rencontrer des variétés parfois innombrables, de peuple à peuple, de province à province, et même de famille à famille. De ce phénomène moral, saint Thomas donne un exemple frappant. Partout, dit-il, la société punit les assassins; c'est là une exigence de la droite

raison, donc un fait universel. Mais qu'ils soient punis de telle ou telle manière : potence ou guillotine; poison ou tranchant du glaive; cachot ou galères, ceci est laissé au choix de chaque peuple; et, par suite, une grande variété de coutumes se manifesterà aux yeux de l'observateur<sup>1</sup>.

Chose étrange! pour le signe conventionnel du sacrifice, pour celui-là seul, peut-être, l'histoire révèle une singulière uniformité, comme si le genre humain s'était réuni un beau jour en quelque vaste *société des nations*, pour choisir et fixer, d'un commun accord, le signe cultuel qui exprimerait l'hommage suprême à la Divinité.

Partout et toujours, ce geste cultuel a consisté dans l'offrande et l'immolation d'une chose sensible. Une chose sensible, offerte à Dieu sous forme et par voie d'immolation, telle est, physiquement parlant, l'action-sacrifice.

En conséquence, de même que l'homme physiquement considéré se définit : le composé d'un corps mortel et d'une âme raisonnable, ainsi, sous le même aspect, définissons-nous le sacrifice : une chose sensible offerte à Dieu par immolation.

---

1. Ha Hæ, q. 85, a. 1, ad 1.

La chose sensible constitue la matière et comme le corps du sacrifice; l'immolation en est la forme, l'âme.

Dans le sacrifice, nous ne trouvons pas une offrande sur laquelle viendrait se greffer une immolation : la chose, ici, n'est offerte à Dieu qu'en tant qu'elle est immolée en son honneur.

Le langage humain est en parfait accord avec ces précisions capitales. La chose offerte en sacrifice a été partout et toujours appelée *hostie*, ou *victime*. Or elle n'est telle qu'au moment et en raison même de son immolation.

Celle-ci consista, tantôt dans l'effusion du sang, si l'hostie était un être vivant; tantôt dans une destruction ou détérioration, quand on sacrifiait des éléments sans vie, comme le pain, le vin, l'huile et autres matières de ce genre : on les répandait à terre par un geste liturgique, ou bien on les consumait, afin de les consacrer à Dieu par l'action même qui les soustrayait à l'usage des hommes.

Tel est le fait universel, dans lequel des penseurs ont découvert la trace indéniable d'une *révélation primitive*<sup>1</sup>.

---

1. De Maistre, *Eclaircissements sur les Sacrifices*, chapitre I et III; — Gerbet, *Dogme générateur*, chap. II; — Nicolas, *Etudes phil. sur le Christ.*, Paris, Vaton, II, p. 62.

Partout, toujours, ce qui distingue le sacrifice de la simple offrande, c'est, on ne saurait trop le redire, l'acte d'immoler la chose offerte.

Sans immolation, pas de sacrifice; sans immolation actuelle, pas de sacrifice actuel<sup>1</sup>.

C'est également l'enseignement de saint Thomas, en tout conforme aux traditions historiques du genre humain, telles que nous les révèle l'histoire des religions<sup>2</sup>.

L'immolation sacrificielle est donc bien l'action liturgique par excellence, à quoi l'hu-

1. L'homme a toujours eu coutume d'honorer Dieu par des offrandes. « Mais souvent, pour caractériser plus nettement son intention (de s'anéantir devant la Majesté divine), il se sépare de l'offrande en la détruisant pour l'usage des mortels, et en la transportant du même coup, pour ainsi dire, dans le monde invisible auquel elle est destinée. C'est alors le sacrifice. » (*Christus*, Paris, Beauchesne, p. 66.)

« Aux offrandes, dit le P. Lagrange, s'ajoutait le sacrifice proprement dit qui consiste à offrir à la divinité, par l'immolation, un animal vivant. Le sacrifice, chez les Sémites, est l'expression, par un acte solennel, de cette idée que tout appartient au dieu, et la reconnaissance de ce droit, en même temps que l'expression du désir de se rapprocher de lui. Ce désir étant la base même du sentiment religieux, le sacrifice est l'acte religieux par excellence. » (*Christus*, p. 527.)

2. *Sacrificia proprie dicuntur, quando circa res Deo oblatas aliquid fit, sicut quod animalia occidebantur et comburebantur, quod panis frangitur, et comeditur et benedicitur. Et hoc ipsum nomen sonat: nam sacrificium dicitur ex hoc quod homo facit aliquid sacrum. — Oblatio autem directe dicitur, cum Deo aliquid offertur, etiamsi nihil circa ipsum fiat; sicut dicuntur offerri denarii, vel panes in altari, circa quod nihil fit. Unde omne sacrificium est oblatio, sed non convertitur. (IIa IIæ, q. 85, a. 3, ad 3. — Cf. q. 86, a. 1.)*

manité confia toujours le rôle de symboliser les sentiments les plus élevés de sa religion envers Dieu.

Et nous voici, enfin, en mesure de donner du sacrifice une définition complète, embrasant sous un même regard son double aspect métaphysique et physique. Nous dirons donc : *Le sacrifice est l'oblation d'une chose sensible, par voie d'immolation, accomplie par un prêtre, comme l'acte suprême du culte public, réservé à honorer le Souverain Seigneur de toutes choses*<sup>1</sup>.

---

1. Puisque la Messe est un vrai sacrifice, il faudra donc, si notre définition est exacte, y trouver une immolation véritable.

Or, c'est précisément la difficulté de l'y trouver qui semble avoir incliné plus d'un théologien à mettre en question cet élément capital de la notion sacrificielle.

On a donc cherché, et cru trouver, dans l'Ancienne Loi, des sacrifices qui ne comportaient qu'une immolation *équivalente*.

Quoi qu'il en soit, il demeure certain que l'immolation, une immolation véritable, entrerait dans le plus grand nombre des sacrifices anciens, et toujours dans les plus importants, auxquels il semble bien qu'il faille rattacher le *grand* et *unique* sacrifice de la Nouvelle Alliance, plutôt que de le rabaisser au rang de ces sacrifices de dernière zone, où l'on se serait contenté, nous dit-on, d'un semblant d'immolation.

Aussi M. Rivière écrit-il à bon droit que « dans le langage religieux, sacrifice est synonyme d'immolation. » (*Dict. de Théol.*, X, c. 1137.)

Il est d'ailleurs inexact d'affirmer que nous n'aurions introduit l'idée d'immolation dans notre sacrifice que pour l'assimiler aux sacrifices de l'Ancienne Loi.

Non ! c'est le dogme lui-même, c'est l'enseignement authentique de l'Eglise qui nous y oblige. C'est à l'Agneau pascal, sacrifice avec immolation, que Jésus-Christ a voulu rattacher son Eucharistie. Tel est l'en-



Quand vous lirez le *Lévitique*, ne vous étonnez donc plus, mes vénérés confrères, du majestueux cérémonial dont Jéhovah lui-même voulut entourer l'oblation des sacrifices dans l'Ancienne Loi.

Mais plutôt sachons entendre les leçons de haute tenue morale qui se dégagent pour nous, prêtres du Nouveau Testament, de toute cette liturgie sacrée, qui n'était pourtant que l'ombre de la nôtre.

De quelle dignité devait être le maintien du Grand-Prêtre Aaron, quand il s'avavançait vers l'autel, revêtu de la robe qui tombait

seignement du Concile de Trente : « *Novum instituit Pascha, seipsum... sub signis visibilibus immolandum.* »

L'Eglise, dit fort bien M. Michel, n'a pas d'enseignement sur le sacrifice (sa définition, ses éléments essentiels); mais elle a un enseignement explicite sur le sacrifice de Jésus-Christ au Calvaire et à l'Autel. C'est de cet enseignement explicite qu'il faut partir pour tirer des conclusions certaines et très probables. » (*Dict. de Théol.*, X, c. 1246.)

Et plus loin : « ...que l'idée d'immolation ait été introduite dans le concept du sacrifice par analogie aux sacrifices anciens, nous n'en disconvenons pas. Mais là n'est pas et ne peut être le véritable fondement *dogmatique* de l'immolation que l'on affirme être requise pour la vérité du sacrifice eucharistique. Ce fondement dogmatique est ici et ne saurait être que l'enseignement authentique de l'Eglise. Or, sur l'immolation du Christ, dans le sacrifice eucharistique, le Concile de Trente a fait une déclaration expresse (sess. XXII, c. 2) : *Le même Jésus-Christ qui s'est offert lui-même sur l'autel de la croix avec effusion de sang, est contenu et IMMOLÉ sans effusion de sang dans ce divin sacrifice qui s'accomplit à la Messe.* Ce texte, à moins d'en mutiler le sens obvie, est péremptoire. (*Ib.*, c. 1265.)

jusqu'à terre et où était décrit tout l'univers : « *In veste enim poderis quam habebat, totus erat orbis terrarum*<sup>1</sup> »; portant sur sa poitrine le rational dont nous avons déjà parlé, et sur son front le diadème avec la lame d'or très pur, « *laminam de auro purissimo* », sur laquelle étaient gravés ces mots : *Sainteté de Jéhovah*<sup>2</sup>.

Spectacle si impressionnant qu'il arrache à l'auteur du livre de la Sagesse ce cri d'admiration : « Sur le diadème qui ceint le front du Grand-Prêtre est sculptée et resplendit la magnificence de Jéhovah : *Magnificentia tua in diademate capitis illius sculpta erat*<sup>3</sup>. »

Et ce n'était qu'une simple figure de notre sacerdoce à nous, qui consiste, non en de beaux ornements ou un diadème d'or, mais dans un caractère surnaturel et indélébile, gravé au front de notre âme, à la suprême pointe de notre esprit; caractère sacré, participation réelle et vivante au sacerdoce de Jésus, Prêtre éternel!

Prêtres de Jésus-Christ, prenons en ce moment la résolution de poursuivre avec joie, avec amour, ces études sur l'acte central de notre sacerdoce.

---

1. *Sap.*, XVIII, 24.

2. *Ex.*, XVIII, 36.

3. *Sap.*, XXVIII, 24.

Offrir le sacrifice, voilà notre fonction essentielle, notre principale raison d'être ici-bas. Que la pressante exhortation du Pontifical : *agnoscite quod agitis*, soutienne jusqu'au bout notre attention et notre avidité de savoir.

Ainsi soit-il!

## DEUXIEME ENTRETEN

### La Messe-Sacrifice.

**SOMMAIRE.** — I. *Vrai sacrifice.* — Une précision. — Opposition des protestants; leur haine de la Messe. Ils allèguent saint Paul. — Nos preuves : C. de Trente; David, Malachie, Jésus-Christ. — Nous pouvons désigner la victime, le prêtre, l'immolation, etc. — D'où, sublime dignité du prêtre *catholique*.

II. *Sacrifice distinct de celui de la Croix.* — 1° Eléments d'identité numérique; 2° Mais immolation toute différente; donc, distinction quasi-spécifique. — La Messe reproduit la Cène, non la Croix. Mais elle représente la Croix, et, par là, en diffuse les bienfaits.

#### MESSIEURS ET CHERS CONFRÈRES,

Dans l'office de saint Léon le Grand, aux leçons du deuxième nocturne, se trouve un détail jeté là comme au hasard. « C'est par son ordre, nous dit-on, que furent ajoutés au Canon de la Messe ces mots : *sanctum sacrificium, immaculatam hostiam.* »

Ils se trouvent, en effet, depuis lors, dans

la seconde partie de *l'anamnèse*, cette oraison à triple palier qui suit immédiatement la consécration.

Chose remarquable, c'est ce même saint Léon qui, sur les rives fleuries du Mincio, faisait rétrograder Attila, au moment où les hordes du *Fléau de Dieu* s'apprêtaient à déferler sur Rome. Et, quand le farouche Genséric eût forcé les murs de la capitale du monde, c'est encore saint Léon qui obtenait de l'envahisseur que l'on s'abstiendrait d'incendie, de violences et de meurtres.

Voilà donc, Messieurs, ce Pontife du cinquième siècle, livré à la plus grande activité extérieure, portant sur ses épaules le poids d'un monde croulant, le voilà qui se préoccupe d'ajouter à la partie la plus sacrée de la Messe ces deux mots brefs, mais chargés de sens : *sanctum sacrificium, immaculatam hostiam*.

A ce signe, ne nous est-il pas permis de conjecturer que c'est là, à ces hautes sources mystiques, que le vaillant Pontife puisait son vaste esprit d'entreprise, son indomptable courage, et que c'est après avoir offert au Très-Haut le sacrifice saint, *sanctum sacrificium*, l'hostie immaculée, *immaculatam hostiam*, qu'il s'est avancé, le front intrépide, à la rencontre d'un Attila, d'un Genséric, les courbant sous sa

main sacerdotale, et préservant la société humaine de leurs sauvages dévastations?

A ce Pontife du sacrifice saint, de l'hostie immaculée, demandons la grâce de pénétrer aujourd'hui un peu plus avant dans le mystère de la Messe, et de savoir y découvrir :

1° Un vrai sacrifice;

2° Un sacrifice réellement distinct de celui de la Croix, mais qui lui reste entièrement coordonné.

## I

Ici s'impose une remarque préliminaire : nous ne disons pas : la Messe est un sacrifice; mais : à la Messe nous offrons un sacrifice. Car la Messe, comme chacun sait, comporte un ensemble assez compliqué de gestes liturgiques, où prennent rang des éléments de valeur fort diverse, tous orientés, il est vrai, vers l'acte central de la consécration, mais dont plusieurs, la plupart, pourraient disparaître sans porter atteinte au sacrifice lui-même. Aussi aurons-nous plus tard à déterminer dans quelle partie de la Messe se réalise, à proprement parler, le sacrifice de la Nouvelle Alliance.

Cette réserve une fois faite, il reste qu'en

reconnaissant à la Messe le caractère d'un sacrifice proprement dit, nous la plaçons, de ce seul fait, au sommet du culte catholique, nous l'arborons, nous l'exaltons comme l'action la plus auguste de la religion chrétienne.

Contre cette éminente dignité de la Messe, le protestantisme s'est insurgé de toutes ses forces. C'est lui qui, dans la période moderne, a vraiment créé le *délit de Messe*, ne se contentant pas d'infliger aux contrevenants de simples amendes, comme au temps encore proche de la persécution Combes-Briand, mais poursuivant avec une rage infernale les prêtres qui osaient offrir l'Auguste Victime, les traquant comme malfaiteurs publics, mettant leur tête à prix, saccageant les saints autels, brisant et pulvérisant les instruments du sacrifice.

Telle fut, en particulier, l'attitude du protestantisme anglais sous le règne de la terrible Elisabeth.

Conséquence aussi sanglante que logique des anathèmes et imprécations d'un Luther, d'un Calvin : « La Messe, invention du diable ! La Messe, poison mortel qui infecte rois et peuples par toute la terre ! » Imprécations et anathèmes qui, de leur propre aveu, leur étaient suggérés par le diable en personne !

Mais, fidèles à leur tactique habituelle d'appeler les Saintes Ecritures à l'assaut de nos dogmes, dans la question présente, c'est sous le patronage de saint Paul en son épître aux Hébreux, qu'ils osaient placer leurs négations.

Saint Paul affirme, disaient-ils, que Jésus, par l'unique oblation du Calvaire, a pourvu pour toujours à la sanctification de nos âmes : « *Una enim oblatione consummavit in sempiternum sanctificatos*<sup>1</sup>. » Vous faites donc injure au sacrifice de la Croix, quand vous placez à côté de lui, comme complément nécessaire, votre soi-disant sacrifice de la Messe.

Donc, pour l'honneur même du sacrifice de la Croix, guerre à la Messe et à ceux qui la célèbrent! .

Ceux qui, parmi eux, retenaient encore le dogme de la présence réelle du Christ, ou, du moins, une certaine présence mystique ou symbolique, se hâtaient d'ajouter : Dans l'Eucharistie, Jésus ne s'offre pas à Dieu en sacrifice, mais uniquement aux hommes comme nourriture. L'Eucharistie est sacrement; elle n'est pas, elle ne saurait être un rite d'immolation propitiatoire.

Or, le Concile de Trente a formulé contre

---

1. *Hebr.*, X, 14.



cette hérésie une condamnation aussi catégorique que nous pouvions le désirer. La voici en deux phrases très nettes :

« Si quelqu'un dit qu'à la Messe n'est pas offert à Dieu un sacrifice véritable et proprement dit : *verum et proprie dictum sacrificium*; ou qu'il n'y a pas d'autre oblation que celle que nous fait Jésus-Christ, en se donnant à nous en nourriture, qu'il soit anathème. »

« Si quelqu'un dit que le sacrifice de la Messe inflige une injure blasphématoire : *blasphemiam inferre*, au sacrifice du Christ sur la Croix, qu'il soit anathème. »

Telle est la ferme doctrine de l'Eglise, interprète infailible des desseins du Divin Rédempteur.

Aussi bien, l'Ancien et le Nouveau Testament se liguent-ils contre la négation des prétendus réformateurs.

Jésus-Christ nous est annoncé, dans les Psaumes, comme le Prêtre Eternel, l'unique Prêtre du Très-Haut, constitué tel par serment divin, par un serment infrangible et sans retour : « *Juravit Dominus, et non pœnitebit eum : Tu es Sacerdos in æternum.* »

Or, la suite du texte qui chante dans toutes vos mémoires, précise la nature de ce sacerdoce éternel : « *Tu es sacerdos... secundum ordinem*

**Melchisedech** : Tu es prêtre selon l'ordre de Melchisedech. » Ce qui veut dire : le sacrifice que tu institueras sur la terre en l'offrant le premier, le sacrifice dont tu resteras, jusqu'à la fin des temps, le Prêtre principal et indéfectible, sera un sacrifice semblable à celui de Melchisedech<sup>1</sup>.

Melchisedech, vous le savez, est cet être mystérieux, sans père, sans mère, sans généalogie, comme dit saint Paul, et qui n'apparaît sur la scène de l'histoire sacrée qu'un moment très bref, juste le temps d'exercer sur le Père de tous les croyants un acte de juridiction éminente, et d'offrir, au nom de tous les croyants, résumés en la personne d'Abraham, un sacrifice de pain et de vin : *panem et vinum obtulit*.

Or, dirons-nous avec le Concile de Trente, ce n'est pas au Calvaire, mais à la Cène, que Jésus-Christ a réalisé le type sacerdotal, préfiguré par Melchisedech. Son acte du Calvaire s'apparenterait plutôt aux rites violents du sacerdoce d'Aaron; et son immolation sanglante ne devant être offerte qu'une fois, une seule fois, « *una oblatione* », elle ne saurait constituer le sacerdoce perpétuel dont parle le Psalmiste : *Tu es sacerdos in æternum*.

---

1. Cf. saint Cyprien, cité feria II infra Oct. **SSI** Corp. Christi, II Noct.

Jésus s'est affirmé, il s'est comporté comme prêtre selon l'ordre de Melchisedech lorsque, à la dernière Cène, il a offert à Dieu son corps et son sang sous les espèces du pain et du vin, conférant aux apôtres et à leurs successeurs le mandat d'offrir ce même sacrifice jusqu'à la fin des temps. Ainsi l'a toujours compris et enseigné l'Église catholique : « *Uti semper catholica Ecclesia intellexit et docuit.* »

Ce mystérieux sacrifice, le prophète Malachie l'avait prévu dans le passage célèbre où il représente Jéhovah répudiant, avec un souverain dégoût, tous les sacrifices anciens, pour leur substituer le sacrifice agréable entre tous. « Je n'agrèerai plus, dit-il, aucune offrande de votre main; car, du lever du soleil à son coucher, mon nom est grand parmi les nations; et, en tous lieux, un sacrifice fumant s'offre à mon nom et une oblation pure, car mon nom est grand parmi les nations, dit Jahvé des armées<sup>1</sup>. »

Or, le saint Concile nous l'enseigne encore, le sacrifice de nos Autels est précisément ce sacrifice fumant, cette oblation pure prédite par le prophète; tellement pure que nulle indignité, nulle malice de ceux qui l'offrent ne saurait l'atteindre ni la souiller : *Et hæc*

---

1. *Mal.*, I, 10. Traduction de M. van Honnacker : *Les petits prophètes*, Paris, Gabalda, pp. 710-711.

*quidem munda oblatio est, quæ nulla indignitate aut malitia offerentium inquinari potest, quam Dominus per Malachiam prædixit.*

Oh! quelle pureté, en effet, et quelle simplicité dans notre sacrifice! Mais quelle n'est pas aussi sa vérité d'après les paroles mêmes qui l'instituent.

« Ceci est mon corps donné pour vous : *quod pro vobis datur.* »

« Ceci est mon sang, versé pour vous : *pro vobis fusus.* »

Ces verbes « *donné, versé* », dans le texte grec, sont tantôt au présent, tantôt au futur, afin de signifier que si Jésus a voulu, par ce rite, préfigurer et symboliser son immolation sanglante du lendemain, il offrait aussi, dès ce moment, son corps et son sang en sacrifice à Dieu pour nous, « *pro vobis datur; pro vobis fusus.* » Sacrifice *nouveau* qui requiert un nouveau sacerdoce; sacrifice *perpétuel*, qui devra se renouveler sur tous les points des pays et des siècles, au lieu que celui de la Croix demeure seul et unique à jamais : *una oblatio*; sacrifice de la Nouvelle Alliance, dans lequel les générations successives viendront exprimer, trouveront magnifiquement exprimés, par la voix du Souverain Prêtre Jésus, les sentiments d'adoration et de recon-

naissance, d'imploration et de repentir envers le Souverain Seigneur de l'univers, ou mieux, envers la sacro-sainte et toute aimable Trinité!

Et si, maintenant, nous dardons sur nos saints Autels le regard de notre raison croyante, nous y découvrons tous les éléments d'un vrai sacrifice.

A tout sacrifice il faut une *victime sensible*. Ici, la victime est Jésus : Jésus caché, mais qui révèle sa présence par les espèces mêmes sous lesquelles il se dérobe à nos yeux.

A tout sacrifice il faut *un prêtre*. Le prêtre, ici, est encore Jésus, mais qui parle et agit par des prêtres mortels, ministres visibles de son invisible sacerdoce : *sacerdotum ministerio*<sup>1</sup>.

Tout sacrifice requiert une immolation de la victime. A la Messe, nous avons aussi une immolation, mystique sans doute, mais réelle, actuelle, ainsi que nous l'expliquerons en son lieu.

Et se peut-il concevoir un acte cultuel plus propre à glorifier Dieu que l'oblation d'une telle Victime, de l'Homme-Dieu, immolé par les mains mêmes de l'Homme-Dieu!

---

1. *Trid.*, sess. XXII, cap. 2.

Et c'est par vous, ô mes vénérés Confrères, que s'accomplit cette action vraiment sacrificielle : *verum et proprium sacrificium*<sup>1</sup>.

O prêtres qui m'écoutez, je m'incline bien bas devant la majesté de vos âmes sacerdotales.

O prêtres! que votre âme est grande, auguste, sublime! votre âme marquée à l'empreinte du Christ, Souverain Prêtre!

C'est par vos mains consacrées que ce grand Jésus offre son sacrifice. C'est votre caractère indélébile, prolongement mystérieux et réplique fidèle de son propre sacerdoce, qui lui sert d'instrument pour exercer, face au trône du Très-Haut, la fonction liturgique de son universelle Médiation.

O prêtres! sans vous, pas de sacrifice sur la terre!

Avec vous, par vous, les autels germent, se dressent et fleurissent en tous lieux; et, sur chacun, la même et unique Victime s'immole chaque jour : par tes mains, ô prêtre!

Au jour de ton ordination, la voix de Dieu-Père a retenti sur toi : *vox Patris intonuit!*  
« Je l'ai juré, tu es prêtre selon l'ordre de Melchisedech; tu offriras en sacrifice le pain et le vin, après les avoir substantiellement

---

1. *Ibid.*, can. 1.

changés au corps et au sang de mon Christ; et, comme Abraham devant le roi de Salem, peuples et monarques s'inclineront sous ta main bénissante, qui répandra à profusion les grâces du ciel! »

Oui, c'est par nos mains que s'offre en tous lieux le sacrifice fumant, l'oblation pure, toujours et infiniment pure, malgré la souillure, toujours possible, hélas! de notre ministère subordonné.

Mais, s'il est vrai que l'indignité de nos mains, ni celle de nos âmes, ne saurait ternir la pureté de nos Messes, pas plus que la boue ne macule le rayon de soleil, qui de nous cependant, ô mes vénérés Confrères, qui de nous, s'il était pénétré à fond de la magnificence de nos saints mystères, oserait jamais gravir les degrés de l'autel, cette montagne du Seigneur, sans être innocent des mains et pur de cœur? « *Quis ascendet in montem Domini? Innocens manibus et mundo corde*<sup>1</sup>. »

*Sanctum sacrificium*, nous a dit saint Léon le Grand. Ce sacrifice saint que vous offrez tous les jours, oh! de grâce! qu'il soit saint, non seulement de l'indéfectible sainteté du Christ, mais de la vôtre aussi!

*Immaculatam hostiam!* oh! de grâce! que

---

1. Ps. XXIII, 3.

cette hostie sans tache ne soit élevée vers le Dieu trois fois Saint que par des mains immaculées comme elle! *Sanctum sacrificium, immaculatam hostiam!*

## II

Le saint sacrifice de la Messe est réellement distinct du sacrifice de la Croix, tout en lui demeurant intimement et totalement coordonné. Telle est la pensée que nous avons maintenant à développer.

On a coutume de dire que le sacrifice de l'Autel est le même que celui de la Croix.

Il faut bien s'expliquer sur ce point : il est d'importance.

Les deux sacrifices présentent certains éléments d'identité parfaite; la chose va de soi. Mais il est non moins évident qu'ils diffèrent, au point de constituer deux espèces bien distinctes.

Mettons tout d'abord en lumière les côtés où éclate leur identité absolue; un philosophe dirait : leur identité *numérique*.

Le Concile de Trente les signale on ne peut plus clairement au second chapitre de la vingt-deuxième session.



Dans l'un et dans l'autre sacrifice, explique-t-il, nous avons une seule et même victime : *una enim eademque hostia.*

Dans l'un et l'autre, le même prêtre principal, qui offre par les mains de prêtres subordonnés : *idem nunc offerens sacerdotum ministerio.*

De l'un à l'autre, enfin, identité de fruits ; car le sacrifice non sanglant de la Messe ne fait que distribuer, avec une somptueuse largesse, les fruits du sacrifice sanglant de la Croix : *cujus quidem oblationis cruentæ fructus, per hanc incruentam uberrime percipiuntur.*

Mais, si nous n'avons pas oublié les principes posés au début de cette étude, nous savons que la triple identité de la victime, du prêtre principal et des fruits, n'entraîne pas encore l'identité des deux sacrifices.

Le sacrifice, avons-nous dit, est formellement constitué par l'immolation de la victime. Si le rite de l'immolation est le même, nous aurons donc la même espèce de sacrifice. Mais si l'immolation diffère, les deux sacrifices différencieront d'autant, selon l'adage : *qui variat formam rei, variat speciem.*

Or, le Concile de Trente ajoute : *sola offe-*

*rendi ratione diversa.* Les deux sacrifices ne diffèrent que par le mode d'immolation.

Ils ne diffèrent que sur ce point; mais cette seule divergence nous suffit. Car, en divergeant sur ce point essentiel, ils se classent sous deux espèces différentes : *qui variat formam rei, variat speciem.*

Et donc, quoique nous ayons, à l'Autel, la même victime que sur la Croix, et présentée par le même prêtre principal, et distribuant à la terre les mêmes grâces célestes, puisque, nonobstant cette triple identité, nous constatons que la victime est offerte, immolée, ici et là, de deux manières complètement différentes : là, sanglante; ici, non sanglante, il est inexact de soutenir l'identité des deux sacrifices; il est inexact de dire que le sacrifice de la Messe renouvelle ou reproduit le sacrifice de la Croix. Il ne reproduit, il ne renouvelle, au pied de la lettre, que le sacrifice de la Cène. Quant au sacrifice de la Croix, il demeure unique. « *specie et numero* », dans sa double unité spécifique et numérique; et le sacrifice de l'Autel ne nous en donne qu'une représentation purement figurative par la séparation des deux espèces sacramentelles, recouvrant, ici le corps, là le sang de Jésus-Christ<sup>1</sup>.

---

1. Jésus-Christ, au dire du Concile de Trente, a institué le sacrifice eucharistique pour représenter celui de

Donc, en distinguant les deux sacrifices par la seule différence du mode d'oblation : *sola offerendi ratione diversa*, le saint Concile les a distingués d'une distinction réelle, formelle, spécifique, bien qu'inadéquate.

On raconte qu'un novice de l'Ordre des Frères-Prêcheurs fut jeté dans les fers et condamné à mort pour la cause du Christ. Du cachot où il attendait son martyre, il écrivit à son Supérieur pour lui exprimer son vif désir d'être reçu à la profession religieuse avant de mourir.

Sa pieuse requête fut exaucée; et dans sa prison, entre les mains de son Prieur, il eut le bonheur de se donner à Dieu par les trois

la Croix : quo cruentum illud... *repræsentaretur*.

Chacun sait que les Pères de Trente étaient des humanistes très avertis, voire scrupuleux.

Or les nombreux exemples que donnent les meilleurs dictionnaires pour faire saisir le sens *classique* du verbe « *repræsentare* » signifient une représentation ou reproduction figurative, et nullement une représentation ou reproduction réelle qui constituerait un renouvellement proprement dit.

« Per quas (visiones), imagines rerum absentium ita repræsentantur animo, ut eas cernere oculis ac præsentibus habere videamur : (visions), par lesquelles les images des objets absents sont représentées à l'esprit avec une telle netteté qu'on croirait les voir de ses yeux et les avoir devant soi. » (Quintill., *Inst.* 6, 2, 9, dans Freund.)

A la Messe, nous reproduisons et renouvelons *réellement* le sacrifice de la Cène. Nous ne représentons, nous ne reproduisons que figurativement, sans le renouveler réellement, le sacrifice de la Croix. Mais la représentation en est si fidèle qu'on croirait le voir de ses yeux et l'avoir devant soi.

vœux de religion, la veille même du jour où il devait se donner de nouveau par l'effusion du sang : *pridie quam pateretur*.

Ne voyez-vous pas l'application?

Ici et là, c'est bien identiquement le même don et le même donateur : le novice s'offrant lui-même. Il n'y a de différence que dans la manière de s'offrir : *sola offerendi ratione diversa*.

Néanmoins, et parce que les deux façons dont ce religieux se donne sont tout à fait différentes, nul n'osera contester que nous ne soyons en présence de deux donations spécifiquement distinctes, malgré l'indéniable identité du donateur et du don. Identité et diversité que l'on pourrait fort bien exprimer par cette formule, imitée du saint Concile : « Ce religieux qui se donne aujourd'hui à Dieu par l'oblation sanglante du martyr, est celui-là même qui se donnait hier par l'oblation non sanglante de la profession religieuse<sup>1</sup>. »

---

1. Comme toute comparaison cloche par quelque endroit — sinon ce ne saurait plus être une comparaison mais la chose elle-même — on peut nier la parité complète des deux cas. La première donation du novice n'est faite qu'à l'occasion de celle du lendemain, tandis que la première donation du Christ est essentiellement orientée vers la seconde, ainsi que le disent les paroles mêmes de l'Institution.

Mais, ici et là, il y a assurément distinction réelle et dualité. C'est ce qu'a fort bien vu saint Thomas :

Je m'excuse d'avoir tant insisté sur une chose qui semble si claire. Mais elle a été si

---

In mortem a discipulo  
Suis tradendus æmulis,  
Prius in vitæ ferculo  
Se tradidit discipulis

Or, dans cette première *tradition*, il voit déjà un sacrifice bien caractérisé, et distinct de celui du lendemain :

Sic sacrificium istud instituit.  
Cuius officium committi voluit  
Solis presbyteris...

C'est ce sacrifice-là, « *sacrificium istud* », — et non celui de la Croix, — que les prêtres ont mission d'*offrir*, au sens formel du mot.

Il est assurément nécessaire de maintenir la totale dépendance de la Messe au regard du Calvaire : notre Messe est un sacrifice essentiellement relatif à celui de la Croix, qu'il a pour but de représenter, de commémorer et de diffuser.

Qu'on nous permette cependant d'observer que, si c'est un abus de mettre l'accent sur les divergences au point de donner à penser que notre Cène est un sacrifice indépendant, le danger n'est pas moindre quand on met l'accent sur l'identité, au point de taire les divergences.

Tout dépendant qu'il soit du sacrifice du Calvaire, le sacrifice eucharistique a ses notes particulières qui lui donnent une physionomie propre et bien distincte.

Si c'est de part et d'autre le même Christ qui s'offre et s'immole, il ne s'offre pas, il ne s'immole pas, ici et là, de la même manière. Les deux manières sont même contradictoirement opposées : sanglante et non sanglante, visible et invisible, *in specie propria* et *sub specie sacramenti*, une seule fois et chaque jour : *semel oblaturus, quotidie immolatur*. (Conc. de Tr.)

Affirmons donc, et hautement, que notre sacrifice de la Messe est relatif, totalement relatif à celui de la Croix; mais n'omettons pas d'ajouter qu'il est lui-même un sacrifice distinct et différent. Ainsi le Fils de Dieu est une personne relative, totalement relative au Père; ce qui ne l'empêche pas de constituer lui-même une seconde personne divine, avec son individualité propre et parfaitement distincte : *Alia est enim persona Patris, alia Filii...*

fort obscurcie dans certaines controverses récentes, qu'il a paru nécessaire d'y projeter une lumière intense.

Pour échapper à nos conclusions, on dira peut-être que le Concile de Trente parle d'une diversité dans l'oblation et non dans l'immolation : *sola OFFERENDI ratione diversa*.

La réponse est facile; car, ainsi que nous l'avons observé, en matière de sacrifice, oblation et immolation se confondent, parce que la manière d'offrir une hostie en sacrifice est précisément de l'immoler.

Et c'est bien ainsi que l'entendent les Pères de Trente. Et la preuve palpable qu'à leurs yeux, dans le cas présent du sacrifice, oblation est synonyme d'immolation, c'est qu'ils divisent l'oblation en sanglante et non sanglante : *cujus quidem oblationis cruentæ fructus, per hanc incruentam uberrime percipiuntur* (loc. cit.).

Or, c'est là, de toute évidence, une division qui concerne l'immolation, ou l'oblation-sacrifice; car la simple offrande ne fut jamais sanglante : la chose offerte, qu'elle fût vivante ou inanimée, — pain de froment ou jeune agneau, poignée de farine ou couple de colombes, — demeurerait intacte. On la présentait telle quelle,

sans changement, à Dieu et à ses ministres<sup>1</sup>.

Des théologiens récents — le P. de la Taille en tête — ont recours à un procédé nouveau, dans le but d'identifier les deux sacrifices de la Cène et du Calvaire.

Pour un sacrifice, disent-ils, il faut l'oblation actuelle d'une immolation; mais il est indifférent que cette immolation soit présente, passée ou future. L'actualité de l'oblation suffit pour avoir un sacrifice actuel, à la seule condition que l'oblation que nous faisons maintenant se réfère à une victime à immoler, fût-ce le lendemain, ou déjà immolée, fût-ce depuis des semaines, des années et des siècles.

La Cène offrait la victime à immoler le lendemain; notre Messe offre la victime immolée depuis des siècles.

Ils ajoutent ceci : au Calvaire, il n'y a pas eu oblation rituelle de la victime, mais son occision brutale par les bourreaux. Pareille occision, qui fut un vrai crime, ne saurait constituer un acte religieux. Si elle est quand même un sacrifice, c'est que l'oblation rituelle, qui lui fit défaut ce jour-là, avait été faite la

---

1. Dans le même chapitre, à la phrase précédente, le saint Concile signale lui-même cette équivalence entre oblation sacrificielle et immolation; car il dit : « ... *in divino hoc sacrificio... idem ille Christus continetur, et incruente immolatur, qui in ara crucis semel seipsum cruenta obtulit.* »

veille au soir, par le Divin Maître, dans l'institution de la Sainte Eucharistie : *pridie quam pateretur*. Cette oblation rituelle et la tuerie du lendemain se complètent donc pour former un seul et même sacrifice, ici offert, là odieusement perpétré. Et notre Messe ne serait également qu'une nouvelle oblation, sans immolation actuelle, une nouvelle oblation du drame sanglant du Calvaire.

Si cette théorie est ingénieuse, elle ne résiste pas à l'examen des faits, ni aux termes dont se sert le Concile de Trente.

C'est une thèse très certaine de la Christologie que la passion fut un vrai sacrifice, un sacrifice absolu, et qu'on pourrait appeler *subsistant par soi*. Il fut complet par lui-même, sans avoir besoin de tel ou tel rite complémentaire posé la veille, ou reproduit le lendemain.

La Cène de la veille n'eût pas existé et nos Messes ne s'échelonnaient pas tout le long des siècles, que le sacrifice rédempteur offert sur la Croix n'en demeurerait pas moins debout avec tous ses éléments et toute sa valeur.

Une preuve entre mille, c'est que, dans les pages où les théologiens, saint Thomas en tête, établissent l'existence du sacrifice rédempteur, ils ne font pas la moindre allusion à l'acte



rituel de la veille, lequel, cependant, au dire des opposants, en aurait constitué l'élément principal.

Saint Thomas dit purement et simplement que la mort du Christ fut un vrai sacrifice.

Et qui ne sait que la Tradition est unanime à nous enseigner que Jésus, sur la croix, fit vraiment acte de prêtre, qu'il y remplit la fonction suprême de son sacerdoce, qu'il y prononça des paroles d'oblation vraiment sacerdotales, expression très claire de sa volonté actuelle de s'offrir en sacrifice : *Consummatum est... Pater, in manus tuas commendo spiritum meum.*

Qui ne sait, enfin, que Jésus avait plein pouvoir sur sa propre vie; que son âme jouissait d'un domaine parfait sur son propre corps; que personne ne pouvait la lui ravir contre son gré : *nemo tollit eam a me*; qu'il pouvait seul en disposer selon son bon plaisir : *sed ego pono eam a meipso*<sup>1</sup>. Il l'a bien prouvé au cours de sa passion. Les coups qu'il a reçus, le sang qu'il a versé auraient dû amener plus d'une fois la mort; mais, chaque fois, Jésus, usant de sa puissance souveraine, a retenu d'autorité son âme prête à s'échapper. Enfin, quand la mesure des souffrances fut comble,

---

1. *Joan.*, X, 18.

Jésus constate tout haut que le programme imposé par la divine justice est rempli jusqu'au bout: *consummatum est!* N'ayant plus à retenir son âme prête à s'envoler, il va la laisser sortir de ce corps qui ne la garde plus; et, par un acte solennel, qui est l'acte sacerdotal de son sacrifice, il la prend toute palpitante de souffrances et d'amour, pour la présenter à son Père en holocauste de louange et d'expiation : « Père, je remets mon âme entre vos mains. » — « Et, ce disant, ajoute l'Évangile, il expira : *et hæc dicens expiravit*<sup>1</sup>. »

---

1. *Luc*, XXIII, 46.

« Ce fut par élection, et non par la force du mal qu'il mourut... et, partant, il n'est pas dit que son esprit s'en ailla, le quitta ou se sépara de lui, mais, au contraire, qu'il mit son esprit dehors, l'expira, et le remit es-mains de son Père éternel; si que saint Athanasie remarque qu'il baissa la tête pour mourir, afin de consentir et pencher à la venue de la mort, laquelle autrement n'eût osé s'approcher de lui; et, criant à pleine voix, il remet son esprit à son Père, pour montrer que, comme il avait assez de force et d'haleïne pour ne point mourir, il avait aussi tant d'amour qu'il ne pouvait plus vivre sans faire revivre par sa mort ceux qui sans cela ne pouvaient jamais éviter la mort ni prétendre à la vraie vie.

« C'est pourquoi la mort du Sauveur fut un vrai sacrifice, et sacrifice d'holocauste que lui-même offrit à son Père pour notre rédemption; car encore que les peines et les douleurs de sa passion fussent si grandes et fortes que tout autre homme en fût mort, si est-ce que quant à lui il n'en fût jamais mort s'il n'eût voulu et que le feu de son infinie charité n'eût consumé sa vie. Il fut donc le sacrificateur lui-même qui s'offrit à son Père, et s'immola en amour, à l'Amour, pour l'amour et d'amour. » (S. François de Sales, *Traité de l'amour de Dieu*, L. X, ch. 17.

Le sacrifice du Calvaire, sacrifice complet et subsistant par lui-même, le voilà!

Et c'est bien ainsi que le conçoit le Concile de Trente. Examinons, en effet, la manière dont il s'exprime, toujours dans cette célèbre session vingt-deuxième, dont les termes, précis et majestueux, semblent descendre directement du trône de la Vérité céleste.

Après avoir rappelé que Jésus se devait de réaliser en sa personne le type prophétique de Melchisédech, le saint Concile ajoute :

« Donc, notre Dieu et Seigneur Jésus, bien qu'il dût s'offrir une seule fois en sacrifice à Dieu sur l'autel de la Croix : *in ara crucis oblaturus erat*, par une mort qui rachèterait le monde; néanmoins, parce que son sacerdoce ne devait pas s'éteindre à sa mort, il voulut, à la dernière Cène, laisser à l'Eglise, son Epouse bien-aimée, un sacrifice vraiment visible comme l'exige la nature de l'homme, sacrifice par lequel celui qu'il devait offrir une seule fois d'une manière sanglante fût représenté, et son souvenir ainsi que ses fruits perpétués jusqu'à la fin des siècles.

« Dans ce but, et pour bien marquer qu'il était prêtre selon l'ordre de Melchisédech, il offrit en sacrifice à Dieu son Père son corps et son sang sous les espèces du pain et du vin.

« Et il établit les Apôtres, ainsi que leurs successeurs, prêtres de ce sacrifice, en disant : *Faites ceci en mémoire de moi*. Ainsi l'a toujours compris et enseigné l'Eglise catholique.

« C'est ainsi qu'il institua la Pâque nouvelle, ou le nouvel Agneau pascal, c'est-à-dire lui-même, que l'Eglise devra immoler, par ses prêtres, sous les signes visibles du pain et du vin : *seipsum ab Ecclesia per sacerdotes sub signis visibilibus immolandum*. »

Rien de plus clair; et nous avons donc un sacrifice que Jésus-Christ devait offrir le lendemain sur l'autel de la Croix : *in ara crucis oblaturus*, — remarquez ce futur, — et un autre, institué la veille, un autre qui a son rite spécial, tout à fait distinct, dans lequel le Christ s'immole encore, mais non plus par effusion sanglante, sous les espèces du pain et du vin : *sub signis visibilibus immolandum*.

Notre sacrifice de la Messe est donc bien réellement distinct de celui de la Croix; et, s'il est la représentation symbolique et le mémorial de celui-ci, *in memoriam*, on ne peut dire qu'il en soit la reproduction ou le renouvellement. Nous ne reproduisons pas, nous ne renouvelons pas, à la Messe, l'immolation sanglante du Calvaire, qui doit demeurer unique : *semel oblaturus*; nous reproduisons, nous re-

nouvelons l'immolation de la Cène, immolation non sanglante, immolation mystique, mais très vraie, dont nous aurons bientôt à déterminer la nature et à revendiquer la réalité.

Avant d'achever, il nous sera utile d'étudier comment et pourquoi, au dire du saint Concile, le sacrifice de la Messe possède le privilège de nous obtenir l'application abondante, torrentielle, des fruits du Calvaire : « *Cujus quidem oblationis, cruentæ inquam, fructus per hanc incruentam uberrime percipiuntur*<sup>1</sup>. »

Ce privilège lui vient précisément de ce qu'il est la représentation symbolique du sacrifice du Calvaire. Et telle paraît bien être la raison profonde pour laquelle Jésus-Christ rend présents son corps et son sang séparément, sous des espèces distinctes.

Cette séparation nous paraît avoir une double fin : rappeler à la mémoire oublieuse de l'homme le sacrifice qui nous a rachetés; d'autre part, présenter de nouveau à Dieu — « *repræsentare* » — ce sacrifice qui nous a ouvert un crédit illimité sur son miséricordieux Amour!

Inutile d'insister sur le premier but, que tout l'office du Saint-Sacrement s'applique à nous

---

1. *Trid.*, sess. XXII, cap. 2.

inculquer : *O sacrum convivium... recolitur memoria passionis ejus. — Deus qui nobis, sub sacramento mirabili, passionis tuæ memoriam reliquisti.*

Le second aspect nous met en face d'une vérité splendide. En renouvelant sans relâche, sur ses Autels, le mystère de l'immolation sacramentelle, l'Église catholique n'a pas d'autre souci que de maintenir sous les yeux de la justice divine son grand Crucifié, de le lui présenter sans cesse, comme un gage assuré de tous les pardons et un droit permanent à tous les bienfaits!

Et, quelle n'est pas l'efficacité d'une pareille présentation, quand elle s'adresse à Dieu!

Quand nous voulons émouvoir les pécheurs, le moyen le plus sûr est de les placer en face de la croix, en essayant de leur donner la sensation de la Passion présente. Ah! si notre faculté d'évocation était telle que nous eussions le pouvoir de leur montrer Jésus crucifié, tel que le virent sa Mère, saint Jean, Marie-Madeleine! Quel cœur serait assez dur pour nous résister!

Hélas! pour nos semblables et pour nous-mêmes, nous en sommes réduits à des tableaux d'imagination, infiniment inférieurs à la terrible et poignante réalité.

Du côté de Dieu, au contraire, nous n'avons

à recourir à aucun artifice. La Passion que nos Messes lui *représentent* ne se perd pas pour lui dans le lointain d'un passé brumeux. Celui qui est l'Être même ne vit pas sous le régime du temps qui s'écoule et s'enfuit, mais sous le régime de l'éternité immuable. Car, nous dit saint Thomas, l'éternité, ramassée tout entière en elle-même dans un perpétuel présent, embrasse et tient sous son regard toute la succession des temps : *Æternitas, tota simul existens, ambit totum tempus*<sup>1</sup>.

Donc, en ce moment où la Passion est passée depuis des siècles, elle demeure aussi présente à Dieu qu'elle l'était à Marie au moment où cette Mère douloureuse se tenait debout contre le bois de la croix.

C'est ce spectacle que le corps et le sang de nos Messes ont le don de présenter, de *représenter* à Dieu : spectacle d'une éloquence infinie, par lequel nous parlons ainsi au Père céleste : « Mon Dieu ! par votre Fils qui souffre et meurt pour nous sous votre regard éternel ; par son sang que vous voyez sans cesse coulant à flots sur la terre et sur nos âmes coupables, pardon, Seigneur, pardon ! Pardon ! Et miséricorde ! Et votre bienveillance ! Et votre amour ! Et votre héritage ! Et votre ciel ! Et

---

1. I, q. XIV, a. 13.

votre Cœur! Et Vous, enfin! J'ai droit à tout! Je demande tout! Et, je le sais, ô mon Père : par votre Fils, vous me donnerez tout! »

Telle est l'éloquence de notre Messe dans son étroite dépendance avec le sacrifice de la Croix. Sous cet aspect, le sacrifice de nos Autels peut donc se définir : La *re-présentation* faite à Dieu de l'immolation du Calvaire, non comme passée, mais comme toujours présente à la Divine Eternité<sup>1</sup>!

Vous pensez peut-être, mes vénérés Confrères, que, repris par mes vieilles habitudes de professeur, j'en viens à oublier ma fonction actuelle de prédicateur.

Détrompez-vous! à moins qu'il ne soit plus vrai que la première tâche, et la plus urgente du prédicateur de l'Évangile consiste à répandre la lumière : *vos estis lux mundi... luceat*

---

1. De ce que le Père voit toujours son Fils au supplice, n'allons pas conclure que Jésus est toujours souffrant sur le Calvaire. La Passion, toujours réellement présente à l'éternité divine, est réellement passée pour ceux qui vivent sur la ligne du temps. Jésus, depuis son dernier soupir, ne souffre plus, et, depuis sa résurrection, il ne peut plus souffrir. Aussi, tout en voyant son Fils souffrant sur le Calvaire, le Père sait et voit que cette souffrance n'est plus actuelle pour son Fils, et qu'au contraire ce Fils bien-aimé jouit actuellement, et pour toujours, des suprêmes délices du paradis. — Aussi bien, ne prétendons-nous pas que cette manière d'exposer la représentation de la Croix par nos Messes ait été visée par les Pères de Trente. Il nous suffit qu'elle soit fondée en raison théologique.



*lux vestra*, et que son premier devoir est, non d'émouvoir la sensibilité, mais d'enseigner la vérité : *docete*.

Cet enseignement sur le sacrifice de la Messe, je le dépose dans vos âmes comme une semence divine, semence sacrée que le soleil de la grâce fera germer en son temps, semence féconde, sur laquelle, comme sur le sein virginal, le Saint-Esprit surviendra, et que la vertu du Très-Haut couvrira de son ombre.

Alors, de cette semence jaillira un prêtre nouveau, un prêtre, digne instrument du Souverain Prêtre, un prêtre sachant ce qu'il fait : *agnoscite quod agitis*, et qui, sachant ce qu'il fait, adaptera de plus en plus ses attitudes d'âme et de corps aux mystères sublimes que nous avons le redoutable pouvoir de manipuler!

**Amen!**

## TROISIEME ENTRETIEN

### L'essence du sacrifice de la Messe.

SOMMAIRE. — I. *Description générale de la Messe.* —

1° Préparation, et instruction préliminaire; 2° Célébration : oblation, consécration, communion; 3° Action de grâces : *populo exultante et sacerdote gratias agente.* — Rêve décevant? Non, splendide réalité. Nous célébrons devant tout le peuple chrétien...

II. *Partie essentielle.* — Bossuet, S. Bellarmin, S. Thomas, C. de Trente. — 1° La consécration est de l'essence du sacrifice. 2° La double consécration est essentielle. 3° Rien de plus n'est essentiel. — La Messe apostolique.

III. *La communion.* — *Partie non essentielle, mais intégrante, instituée et imposée par le Christ. Le prêtre, communiant in persona omnium...*

### MESSIEURS ET CHERS CONFRÈRES,

Nous savons déjà que le sacrifice est l'action la plus auguste de la religion chrétienne, de toute religion proprement dite.

Nous savons qu'à la Messe un vrai sacrifice est offert à Dieu.

Mais si toutes les prières et cérémonies de

notre Messe romaine actuelle sont orientées vers le sacrifice, il s'en faut qu'elles entrent toutes, comme autant d'éléments d'égale valeur, dans sa constitution intime.

De cet ensemble de rites dont se compose notre Messe, il nous faut dégager le noyau central, en quoi se trouve condensée toute l'essence du sacrifice de la Loi Nouvelle.

De là trois parties :

Description générale de notre Messe.

Détermination de sa partie essentielle.

Importance relative de la communion.

## I

La description générale de notre Messe, nous allons la demander au crayon toujours si exact de saint Thomas. Il l'a tracée dans l'article quatrième de la quatre-vingt-troisième question, une des plus belles pages de la Somme théologique, et que tout prêtre montant à l'autel devrait porter dans sa pensée vivante.

« Nulle part ailleurs, dit un théologien, on ne trouvera d'une manière plus brève, plus condensée et mieux harmonisée, l'explication précise, lumineuse, autorisée entre toutes, de ce qui est dit ou chanté par le prêtre, le chœur

et les fidèles pendant la célébration de cette action divine<sup>1</sup>. »

Le saint Docteur pose, dès le début, un principe général d'où dérivera la justification de toutes les particularités de notre Messe.

« Parce que, dit-il, l'Eucharistie contient tout le mystère de notre salut, nous l'entourons d'une plus grande solennité que tous les autres sacrements : *Quia in hoc sacramento, totum mysterium nostræ salutis comprehenditur, ideo præ cæteris sacramentis cum majori sollemnitate agitur.* »

Or, dans cette solennelle célébration de l'auguste mystère de nos autels, le saint Docteur distingue quatre grandes divisions :

LA PRÉPARATION, qui va de l'*Introït* à la *Collecte* inclusivement.

L'INSTRUCTION, qui comprend depuis l'*Épître* jusqu'au *Credo*.

LA CÉLÉBRATION même du mystère, depuis l'*offertoire* jusqu'à la *communio*.

L'ACTION DE GRACES, enfin, qui termine toute l'action.

I. Il est nécessaire, tout d'abord, de se préparer aux grandes choses qui vont s'accom-

---

1. Pègues, Comm., XVIII, p. 446.

plier; car il est écrit : « Quand tu entres dans la maison du Seigneur, quand tu gravis les degrés de l'autel, regarde bien où tu mets le pied : *Custodi pedem tuum, ingrediens domum Domini*<sup>1</sup>. »

Cette préparation comprend, en premier lieu, la *louange divine*, qui se fait dans l'*In-troit*. Il est presque toujours tiré d'un psaume; car, au dire de saint Denis, les psaumes nous livrent, sous forme de louange, toutes les vérités de la Sainte Ecriture : *psalmi comprehendunt, per modum laudis, quidquid in Sacra Scriptura continetur*.

Vient ensuite l'aveu de notre misère, s'exhalant en cris de détresse et d'appel à la divine miséricorde : c'est le *Kyrie eleison*, dont les trois premiers cris s'adressent au Père; les trois suivants, au Christ Rédempteur; les trois derniers, au Saint-Esprit.

Mais aux misères de la vie présente succédera la gloire céleste. De là, le chant du *Gloria in excelsis*.

Il est immédiatement suivi de l'oraison solennelle, que le prêtre fait pour le peuple, afin de le rendre digne de si grands mystères : *ut digni habeantur tantis mysteriis*.

---

1. *Eccles.*, IV, 17.

II. La préparation achevée, la *partie instructive* commence. Elle a pour but de disposer nos esprits à la célébration du grand mystère de foi : *quia hoc sacramentum est mysterium fidei.*

On commence par une instruction *élémentaire*, donnée par les Prophètes et les Apôtres ; et cette doctrine est lue par les Lecteurs et les Sous-Diacres.

Après cette leçon, le chœur chante le *Graduel*, qui signifie le progrès dans la vertu ; puis l'*Alleluia*, où se traduit l'allégresse du juste qui vit de la foi.

Le peuple reçoit alors l'instruction *parfaite*, c'est-à-dire la doctrine du Christ contenue dans l'Évangile, dont la lecture est faite par les ministres les plus élevés, savoir les Diacres.

Aussitôt après, le chœur chante le *Credo* dans lequel le peuple proclame son plein assentiment, par la foi, à la parole du Christ.

III. Le peuple étant ainsi préparé et instruit, on en vient à *la célébration* du grand mystère : *acceditur ad celebrationem mysterii.*

C'est la troisième partie de la Messe, qui se divise en trois autres : *oblation, consécration, communion.*

*L'oblation* débute par le chant de *l'offer-*

toire, qui exprime la joie du peuple d'apporter ses offrandes pour le sacrifice; elle se continue dans les prières secrètes, où le prêtre demande à Dieu d'avoir pour agréables les offrandes du peuple.

Nous voici maintenant à la partie *consécatoire*.

Le peuple y est premièrement excité à la dévotion par la *préface*, qui l'invite à élever son cœur en haut, vers le Seigneur : *sursum corda*. Voilà pourquoi, la préface achevée, toute l'assistance chante la divinité du Christ, en union avec les anges : *Sanctus, Sanctus, Sanctus*, — et son humanité, en union avec les enfants des Hébreux au jour du triomphe : *Benedictus qui venit... Hosanna!*

Après ce cantique d'ensemble, le prêtre, priant tout bas, commémore ceux pour qui le sacrifice est offert, savoir toute l'Eglise, pasteurs et fidèles, et certaines personnes spécialement nommées; — il invoque les Saints, dont il implore l'intercession en faveur de ceux qu'il vient de commémorer; — il conclut enfin par le *Hanc igitur oblationem*, pour demander que son sacrifice profite à tous ceux pour qui il est offert.

Après ces préparatifs immédiats, le prêtre

procède à la consécration elle-même : *acceditur ad ipsam consecrationem.*

Par la prière *Quam oblationem*, il supplie le Seigneur de venir accomplir lui-même le prodige (*épiclèse*). Enfin, il prononce les paroles de la consécration, qui sont les paroles mêmes du Sauveur : *per verba Salvatoris*. Moment solennel entre tous, et sur lequel nous aurons à revenir.

La consécration achevée, le prêtre reprend sa grande prière. Il demande que le sacrifice accompli soit agréé de Dieu et salutaire au peuple chrétien, ainsi qu'aux défunts, enfin, et tout spécialement à tous les prêtres, ses confrères, pour lesquels, se déclarant pécheur, il implore la divine miséricorde en se frappant la poitrine : *Nobis quoque peccatoribus de multitudine miserationum tuarum sperantibus*. Pour tous ses frères dans le sacerdoce, comme pour lui-même, il élève vers le ciel le corps et le sang de Jésus, à la gloire de la Trinité Sainte : *Per Ipsum et cum Ipso et in Ipso est tibi Deo Patri omnipotenti, in unitate Spiritus Sancti, omnis honor et gloria*. C'est le moment le plus émouvant peut-être de toute la Messe.

Dès lors, prières et cérémonies s'orientent vers la communion : *deinde agitur de perceptione sacramenti.*



Le peuple s'y dispose par la prière commune du *Pater*, où nous demandons notre pain quotidien, et par la prière privée du prêtre : *Libera nos, quæsumus, Domine.*

Il s'y prépare ensuite par la paix de l'*Agnus Dei*; car l'Eucharistie est le sacrement de la paix et de l'unité du corps mystique du Christ.

Et voici la communion elle-même. Le prêtre commence par prendre lui-même le sacrement, et, ensuite, il le donne aux fidèles; car, selon le mot de saint Denis : « Celui qui distribue aux autres les dons divins, doit premièrement s'en enrichir lui-même : *Ille qui aliis divina tradit, primo debet ipse particeps esse.* » Ce qui rappelle le mot de la grande prose : *ut sumant et dent cæteris.*

IV. Le sacrifice étant ainsi parachevé et couronné par la communion, reste le devoir de l'action de grâces : *Tota missæ celebratio in gratiarum actione terminatur.*

La jubilation du peuple éclate dans le chant appelé *communion*. Le prêtre y joint sa propre prière de reconnaissance, à l'exemple du Christ Jésus qui, après avoir célébré la Cène avec ses disciples, récita l'hymne de louange, l'*hillel* : *hymno dicto.*

Ainsi s'achève l'auguste mystère de la Messe dans la joie de l'assistance et la prière recon

naissante du prêtre : *Populo exultante... et sacerdote gratias offerente.*

Hélas! hélas! me dites-vous : tout cela est fort beau et bien touchant, mais combien loin de la réalité, triste et dure, vécue par nous chaque jour!

Votre description suppose sans cesse la présence de tout un peuple qui s'associe de toute son âme à l'oblation du sacrifice, mêlant sa voix à la voix du prêtre, chantant avec lui les louanges du Très-Haut, s'unissant de cœur et d'esprit à la Divine Victime, et, le moment venu, s'acheminant, en longues files recueillies, vers la table du céleste banquet.

Mais hélas! avec quelle brutalité les faits ne viennent-ils pas déchirer ce trop beau rêve! A part quelques rares privilégiés, qui donc, parmi nous, reconnaîtra sa Messe quotidienne à ce trop séduisant tableau? Pour la plupart, c'est dans une église déserte et muette que nous avons coutume de célébrer les saints Mystères. Ni orgue, ni chants liturgiques, ni suaves parfums d'encens n'enveloppent notre grande action sacerdotale, et, souvent, c'est à grand'peine que nous parvenons à nous procurer l'unique servant dont les moralistes, avec saint Alphonse de Liguori, réclament la présence sous peine de faute grave.

Mes bien chers Confrères, j'entends votre plainte douloureuse et j'en suis remué jusqu'au fond des entrailles!

Ah! que je comprends vos désillusions, à vous surtout, jeune curé, qui venez d'être arraché à un vicariat populeux, à un ministère plein d'activité féconde, pour vous voir relégué dans une petite paroisse de campagne, indifférente, hostile peut-être, où il semble qu'il n'y a rien à faire; où, au lieu des nombreux fidèles qui, en ville, s'empressaient à votre Messe, n'avez maintenant près de vous qu'un petit enfant, à peine capable de tenir les burettes, sachant à peine lire, ânonnant maladroitement le latin, et qui mange la moitié, sinon plus, des *Répons*, du *Confiteor* et du *Suscipiat*. Quand votre voix s'élève un peu pour réciter les oraisons, la préface, le *Pater* ou l'*Agnus Dei*, comme elle se traîne mélancoliquement dans la nef solitaire, sans rencontrer aucune oreille qui l'arrête au passage! Et comme elles doivent vous paraître creuses, et s'évanouissant dans le vide, tant de paroles sacrées qui supposent une nombreuse assistance tendue vers l'autel. A qui peuvent bien s'adresser vos *Dominus vobiscum*, vos *Sursum corda*, vos appels d'*Oremus* à la prière collective, votre *Ite, missa est* et votre *Benedicat vos omnipotens Deus*?

Ces formules si expressives, si éloquentes dès qu'elles se trouvent placées dans leur beau cadre liturgique, comment, dans ce désert de votre église, ne vous paraîtraient-elles pas empreintes d'une sorte d'ironie cruelle; comment ne seraient-elles pas douloureusement insipides à vos lèvres déçues, à votre cœur désenchanté!

Vous le voyez, mes chers Confrères, je n'ai rien pallié, rien diminué de ce sombre et navrant tableau. Je me suis placé, autant que je l'ai pu, dans votre état d'âme si triste, afin d'y mieux compatir, et j'y compatis de toute l'émotion de mon cœur sacerdotal!

Eh bien! consolons-nous ensemble : car, moi aussi, je célèbre chaque matin les saints mystères sans autre témoin qu'un simple servant; et non pas dans une délicieuse église romane, comme il y en a tant dans votre archaïque diocèse, mais dans une chapelle, ou, plus exactement, dans un réduit tellement étroit que quatre personnes ne pourraient s'y mouvoir à l'aise. Je n'ai sur vous qu'un seul avantage, et, je l'avoue, très appréciable : mon servant est un jeune clerc qui dit bien le latin parce qu'il le sait; qui suit de toute son âme la grande action et s'empresse de me demander Jésus dès que je l'ai reçu moi-même.

Mais, comme pour vous, pas d'autre assistance. C'est la solitude, le désert!

Non! non! chers Confrères, il n'en est pas ainsi. Le vide de votre antique église romane, comme celui de ma chapelle exigüe, n'est qu'apparent. Il en est de ces lieux sacrés comme de l'hostie que vous tenez dans vos mains à l'élévation. Aux yeux du corps, elle semble n'être rien; aux yeux de la foi, elle est tout, puisqu'elle contient Jésus en personne : *totum atque integrum Christum*<sup>1</sup>. De même, votre église, ma chapelle semble n'être peuplée d'aucune assistance, et, visiblement il en est ainsi. Mais en réalité, aux yeux du croyant, ce n'est pas seulement l'assistance de toute une paroisse, comme à certaines Messes du jour de Pâques; ni de toute une région, comme à certaines Messes publiques de grand pèlerinage; c'est l'assistance de tout le peuple chrétien!

Oui! oui! mon cher Confrère, autour de votre autel solitaire, des multitudes d'âmes, qui se chiffrent par centaines de millions, sont rangées en groupes compacts et recueillis : *vidi turbam magnam, quam dinumerare nemo poterat*. C'est devant cette assistance innombrable du peuple chrétien tout entier que vous célébrez chaque matin; c'est à elle que s'adres-

---

1. *Trid.*, sess. XXI, cap. 3.

sent les pluriels de vos *Dominus vobiscum*, de vos *Oremus*, de votre *Sursum corda*, de votre *Ite, missa est*. C'est elle que vous bénissez du beau et large geste de votre main consacrée. C'est en son nom que votre petit servent est là, et, sans qu'il en ait conscience, pas plus que les espèces de pain ne se doutent du trésor qu'elles renferment, c'est au nom de tous ces millions d'assistants qu'il répond à vos versets, et donne la réplique à vos invocations.

Et ne me dites pas que c'est là un pur mouvement oratoire, à quoi pourrait se laisser prendre un instant quelque âme candide, quelque sensibilité émotive, mais qui ne résiste pas au choc dur de la réalité.

Est-ce un mouvement oratoire ceci : L'hostie de vos consécérations n'est rien en apparence : en réalité, elle est votre Seigneur et votre Dieu : *Dominus meus et Deus meus*?

Or, l'assistance de tout le peuple chrétien à chacune de vos Messes est une vérité qui découle, par une conséquence rigoureusement logique, de la doctrine sur le corps mystique du Christ ; notion fondamentale dans le dogme catholique, sans laquelle tout n'est que ténèbres, avec laquelle tout s'éclaire et resplendit.

Que si l'émotion même de ma parole vous met en défiance sur l'exactitude des idées que

je vous prêche, écoutez-en l'énoncé dans cette phrase, aussi calme et mesurée que péremptoire: « *In missis privatis sufficit unum habere ministrum, qui gerit personam totius populi catholici, ex cujus personâ sacerdoti pluraliter respondet* : Dans les messes privées, un seul ministre suffit; car il gère la personne de tout le peuple catholique, en la personne duquel il répond au prêtre au pluriel. »

De qui est cette parole où s'étale, dans sa majesté saisissante, la vérité que je vous enseigne? D'un illuminé? Non pas! mais d'un théologien pondéré et grave. D'un théologien de second plan? Non! du prince des théologiens, de l'Ange de l'Ecole lui-même. C'est lui qui vous dit au sujet de votre humble servant, et vous pouvez l'en croire: « Il gère dans son être frêle la personne de tout le peuple chrétien, et c'est au nom, en la personne du peuple chrétien tout entier qu'il vous répond au pluriel<sup>1</sup>. »

Humble curé de campagne qui vous estimez si mal partagé, appliquez-vous, selon l'expression de Newman, à *réaliser* votre foi, c'est-à-dire à poser, à situer l'objet de votre croyance, non dans l'abstraction pure, mais dans la réa-

---

1. III, q. 83, a. 5, ad 12.

lité toute vivante et palpitante. Et, de même que vous savez reconnaître Jésus en personne sous les frêles apparences de l'hostie, sachez donc aussi découvrir, autour de l'Autel où vous célébrez les saints Mystères, tout le peuple chrétien, réellement présent, intimement associé à votre prière, vous chargeant de son ambassade de louange et de supplication auprès du Père de toutes les miséricordes!

C'est au nom de tout ce peuple, et sous ses yeux, que vous élevez vers le Ciel le corps et le sang de l'auguste Victime, au moment le plus solennel du sacrifice. Moment le plus solennel qui est aussi le seul essentiel; et tel est le point très intéressant que nous avons maintenant à considérer.

## II

Dans sa neuvième Lettre au ministre protestant Ferry, Bossuet écrit : « Je ne feins pas de vous dire encore une fois que l'essence du sacrifice de l'Eucharistie consiste précisément dans la consécration. c'est-à-dire dans l'action par laquelle... Jésus-Christ même rend son corps et son sang présents sur la Sainte Table par l'efficace de sa parole... Il ne faut



pas taire toutefois que le cardinal Bellarmin y ajoute quelque autre chose;... personne n'est astreint à suivre les sentiments particuliers du cardinal Bellarmin. »

Ces derniers mots de Bossuet nous rappellent qu'en effet quelques théologiens, à la suite de Bellarmin et d'Alphonse de Liguori, pensent sur ce sujet d'une façon assez singulière. A les entendre, la communion constituerait, à elle seule, toute l'essence du sacrifice de la Messe; la consécration n'en serait que la condition *sine qua non*.

Voici leur raisonnement. Le sacrifice, disent-ils, réside essentiellement dans l'immolation de la victime. — Ce principe, vous le savez, est aussi le nôtre, et nous l'avons même revendiqué, avec quelque insistance, contre une école récente. — Mais, ajoutent-ils, et c'est ici que le désaccord commence, nous n'avons pas, à la consécration, l'immolation de Jésus-Christ, puisque, au contraire, il reçoit par elle un nouveau mode d'existence... D'où leur conclusion que voici : la consécration fournit, il est vrai, la victime et l'amène au prêtre en vue de l'immolation, mais c'est la communion qui l'immole, en lui enlevant l'être sacramentel que la consécration lui avait donné.

Vous le voyez, Messieurs, cette opinion se présente et sous de hauts patronages et sous d'assez brillants aspects. Mais ni saint Thomas, ni, chose plus grave, le saint Concile de Trente, n'ont l'air d'y vouloir souscrire.

Pour saint Thomas, rien de plus certain. Le sacrement de l'Eucharistie, déclare-t-il, se fait à la consécration, dans laquelle le sacrifice est offert à Dieu : « *Hoc sacramentum perficitur in consecratione, in quâ sacrificium Deo offertur*<sup>1</sup>. »

Le Concile de Trente, sans être aussi explicite, fournit des principes très précis, dont il est facile de déduire les trois points suivants :

La consécration appartient à l'essence du sacrifice de la Messe.

La double consécration est nécessaire à l'essence du sacrifice.

La double consécration constitue l'essence *totale* du sacrifice.

#### I. LA CONSÉCRATION APPARTIENT A L'ESSENCE DU SACRIFICE.

Le saint Concile nous enseigne, en effet, que le prêtre qui offre sur nos Autels est celui-là même qui s'est offert autrefois sur la croix : *idem nunc offerens sacerdotum ministerio, qui*

---

1. III, q. 82, a. 10, ad 1.

*seipsum tunc in cruce obtulit.* Or, c'est à la consécration que Jésus agit en sacrificateur, c'est à ce seul moment qu'il intervient lui-même; les paroles qui consacrent et immolent sont ses propres paroles; le prêtre ne les prononce qu'au nom et en la personne du Christ : *in persona Christi.*

Le saint Concile ajoute que Jésus-Christ a institué le sacrifice non sanglant de la Cène afin de représenter — à nos yeux et à ceux de son Père — le sacrifice sanglant qu'il ne devait offrir qu'une fois sur la croix. Or, c'est bien la consécration qui offre à nos regards la vive et efficace représentation du sacrifice du Calvaire, par la séparation sacramentelle du corps et du sang de Jésus-Christ.

II. Cette seconde raison prouve en même temps le second point, savoir LA NÉCESSITÉ DE LA DOUBLE CONSÉCRATION POUR L'ESSENCE DE NOTRE SACRIFICE. C'est la double consécration qui reproduit symboliquement le drame du Calvaire, selon ce mot de saint Thomas : « *Sanguis seorsim consecratus expresse passionem Christi repræsentat*<sup>1</sup>. »

Aussi bien, lorsque Notre-Seigneur Jésus-Christ, instituant d'un seul coup le sacrifice

---

1. III, q. 76, a. 3, ad. 2.

nouveau et le nouveau sacerdoce chargé de l'offrir, prononça ces mots : *Faites ceci en mémoire de moi*, c'est le rite eucharistique complet qu'il avait en vue, le rite tel qu'il venait de l'accomplir lui-même avec la double consécration du corps et du sang.

### III. LA DOUBLE CONSÉCRATION, A ELLE SEULE, CONSTITUE L'ESSENCE TOTALE DU SACRIFICE.

Ni l'oblation qui se fait à l'offertoire, ni l'oblation, ou *anamnèse*, qui suit immédiatement la consécration, ni aucune des cérémonies qui se placent entre l'élévation et la communion ne sauraient prétendre à la dignité de parties essentielles de notre sacrifice.

Car notre sacrifice n'a pas d'autre Fondateur que Jésus-Christ en personne. Or, toutes ces prières, toutes ces cérémonies sont d'institution ecclésiastique et certaines ont une origine relativement récente. Toutes sont fort respectables et aucune ne doit être négligée; car l'Épouse du Christ les a établies pour entourer la grande action d'une solennité plus impressionnante, et, par là, en rehausser la majesté, afin que l'esprit des fidèles, frappé par toutes ces marques de religion et de piété, sache s'élever à la contemplation des mystères

sublimes que recèle notre sacrifice : « *ut majestas tanti sacrificii commendaretur, et mentes fidelium, per hæc visibilia religionis ac pietatis signa, ad rerum altissimarum, quæ in hoc sacrificio latent, contemplationem excitaretur*<sup>1</sup>. »

Mais nonobstant l'origine vénérable et le but religieux de toutes ces parties adventices de notre Messe, il n'en reste pas moins qu'elles ne sauraient prétendre à constituer l'essence de notre sacrifice, qui dépend de Jésus seul.

Saint Grégoire le Grand rapporte que les Apôtres n'ajoutaient rien aux paroles de la consécration, si ce n'est l'oraison dominicale, immédiatement suivie de la communion<sup>2</sup>.

Consécration, Pater, Communion : c'est toute la Messe apostolique. Mais la communion elle-même n'entre pas dans l'essence du sacrifice, bien qu'elle en soit un élément indispensable.

C'est ce que nous allons expliquer dans la troisième partie.

---

1. *Trid.*, sess. 22, cap. 5.

2. *Lib.* 7. *Regist.*, cap. 66.

## III

LA COMMUNION N'APPARTIENT PAS  
A L'ESSENCE DU SACRIFICE

En effet, le Concile de Trente nous enseigne que sur l'autel, le Christ s'offre en sacrifice à Dieu son Père. Or, à la communion, ce n'est pas à Dieu qu'il s'offre, mais aux hommes, et non en sacrifice, mais en nourriture. Il quitte même l'autel, pour aller à la table où l'attendent les convives à genoux.

Tout à l'heure, il est vrai, nous avons entendu quelques graves théologiens avancer que le Christ est immolé à la communion, en tant qu'il y perd l'être sacramentel que la consécration vient de lui donner.

Ces dires ne s'harmonisent nullement avec la manière dont saint Thomas conçoit le miracle de la transsubstantiation.

Aussi bien, si la consécration donnait au Christ un être nouveau, c'est un Christ nouveau qui nous serait offert, et ce Christ nouvellement produit ne saurait être le même que le Christ historique, qui existe depuis des siècles, qui est né de la Vierge Marie, a souffert sous Ponce-Pilate, est mort sur la Croix, a

été enseveli, est descendu aux enfers, le troisième jour est ressuscité des morts, est monté au ciel, est assis à la droite de Dieu son Père.

Ce Christ historique, le seul vrai, n'a nul besoin de recevoir un être nouveau, puisqu'il est; et si on vient me le donner sous un être nouveau, ce n'est pas lui que je reçois, mais un autre, dont je n'ai que faire parce qu'il n'est pas mon Seigneur, mon Sauveur et mon Dieu.

Nous nions donc avec saint Thomas, que la consécration produise le Christ, et donc, que la communion le puisse détruire. La consécration fait simplement que le Christ vrai, notre seul et unique Christ se trouve présent dans un nouveau lieu, au lieu et place de toute substance de pain et de vin changée en sa substance.

Au moment de la communion, ou plutôt au moment où les accidents du pain se dissocient dans la poitrine du communiant, la présence du Christ cesse là, sans qu'on puisse découvrir, en ce simple fait, le moindre caractère d'une immolation ou d'une destruction.

Et qui ne pressent une conséquence logique de la doctrine adverse? Il s'ensuivrait que notre sacrifice ne s'accomplirait pas sur l'autel, ni même durant la Messe, mais après la

Messe, souvent même hors de l'église, dans la poitrine du communiant, puisque c'est là seulement, et par la corruption des saintes espèces, que Jésus-Christ perdrait son être sacramentel, un quart d'heure, voire une demi-heure après la fin de la Messe.

Disons-le donc, avec saint Thomas, avec le Concile de Trente, l'immolation du Christ se fait sur l'autel, à la consécration, et rien que là, ainsi que nous l'expliquerons tout à loisir dans une prochaine instruction.

Ici, toutefois, une donnée complémentaire s'impose. En effet, si nous mettons la communion en dehors de l'essence même de notre sacrifice, si nous affirmons que notre sacrifice, comme tel, comme acte suprême d'hommage à Dieu par l'immolation d'une victime, est complet à la double consécration, nous devons nous hâter d'ajouter que la communion n'est pas, comme les autres parties de la Messe, une addition surérogatoire, et qui se puisse supprimer sans porter atteinte à l'intégrité de notre sacrifice.

Tout d'abord la communion a sur toutes les autres parties de la Messe, sauf la consécration, l'indéniable supériorité d'avoir été instituée par Jésus-Christ à la Cène. *Comedite... Bibite,*



a dit Jésus, après avoir opéré la première transsubstantiation : *Mangez, buvez-en tous.* C'est la communion. Après quoi, Jésus adressa à ses Apôtres cette parole qui les créait prêtres : *Faites ceci en mémoire de moi.*

Faites ceci : c'est-à-dire, faites ce que je viens de faire. Or, il venait de s'offrir en sacrifice à son Père par la double consécration, et en nourriture aux apôtres par la communion.

Pour nous conformer aux instructions sacrées du Maître, c'est donc l'une et l'autre action que nous devons accomplir, au point qu'il ne sera jamais permis de faire l'une sans l'autre. Toujours, même dans les cas d'urgence extrême, comme il s'en est tant produit en temps de persécution ou de guerre, toujours, dis-je, la consécration devra s'accompagner de la communion, tout au moins de celle du prêtre... Nécessité que les théologiens ont traduite par une formule assez heureuse : bien que la communion, disent-ils, n'appartienne pas à l'essence même du sacrifice, toutefois elle en est partie intégrante et indispensable<sup>1</sup>.

Au surplus, la matière même élue par le Christ pour abriter sa présence et son état

---

1. Un prêtre qui serait incapable de communier n'aurait jamais le droit de consacrer.

d'immolation, montre bien que tout n'est pas fini à la consécration, et que le sacrifice offert sur l'autel doit s'achever ailleurs, sur une table.

Pour s'immoler en sacrifice sacramentel, le Sauveur eût pu prendre n'importe quelle substance corporelle. En choisissant le pain et le vin, nourriture et breuvage de l'homme, il a montré clairement qu'après s'être livré *pour nous* en sacrifice : *quod pro vobis datur*, son intention dernière est de se donner à *nous* en nourriture dans un banquet destiné à réunir autour du Père céleste toute la grande famille chrétienne, dans un banquet où seront communiqués à tous les enfants d'adoption la chair, le sang, la vie, les vertus, les traits du Fils unique : festin sacré — *O sacrum convivium* — où se vérifiera d'une manière supérieure et sublime l'adage antique : *la table est l'entremetteuse de l'amitié*<sup>1</sup>.

---

1. Voici sur ce point quelques belles lignes de Mgr Gerbet. « Toutes les parties du culte antique aboutissaient à une communion à la grâce de Dieu, figurée par la participation aux aliments consacrés par l'offrande, et à la chair des victimes.

« La consommation du culte chrétien est un acte du même genre, mais dans un ordre supérieur constitué par le fait de l'Incarnation qui a exhaussé la religion tout entière. La communion chrétienne n'est pas une simple participation à la grâce, mais à la substance même de l'Homme-Dieu, s'incarnant en chacun de nous pour purifier notre âme et la nourrir. C'est l'union avec Dieu, élevée, pour ainsi dire, à sa plus haute puissance, et parvenue au dernier degré qu'il soit possible d'atteindre

Mais, ici encore, ma pensée va vers vous, infortunés pasteurs de paroisses indifférentes, vers vous qui avez si rarement le bonheur de donner Jésus aux âmes dont vous avez la charge.

A vos Messes, hélas! Jésus, le plus souvent, ne quitte pas l'autel. Personne ne l'appelle à la table du festin. Tout se passe entre Lui et vous, et votre poitrine sacerdotale est la seule hôtellerie où il puisse trouver place, alors qu'il voudrait être reçu de tous les siens: *In propria venit, et sui eum non receperunt.*

Consolez-vous! consolez-vous! dirai-je une seconde fois à vos cœurs, attristés d'un tel abandon. Consolez-vous! car, ici encore, une solide doctrine théologique vient à point pour vous reconforter.

Ecoutez: *Sacerdos*, dit saint Thomas, *in persona omnium sanguinem offert et sumit*<sup>2</sup>.

Ce corps et ce sang, c'est au nom de tous que vous les offrez, et c'est au nom de tous que vous les consommez. Votre poitrine sacerdo-

---

dans les limites de l'ordre présent; au-delà, c'est le ciel.

« Si, en effet, tandis que la substance divine se mêle à notre substance, Dieu transformait dans la même proportion notre intelligence en son intelligence, notre amour en son amour, et notre force en sa force, nous le verrions face à face, nous l'aimerions d'un amour égal à cette claire vue, nous aurions atteint la plénitude de la régénération; le ciel n'est pas autre chose. » (Gerbet, *Dogme générateur*, chap. III.)

2. III, q. 80, a. 12, ad 3.

tale devient, d'une certaine manière, l'hôtellerie commune du peuple chrétien. A tous et à chacun vous communiquez le trésor, reçu au nom de tous : *sacerdos in persona omnium sanguinem sumit.*

Quelle consolante et réconfortante doctrine! Et, j'ajoute, quel puissant moyen d'apostolat et de conquête!

Combien d'âmes de votre paroisse seraient dans les conditions requises pour communier tous les jours; et elles ne le peuvent pas. Des devoirs d'état, des considérations de famille, des raisons de santé, des scrupules exagérés les en empêchent. Communiez pour elles, en leur nom. Vous êtes prêtre pour cela : *sacerdos in persona omnium sumit.*

Vous déplorez que tels de vos paroissiens ne s'approchent jamais du festin sacré, pas même à Pâques. Eh bien! au cours de toute l'année liturgique, aux grandes fêtes surtout, et, plus encore, durant tout le temps pascal, communiez pour eux, et que *par* vous, *avec* vous, *en* vous ils communient à Jésus. Faites communier de cette manière avec vous, en vous, cet anticlérical forcené qui terrorise votre paroisse, ce maire indifférent, cet instituteur hostile, que sais-je?... Toutes ces âmes dont vous avez la charge : *curam animarum habens*, reposent dans votre cœur de pasteur.

Jésus, en venant à vous, visitera donc toutes ces âmes, encloses dans la vôtre, et surtout celles dont vous lui ferez nommément les honneurs...

Oh! qu'il est donc beau notre dogme catholique, quand il est non seulement connu, mais pratiqué, mais réalisé, mais vécu!

Vivez la doctrine du sacrifice eucharistique. Appliquez-vous à goûter de plus en plus chaque jour le sens profond de ce magnifique ensemble de rites dont se compose notre Messe.

Sachez voir comment tout converge vers la partie essentielle : la consécration du corps et du sang de Jésus; et comment tout se consume dans votre communion à vous, communion sociale, universelle, que vous faites au nom de toute votre paroisse et même au nom de tout le peuple chrétien : *in persona omnium*.

Amen!

## QUATRIÈME ENTRETIEN

### L'immolation du Christ à la Messe

SOMMAIRE. — I. — *L'immolation du Christ à la Messe est un mystère, dont il importe de reconnaître: 1° la réalité, sans le repousser, ni l'amoindrir; 2° la grandeur : il est le plus déconcertant; 3° l'attrait : tous nos mystères sont beaux, suaves; celui-ci surtout, quia te contemplans...*

II. — *L'immolation du Christ à la Messe est :*

1° *Mystique*, ce qui signifie : mystérieuse; et non : « figurée ».

2° *Non sanglante*, et en cela surtout mystérieuse.

3° *Réelle, actuelle*. Elle est notre Agneau pascal. Donc, pas simple figure (Vasquez), ni simple oblation d'immolation passée (de la Taille).

4° *Laissant le Christ totum et integrum*, sans le diminuer (Franzelin), ni tenter en vain de l'atteindre (Lessius).

5° *Atteignant réellement*, non seulement les espèces, mais le corps et le sang du Christ.

6° *Sacrifice terrestre*, et non céleste (Lepin).

MESSIEURS ET CHERS CONFRÈRES,

Nous voici au noyau vital de la Messe, au cœur même du sacrifice de nos Autels. Oui,

c'est jusque-là que la théologie essaye de porter son regard, humblement mais ardemment avide!... Comment se résoudre à ignorer l'essence de notre sacrifice, ou en quoi consiste, à proprement parler, l'action la plus auguste de la religion?

Le Christ s'immole tous les jours sur nos Autels au moment de la consécration. Pas un prédicateur qui ne le prêche, pas un catéchiste qui ne l'enseigne, pas un fidèle instruit qui ne le sache.

Mais en quoi consiste cette immolation d'un Dieu qui ne meurt plus et ne peut plus mourir? Telle est la question qui monte naturellement du cœur aux lèvres.

On y a fait, on y fait encore des réponses, dont le nombre et la variété présente à tout le moins cet avantage de montrer à une génération férue de liberté, de quelle large indépendance jouit l'esprit du croyant dans l'Eglise catholique. Est-on aussi accueillant aux opinions adverses dans tels milieux intellectuels qui se vantent d'avoir secoué le joug des dogmes?

Dans la controverse présente, nous n'userons que d'une seule liberté : celle de nous dégager de toutes les opinions plus ou moins

en vogue de nos jours, pour nous en tenir au seul Concile de Trente, et à sa très pure doctrine eucharistique, que nous nous appliquerons à serrer d'aussi près que possible.

Toute autre méthode, dans l'état actuel du débat, paraît décevante. Quand on a parcouru la vaste littérature du sujet, on demeure convaincu que la question n'avancera que si on la reprend au point précis où l'a portée le courant de la tradition authentique de l'Église par le célèbre Concile du xvi<sup>e</sup> siècle. Textes scripturaires, écrits patristiques sont incapables de nous fournir ici une base ferme. La preuve en est que des mêmes passages scrupuleusement recueillis et longuement analysés en des ouvrages de grand poids, tels que ceux de Lamiroy, Batifol, de la Taille, Lepin, pour ne citer que les plus récents, en y ajoutant les colonnes compactes que nous ont données, dans le *Dictionnaire de Théologie*, au mot *Messe*, les Ruch, les Gaudel, les Rivière, — de ces mêmes passages, dis-je, ces éminents auteurs ont tiré des conclusions extrêmement diverses, et assez déconcertantes par leur variété même.

Voilà pourquoi, laissant délibérément de côté tous ces témoignages ambigus, nous ten-



drons l'oreille uniquement vers le Concile de Trente, qui a parlé si divinement de l'auguste sacrifice de nos Autels. Nous sommes assurés de tenir là les seuls résultats fermes qui se puissent actuellement déduire des Saintes Lettres et de la tradition orale.

Il est hors de doute que le Concile s'est abstenu de définir *ex professo* l'essence du sacrifice de la Messe; mais, en traitant de cette Action rituelle, du prêtre qui l'offre, de la victime offerte, du sacrifice de la Croix qu'elle représente, il a employé des expressions d'une densité toute céleste. Le théologien qui les analyse avec une pieuse loyauté, en voit jaillir des gerbes de lumière. Aussi bien, ces formules sacrées sont-elles autant de pierres d'attente pour des définitions futures... C'est assurément de là que partira l'Eglise enseignante, le jour où il lui semblera bon de porter plus loin ses investigations et de prolonger son enseignement au sujet du grand mystère qui nous occupe.

La question est aussi complexe que délicate. Dans cette instruction, nous allons simplement nous livrer à des travaux d'approche. La suivante donnera l'assaut final! Celle-ci va déblayer le terrain par une sorte de préparation d'artillerie, qui détruira fortins et fils de fer

barbelés. La suivante nous introduira en conquérants au cœur même de la place<sup>1</sup>.

Deux pensées principales :

I. L'immolation du Christ à la Messe est un mystère dont il est nécessaire de reconnaître la *réalité*, la *grandeur* et l'*attrait*.

II. L'immolation du Christ à la Messe est *mystique*, mais *véritable*, mais *actuelle* et *unique* en son genre.

## I

C'est un mystère redoutable dit le Concile de Trente, « *tremendum mysterium* », que celui de l'immolation quotidienne de la vic-

1. Nous prions le lecteur de mettre un large et franc sourire autour de ces dernières lignes, le sourire qu'avait le prédicateur lui-même quand il les prononçait. En usant de ces expressions belliqueuses, il n'avait pas d'autre dessein que de piquer l'attention des auditeurs, anciens combattants pour la plupart. Loin de lui toute idée de blesser qui que ce soit, ou de jeter le moindre discrédit sur des adversaires dignes de tout respect. A plus d'un il pourrait même confier tout bas qu'il a longtemps partagé — et même enseigné — son opinion, et que si, dans la suite, il en a changé, ce n'est pas sans avoir gardé quelque crainte de se tromper.

Il est de l'essence de l'assentiment opinatif d'être donné avec tremblement : *cum formidine oppositi*, dit saint Thomas, avec l'appréhension que la thèse opposée ne soit la vraie.

A qui trouverait trop décidé, trop résolu, le ton de cette instruction et de la suivante, nous ne faisons pas difficulté d'avouer que nous gardons, au fin fond de la pensée, le frisson de la peur... *formido errandi!*

time vivifiante, sur nos autels, par le ministère des prêtres. *Tremendum mysterium, quo vivifica hostia illa... in altari, per sacerdotes, quotidie immolatur.* Le Concile nous parle d'un mystère redoutable. Nous nous garderons donc d'imiter ces théologiens récents, qui veulent écarter de notre Messe toute immolation réelle, sous prétexte qu'ils ne parviennent pas à concevoir comment une immolation proprement dite du Christ pourrait se concilier avec son état de gloire et d'immortalité.

Le saint Concile nous enseigne dans la même phrase, et qu'il se fait à la Messe une immolation quotidienne du Christ : « *quotidie immolatur* », et que cette immolation est un insondable mystère : « *tremendum mysterium* ».

C'est donc l'un et l'autre de ces deux points qu'il nous faut scrupuleusement sauvegarder.

Une immolation dont nous pénétrerions intimement le secret, ne serait pas le véritable mystère de nos autels, puisqu'il cesserait d'être un mystère.

Nous devons même ranger l'immolation eucharistique au nombre des mystères de tout premier ordre. Elle est le *mysterium fidei* par excellence : le mystère, sinon le plus profond, du moins le plus déconcertant.

Au point de vue de la profondeur, les trois vérités de foi qu'on appelle *principaux mystères*, la dépassent. Mais elle les dépasse, à son tour, par sa façon violente, presque brutale, de mettre en déroute, sans le moindre ménagement, nos sensations les plus assurées et toute expérimentation basée sur leur témoignage : *Visus, tactus, gustus in Te fallitur.*

« *Tremendum mysterium!* » s'écrient, avec une sorte d'effroi sacré, les Pères du Concile de Trente. Mystère terrible! c'est-à-dire, si nous comprenons bien, mystère qui jette dans la stupeur notre pauvre raison désemparée!

« *Tremendum mysterium!* » c'est-à-dire encore, mystère d'une splendeur et d'une magnificence incomparable; sur lequel l'âme contemplative ne cessera de se jeter d'un élan impétueux, comme l'abeille sur la fleur, tant elle est attirée, captivée, fascinée par le prodige même de son obscurité!

Car, mes vénérés Confrères, vous n'êtes pas, je l'espère bien, de ces esprits mous et indolents, qui pensent qu'il n'y a pas autre chose à faire avec les mystères de la foi chrétienne, que de les laisser au fond de notre mémoire, enfouis, comme cadavres sous terre, dans le cercueil plombé de leur formule, aussi rigide qu'indéchiffrable.

« Trois personnes en Dieu, dans l'unité d'une seule nature?... C'est entendu! Je n'y comprends rien; mais je crois, et... n'en parlons plus! »

« Deux natures et une seule personne en Jésus-Christ?... Entendu encore... Je ne comprends pas davantage; mais je crois, et.. n'y pensons plus! »

Même indifférence, même incuriosité, même inappétence à l'égard de tous les autres mystères.

Non! non! il ne doit pas en être ainsi.

Ces splendides vérités, dont la vision face à face sera le principal objet de notre béatitude éternelle, s'offrent déjà, dès ici-bas, à notre contemplation ardente; et, si elles demeurent impénétrables dans leur dernier « *comment* », il s'en faut qu'elles refusent toute lumière à nos esprits et toute suavité à nos cœurs. Qui n'a entendu parler des longues heures qu'un saint Martin, un saint Patrice, un saint Thomas, — tous les Saints, peut-on dire, — passaient dans la contemplation, et des joies inénarrables qu'ils y goûtaient? Or, si nous les interrogeons sur l'objet qui les retient et les éblouit, tous nous répondent d'une seule voix : « Le mystère de Dieu Père, Fils et Saint-Esprit, et, aussitôt après, le mystère

de Jésus-Christ, de l'Incarnation rédemptrice, se prolongeant et se livrant à nous dans le grand mystère de l'Eucharistie : *mysterium fidei*. »

Car ces vérités ne sont pas des formules d'algèbre, de pures et froides abstractions, mais des objets concrets, plus encore, des êtres vivants et vivifiants, qui ont le don de rayonner la vie, la joie et la félicité sur ceux qui en font l'aliment de leur pensée avide, et le pain quotidien de leur cœur affamé : *panis vivus, vitam præstans*.

C'est à plonger leurs regards dans ces vérités vivantes que les Saints s'attardaient et s'oubliaient jusqu'à perdre la notion du temps et le sentiment de leur propre existence. Or, s'ils n'avaient rien vu, ils se seraient bien vite lassés et nous auraient laissé le témoignage de leur désenchantement. Au lieu de cela, ils ne nous parlent que de délices, de ravissements et d'extases !

« Assez ! Seigneur, assez ! » s'écriait saint François Xavier au sein des joies mystiques dont il ne pouvait soutenir l'impétuosité ni contenir les torrents.

Et saint Jean de la Croix a bien décrit l'attitude des contemplatifs en face des mystères, quand il a donné de leur foi cette définition, imitée d'ailleurs de saint Paul lui-même : « La

foi, écrit-il, est le face à face dans les ténèbres, la possession à l'état obscur. »

Et voilà pourquoi un saint Thomas nous confie que dans la contemplation du mystère eucharistique, son cœur tout entier défaille de bonheur :

*Tibi se cor meum totum subjicit,  
Quia te contemplans totum deficit.*

Néanmoins, même dans ces sublimes expériences, le mystère entrevu demeure mystère; c'est un face à face, mais dans les ténèbres; c'est une possession, mais à l'état obscur.

Aussi bien, saint Thomas nous avoue-t-il que la vue, la main, le goût demeurent en pleine déroute dans ses contemplations eucharistiques, et que sa raison ne trouve de refuge que dans la foi toute nue, fondée sur la seule parole de Dieu. C'est par la foi seule qu'il entr'ouvre le voile et traite, comme s'il le voyait, avec l'invisible Jésus : *Invisibilem enim tamquam videns sustinuit*<sup>1</sup>.

J'ose donc vous proposer de nous livrer ensemble, aujourd'hui, à un essai de contemplation qui aura pour objet notre *Mysterium fidei*.

Nous allons nous efforcer, avec le secours

---

1. *Hebr.*, XI, 27.

de Dieu, à la lumière de sa parole, de découvrir en quoi consiste l'immolation de l'Autel, ce mystère redoutable, terrible, insondable, *tremendum mysterium*, dont nous sommes, chaque matin, les ministres exécuteurs : *sacerdotum ministerio*. C'est la seconde partie.

## II

Cette immolation dont nous cherchons à pénétrer le secret, on a coutume de l'appeler *mystique*; et l'on peut garder ce mot, tout en observant qu'il ne se rencontre pas dans le Concile de Trente; on peut le garder, pourvu qu'on ne le détourne pas de sa véritable signification.

Le tort de plusieurs, quand ils rencontrent sous la plume des anciens les expressions « mort mystique; immolation, séparation mystique », est de s'obstiner à traduire « *mystique* » par « *figuré* », pour se donner le droit de réduire l'immolation de la Messe à un vain simulacre d'immolation. Ils ne paraissent pas se douter qu'ils adoptent, en cela, la méthode des protestants qui, sous prétexte que l'Eucharistie est le sacrement de Jésus-Christ, veulent la rabaisser à n'être qu'un simple signe de la présence réelle.



« Mystique » signifie mystérieux, secret, caché, inaccessible aux sens, ou à la raison, quand ce n'est pas aux deux à la fois.

L'immolation du Christ sur l'Autel est donc justement appelée mystique, en tant qu'elle se produit sous le voile impénétrable des espèces visibles : *sub signis visibilibus immolandum*.

Or, l'immolation de la Messe est surtout mystérieuse, en tant qu'elle nous est présentée comme *non sanglante*.

La raison ne conçoit pas qu'une victime vivante puisse être immolée autrement que par l'effusion du sang, violemment séparé du corps, coulant à flots sous les regards du prêtre et des assistants. Ici, nous avons une victime vivante, dont l'immolation comporte une véritable séparation du corps et du sang, bien qu'il n'y ait pas, à proprement parler, effusion sanglante.

Si donc l'on veut serrer de près la doctrine de l'Eglise, on se voit obligé de diviser l'immolation réelle de Jésus-Christ en immolation sanglante, naturelle : telle celle du Calvaire; et non sanglante : c'est celle qui s'accomplit chaque jour à la Messe : *quotidie immolatur*.

Mais cette immolation mystique et non san-

glante est néanmoins *véritable* et *actuellement réalisée* sur l'autel. Car le Concile de Trente l'appelle, avec saint Paul, notre Pâque : *Pascha nostrum*, c'est-à-dire le sacrifice où Jésus, l'Agneau pascal de la Nouvelle Alliance : *Novum Pascha novæ Legis*, est immolé par l'Eglise et ses prêtres : *Novum instituit Pascha, seipsum ab Ecclesia per sacerdotes sub signis visibilibus immolandum*. Et ailleurs, le saint Concile ajoute : « Dans le sacrifice de la Messe, est contenu et immolé d'une manière non sanglante : *continetur et incruente immolatur*, le même Christ qui s'est offert sur la Croix d'une manière sanglante : *qui seipsum in arâ crucis cruenta obtulit*. »

Dès lors, il est évident que l'Eglise établit toujours une équivalence parfaite entre sacrifice et immolation.

Immolation, égale sacrifice.

Immolation sanglante, égale sacrifice sanglant.

Immolation non sanglante, égale sacrifice non sanglant.

La logique nous force d'ajouter que immolation vraie, égale sacrifice vrai, et qu'une immolation simulée, purement apparente, ne nous donnerait qu'une simulation, une pure apparence de sacrifice.

Or, il est de foi qu'à la Messe nous offrons

à Dieu un sacrifice véritable et proprement dit : *verum et proprie dictum sacrificium*.

Donc s'il est exact qu'à la Messe l'immolation est mystique et non sanglante, il est non moins exact que cette immolation est véritable, actuelle, distincte de l'immolation sanglante du Calvaire : celle-ci demeurant unique, tandis que celle-là est quotidiennement renouvelée : *vivifica hostia in altari per sacerdotes quotidie immolatur*.

Nous nous séparons donc résolument de ceux qui, avec Vasquez, ne veulent voir sur l'autel qu'une représentation purement figurative de l'immolation du Calvaire, comme de ceux qui, avec le P. de la Taille, ne découvrent dans la Messe qu'une oblation nouvelle de l'immolation sanglante, perpétrée au Golgotha.

Mais voici où le problème se complique à plaisir. Ce Christ réellement immolé à notre Messe quotidienne : *quotidie immolatur*, demeure néanmoins, sous chaque espèce, tout entier, sans changement aucun : *totus et integer*, dit le Concile; *sine ulla... mutatione*, précise le catéchisme du même Concile.

Il nous faut donc trouver un mode de sacrifice tel, qu'il immole véritablement le Christ, tout en le laissant parfaitement intact en lui-

même, et sans même tenter quoi que ce soit pour le frapper ou l'amoindrir.

Aussi ne nous permettrons-nous pas de dire, avec Lugo ou Franzelin, que la consécration immole le Christ en tant qu'elle le met, sous les saintes espèces, dans un réel état d'infériorité, dépouillé de ses proportions humaines, privé de plusieurs de ses facultés et réduit aux proportions d'un simple point microscopique.

Pareilles imaginations ne peuvent germer que dans l'esprit de ceux qui admettent autant de Christs que d'hosties consacrées; autant de Christs, dont aucun ne serait conséquemment le seul vrai Christ glorieux et immortel, tel qu'il est au ciel. Pour peu que l'on se souvienne du « *totus et integer* » du Concile et de la doctrine de saint Thomas sur la transsubstantiation, on ne saurait se rallier à de telles hypothèses, si respectables que soient les patronages dont elles se couvrent.

Pas davantage nous ne dirons, avec Lessius et certains thomistes, que l'immolation mystique consiste en ceci : les paroles de la consécration fondent sur la victime comme un glaive acéré, prêt à séparer le corps et le sang, mais dont le tranchant vient se heurter et s'éteindre à l'état glorieux du Christ qui ne meurt plus. Impuissant à perpétrer une immolation réelle, il se retire, en se contentant

d'opérer une séparation purement symbolique, figurée par la séparation des espèces du pain et du vin.

Ces théologiens partent donc, eux aussi, de ce principe qu'une immolation ne peut être vraie si elle n'est sanglante. Or, ce principe même est la condamnation de leur théorie. Car leur glaive mystique ne réussissant pas à répandre le sang, nous n'avons donc pas, à la Messe, un vrai sacrifice, mais une tentative avortée de sacrifice.

Pour résoudre le problème, répliquent d'autres théologiens, ne suffirait-il pas d'admettre que l'immolation non sanglante consiste dans une séparation du corps et du sang purement sacramentelle, représentée par la simple séparation des espèces du pain et du vin?

Non, répondrons-nous. Car une séparation purement figurée, n'est qu'une séparation apparente; et une séparation apparente n'étant qu'un semblant de séparation, ne nous donnerait qu'un semblant d'immolation.

D'ailleurs, l'immolation ainsi entendue ne concernerait pas le Christ lui-même, puisqu'elle s'arrêterait aux espèces qui le couvrent. Or, le Concile dit catégoriquement que c'est le Christ lui-même que nous immolons, le Christ présent sous les espèces : *seipsum sub*

*signis visibilibus immolandum.* C'est sous les signes sacramentels, et non à leur surface, que s'opère l'immolation : *sub signis*. Aussi bien, n'est-ce pas sous leur voile que se trouve la Victime? C'est donc là aussi que doit s'accomplir le rite qui l'immole.

Le rôle sacrificiel des espèces se borne à symboliser, par leur séparation réelle et sensible, une autre séparation, invisible et mystérieuse, mais non moins réelle et actuelle, qui se passe derrière leur impénétrable rideau.

*Sub diversis speciebus,  
Signis tantum et non rebus,  
Latent res eximiae.*

Ces dernières pensées nous invitent à préciser, en passant, la relation entre le Calvaire et l'Autel.

Puisque nous possédons sous les espèces sacramentelles, *sub signis visibilibus*, la Victime de notre sacrifice et son immolation, nous n'avons pas besoin d'aller chercher sur le Calvaire ni emprunter au sacrifice de la Croix notre Victime et son immolation. Car le même Jésus qui fut victime au Calvaire par une immolation sanglante, se fait de nouveau notre victime à la consécration. Sous le glaive des paroles, il subit une immolation nouvelle, ac-

tuelle, distincte et différente de celle du Golgotha, tout en se tenant en étroite liaison avec elle par une relation de représentation, destinée à perpétuer son vivant souvenir, et à distribuer ses fruits.

Telle est la doctrine du Concile de Trente. Le Christ, dit-il, a institué le sacrifice eucharistique, afin de laisser à son Eglise un sacrifice visible, qui représenterait, jusqu'à la fin des temps, le sacrifice de la Croix : *ut Ecclesiae, Sponsæ suæ, visibile... relinqueret sacrificium, quo cruentum illud, semel in cruce peragendum, repræsentaretur, ejusque memoria in finem usque sæculi permaneret.*

Donc, chaque fois que nous immolons le Christ sous le sacrement, cette immolation même représente, c'est-à-dire, symbolise et figure celle du Calvaire.

Mais gardons-nous d'ajouter que nous offrons de nouveau à Dieu l'immolation du Calvaire, au sens propre du mot « offrir ».

L'oblation du Calvaire est unique, et c'est le Christ seul qui en est le prêtre. « *Christus semel oblatus est*<sup>1</sup>. » « *Una enim oblatione consummavit in æternum sanctificatos*<sup>2</sup>. »

Si cette oblation unique ne saurait être renouvelée, rien cependant n'empêche de la

1. *Hebr.*, IX, 28.

2. *Hebr.*, X, 14.

*représenter* par la séparation sacramentelle du corps et du sang de Jésus-Christ; et c'est la seule chose que nous faisons à la Messe au regard du sacrifice de la Croix, dans le but, répétons-le, d'en perpétuer le souvenir et d'en distribuer les fruits.

Nous en aurions fini, si nous n'avions pas à éliminer une dernière opinion, la plus singulière de toutes.

L'immolation de la Messe, d'après une certaine école, qui se dit française, consiste en ce que le rite eucharistique nous associe au sacrifice céleste et éternel par lequel « l'humanité sainte du Christ continue de s'anéantir glorieusement dans le feu dévorant de la gloire divine<sup>1</sup> ».

Ces expressions et d'autres semblables n'ont pas le moindre fondement dans la saine théologie. Au ciel, plus de sacrements, plus de sacrifices, parce que le règne des ombres et des figures aura passé. Là se réalise pleinement la parole de l'auteur du *Lauda Sion* :

*Umbram fugat veritas,  
Noctem lux eliminat.*

---

1. Lepin, *L'idée du Sacrifice de la Messe*, p. 629, Paris, 1926.



Ces anéantissements, ces feux dévorants ne sont donc que des métaphores, brillantes, si l'on veut, mais qui ne peuvent qu'abuser l'esprit en l'éblouissant de leur vain éclat. Les métaphores, quand elles en viennent à supplanter le sens propre, sont la ruine de la théologie, qu'elles livrent à la risée de tout esprit sérieux. La théologie ne peut demeurer une science digne de tout respect qu'en ayant le souci constant de veiller, avec un religieux scrupule, à l'exactitude de son langage.

Au terme de cette laborieuse expédition, où nous avons dû nous frayer un sentier à grands coups de hache, tels des explorateurs traversant une forêt vierge, je sens le besoin d'adresser des actions de grâces au Dieu caché de l'hostie, au Verbe Incarné qui a daigné nous guider lui-même, en maintenant sans cesse devant nos regards, comme une colonne de feu, les enseignements de son Eglise.

Mais je ne sens pas moins le besoin de m'excuser de l'effort surhumain que je viens d'imposer à vos intelligences sacerdotales. Ne le regrettez pas, je vous en conjure, et ne me gardez pas trop rancune de vous avoir soumis à pareille épreuve. Si plus d'un, parmi vous, absorbé par un ministère dont les exigences dévorent toutes ses heures, a perdu de son en-

traînement d'autrefois pour ces exercices de doctrine, il doit s'estimer d'autant plus heureux d'avoir pu donner aujourd'hui à son esprit un tel bain de lumière.

« De lumière! » murmure peut-être quelqu'un avec une légère pointe de malice, « de lumière! en tout cas, de lumière obscure! »

Je vous l'accorde. Mais de même qu'une livre de radium vaut plus que des tonnes de plomb, ainsi, au dire de saint Thomas, le moindre rayon de lumière surnaturelle est plus précieux que tous les soleils des sciences humaines.

O Verbe lumière, merci! O Sainte Victime de nos Autels, soyez bénie pour avoir soulevé en notre faveur un coin du voile sous lequel s'accomplit votre mystique, mais très réelle immolation de chaque jour.

Donnez à nos âmes des redoublements d'avidité intellectuelle, des surcroîts de curiosité sacerdotale ardente, qui nous excitent à pousser encore plus loin nos investigations, afin de réaliser le plus parfaitement qu'il nous sera possible le vœu que vous nous adressez par votre Eglise, le jour de notre ordination sacerdotale : **AGNOSCITE QUOD AGTIS!**

**Amen!**



## CINQUIEME ENTRETEN

### Réalité de l'immolation du Christ à la Messe.

SOMMAIRE. — Nous abordons le fond du « *tremendum mysterium* », avec le C. de Trente et saint Thomas.

I. — *La manière dont le Christ se rend présent, laisse entrevoir son immolation.*

1° Puisqu'elle figure celle de la Croix, elle comporte séparation du corps et du sang, mais sans effusion violente.

2° Comment? Par la parole : ici, seulement le corps; là, seulement le sang.

3° Donc, nous, prêtres, nous n'offrons que le corps et et le sang de Jésus, en cet état de séparation. Caractère de mort. Glaive efficace de la parole. *Quo solari radio...*

II. — *La manière dont le Christ est et demeure présent laisse entrevoir son état de mort.*

1° *Donnée capitale* : changement de substance à substance. Donc, présence substantielle, sans contact. —

2° De là résulte un *véritable état de mort*; car, sans contact, pas de relation possible; impuissance absolue du Christ *sub speciebus*. — 3° *Anéantissement plus profond qu'à la Croix* : *at hic latet simul et humanitas.*

Hommage profond d'un tel abaissement. Mais, ô humilité, voici ton triomphe : *jacentem mundum erexisti.*

## MESSIEURS ET CHERS CONFRÈRES,

Les instructions précédentes nous ont amenés à des conclusions d'un grand prix. Nous savons que l'immolation du Christ, à la Messe, n'est pas purement figurative, purement sacramentelle, purement symbolique.

La séparation des espèces consacrées, dont l'une sert d'abri au corps et l'autre au sang, n'est pas une simple image de la séparation, visible et violente, de ce même corps et de ce même sang au Calvaire.

Notre sacrifice n'est pas que la représentation figurée de cette sanglante immolation. Il est cela, sans doute, et, sous cet aspect, il demeure un mémorial expressif de la mort du Christ : *O memoriale mortis Domini*. Par ce tableau vivant de la Messe, qu'elle dresse à chaque instant sur ses Autels et place sous nos yeux de croyants, l'Église ne cesse de crier aux générations qui passent : « N'oubliez pas la source d'où vous viennent tous les biens, le rocher d'où vous avez été taillés, la carrière d'où l'on vous a tirés : *Attendite ad petram, unde excisi estis, et ad cavernam laci, de qua præcisi estis*<sup>1</sup>. »

---

1. *Is.*, LI, 1.

Mais ce n'est pas à l'aide d'un simple tableau représentatif que Jésus a voulu perpétuer parmi nous la pensée du Calvaire. Il a voulu que ce tableau fût lui-même un sacrifice, une immolation non sanglante, qui ravivât sans cesse le souvenir de sa Croix ruisselante de sang.

Le moment est enfin venu d'exposer, non certes notre opinion, mais ce que nous croyons être la pensée de l'Eglise au sujet de cette immolation mystérieuse, mais réelle et actuelle, qui constitue l'essence de notre Messe.

Mystère d'une profondeur inouïe : *tremendum mysterium*, nous a déjà dit le Concile de Trente.

Raison de plus de rester fidèles à notre méthode, qui consiste, vous le savez, à serrer d'aussi près que possible la doctrine du saint Concile lui-même, sans jamais lâcher ce fil conducteur. Il nous a déjà enseigné que l'immolation eucharistique atteint le Christ lui-même, en tant qu'il est présent sous les espèces consacrées : *seipsum... sub signis visibilibus immolandum*.

C'est donc dans la doctrine du Concile de Trente sur les conditions et les modalités de la présence réelle que se trouve le secret de cette immolation mystique.

C'est là, dans la session XIII<sup>e</sup>, qu'il faut

aller le chercher, là seulement qu'on a toutes chances de le découvrir.

Le Concile y établit deux choses :

1° Comment le Christ se rend présent : savoir par transsubstantiation.

2° Comment il y est présent : savoir, par sa substance et à la manière des substances.

Le premier point nous permettra d'entrevoir en quoi consiste l'immolation du Christ sous les espèces.

Le second point nous aidera à concevoir l'état de mort mystique, qui résulte de cette immolation.

Demandons à la Mère de Jésus Souverain Prêtre, le courage d'aborder ces questions si hautement intéressantes, et la lumière nécessaire pour les approfondir.

## I

Commençons par une double remarque :

Puisque l'immolation mystique, accomplie sur l'Autel, représente celle de la Croix, elle doit, comme elle, comporter une séparation du corps et du sang de Jésus.

D'autre part, cette séparation, à l'Autel, ne saurait être sanglante; car elle n'est pas le ré-

sultat de coups violents portés à la Victime avec effusion visible de sang. Non! elle s'accomplit sous le voile impénétrable des espèces, par la vertu des paroles rituelles, qui, à la manière d'un glaive mystique, opèrent cette séparation ineffable, à la fois réelle et non sanglante.

En effet, les paroles de la consécration étant efficaces, ce qu'elles disent, elles le font; mais elles ne font que ce qu'elles disent.

Or, s'il est évident qu'elles signifient la séparation du corps et du sang, il est non moins clair qu'elles ne parlent ni de coups, ni de blessures, ni de sang violemment expulsé du corps.

« *Ceci est mon corps... Ceci est mon sang.* » Paroles limpides comme le cristal, et qui annoncent simplement le corps sous l'espèce du pain et le sang sous l'espèce du vin.

Et Bossuet de conclure : « C'est là son corps; c'est ici le sang : ils sont séparés : oui, séparés : le corps d'un côté, le sang de l'autre<sup>1</sup>. »

Maintenant, si vous me demandez *comment* cette séparation peut être à la fois réelle et non sanglante, je pourrais me contenter de vous répondre que je n'en sais rien, pas plus que

---

1. Bossuet, *Médit. sur l'Évangile* : La Cène, 1<sup>re</sup> P., 57<sup>e</sup> j.



ni vous ni moi ne savons comment trois personnes divines ne sont qu'un seul Dieu, ni comment deux natures en Jésus-Christ ne constituent pas deux personnes. Je le crois parce que Dieu l'a dit : *Credo quidquid dixit Dei Filius; Nil hoc verbo veritatis verius.* Comme fidèle, je m'arrête là; et vous aussi.

Mais si vous piquez et harcelez le théologien; si, pour l'exciter à pousser plus loin, vous lui opposez le Concile même dont il prétend ne pas dévier, si vous lui dites, enfin, que cette séparation mystique ne saurait être réelle, puisque le saint Concile nous affirme, en propres termes, que chaque espèce contient, non pas le corps seulement, ou seulement le sang, mais le Christ tout entier : *totum Christum*, le théologien vous répliquera qu'à la ligne suivante, les Pères du Concile ont soin de préciser que, par la vertu même des paroles « *vi verborum* », le corps seul est sous l'espèce du pain et seul le sang sous l'espèce du vin.

Le reste ne s'y trouve pas à titre sacramentel et pourrait ne s'y trouver point, et, en fait, ne s'y serait pas trouvé, si les Apôtres avaient consacré entre le dernier soupir et la résurrection de l'Homme-Dieu.

Donc, par la vertu des paroles, le corps et le sang sont véritablement séparés.

Car, explique le Concile, ces paroles opèrent par transsubstantiation, c'est-à-dire qu'elles changent toute la substance du pain au corps et toute la substance du vin au sang de Jésus-Christ. Le corps et le sang, et séparés l'un de l'autre, voilà à quoi aboutit, par elle-même, la conversion eucharistique. Elle ne va pas au delà.

Un exemple va vous faire toucher du doigt le bien-fondé de cette remarque.

Les aliments que vous assimilez se convertissent en votre chair, laquelle est intimement jointe à votre âme. Cependant, bien que votre corps et votre âme soient unis au point de constituer une seule substance, vous n'en concluez jamais que les aliments qui se changent en votre corps, se changent du même coup en votre âme.

Ainsi en est-il dans la conversion admirable de la transsubstantiation. Elle se termine au corps du Christ, au seul corps, sous l'hostie, et au sang, rien qu'au sang, dans le calice.

Donc, le corps seul est *chez lui*, sous l'espèce du pain; et seul, le sang est *chez lui*, sous l'espèce du vin. Les autres parties dont se compose le Christ total ne se trouvent ici et là, quand elles s'y trouvent, qu'à titre extra-sacramentel, comme des hôtes sous un toit étranger.

Voilà pourquoi le Christ, instituant le sacrifice eucharistique, ne parle que de son corps et de son sang.

Voilà pourquoi le Concile, relatant cette institution, ne fait mention, lui non plus, que du corps et du sang.

Voilà pourquoi toute la liturgie de la Messe gravite autour du corps et du sang : *ut corpus et sanguis fiat...* (Canon de la Messe.)

Voilà pourquoi la solennité que nous appelons assez improprement, chez nous, la Fête-Dieu, porte, dans la liturgie officielle, le nom de fête du Corps de Jésus-Christ : *Festum Corporis Christi*.

Voilà pourquoi, vous, prêtres, quand vous distribuez l'hostie aux communians, vous ne dites pas : « Voici Jésus-Christ »; mais « Le corps de Jésus-Christ : *Corpus Domini Nostri Jesu-Christi*. »

Pour tous ces motifs, nous, prêtres, nous ne pouvons faire état que de la présence du corps et du sang de Jésus-Christ, puisque c'est à ce corps et à ce sang que notre action est strictement limitée. Si les autres parties de Jésus sont là, nous n'avons pas le droit d'en disposer : elles ne sont pas la Victime de notre sacrifice. Ce que nous offrons, ce que nous immolons à la gloire de la Trinité Sainte, c'est

seulement le corps et seulement le sang de Jésus, corps et sang mystiquement séparés, mystérieusement mais réellement séparés, et dont la séparation imprime sur la Victime ce que Bossuet appelle si énergiquement « un caractère de mort ».

« La parole, dit-il, a été l'épée, le couteau tranchant qui a fait cette séparation mystique... Pour imprimer sur ce Jésus qui ne meurt plus le caractère de la mort qu'il a réellement soufferte, la parole vient, qui met le corps d'un côté, le sang de l'autre, et chacun sous des signes différents. Le voilà donc revêtu du caractère de sa mort, ce Jésus autrefois notre victime par l'effusion de son sang, et encore aujourd'hui notre victime d'une manière nouvelle par la séparation mystique de ce sang d'avec ce corps<sup>1</sup>. »

Et veuillez bien remarquer, Messieurs, que ce caractère de mort, c'est bien sur Jésus qu'il est imprimé et non pas seulement sur la matière du sacrement. C'est sur Jésus caché sous les espèces consacrées : *seipsum sub signis visibilibus immolandum*.

C'est lui que l'épée de la parole atteint, en

---

1. Bossuet, *loc. cit.*

ne mettant que son corps sous l'espèce du pain, et son sang sous l'espèce du vin.

Ce faisant, elle grave sur lui ce caractère de mort dont parle Bossuet : mort mystique, mort mystérieuse, dont le comment nous échappera toujours tant que nous vivrons dans la région de l'ombre, mais dont le secret ne doit pas nous faire méconnaître la profonde réalité.

Cette épée mystique dont nous parlons à la suite de Bossuet, ne ressemble nullement au glaive impuissant — *telum imbellè sine ictu*<sup>1</sup> — imaginé par Lessius, à ce glaive inoffensif, moucheté, qui essaye toujours, sans y réussir jamais, de verser le sang du Christ par un coup physique et mortel.

Notre épée mystique ne manque jamais son but; car, chaque fois que le prêtre la brandit, elle immole véritablement la victime, dont elle met le corps d'un côté, le sang de l'autre.

« Ceci est mon corps... Ceci est mon sang. »  
Quelle simplicité dans la cause! Quelle grandeur dans l'effet! Signe authentique d'une œuvre divine!

Et c'est nous, mes vénérés Confrères, qui avons l'honneur redoutable de prononcer cette

---

1. *Enéide*, II, 144. Il s'agit du trait lancé à Pyrrhus par le vieux Priam.

parole plus pénétrante que le glaive le plus acéré : *penetrabilior omni gladio ancipiti*, qui plonge jusqu'à la moelle substantielle du pain et du vin, la pénètre, la travaille, la retourne à fond et en fait jaillir, en un clin d'œil, la substance du corps et du sang du Sauveur!

Et je ne puis me retenir de m'écrier, avec saint Jean Chrysostome : « *Quo solari radio non splendidior, manum carnem hanc dividem* : Quel rayon de soleil ne doit pas céder en splendeur à la main qui accomplit un tel prodige, à la bouche qui profère, à la langue qui articule ces paroles de feu! »

Prêtres du Très-Haut, chaque fois que nous montons à l'Autel, imitons le noble souci du praticien qui passe en revue ses instruments pour une opération difficile, au succès de laquelle sont suspendus la vie d'un puissant monarque et l'avenir d'une nation. Nous aussi, avec un soin minutieux examinons, palpons, scrutons nos mains, notre bouche, notre langue, notre esprit, notre cœur surtout, pour voir s'ils sont aptes à une opération si haute, dont dépend le salut du monde, et s'ils surpassent le rayon du soleil de midi en éclat, en pureté, en splendeur!

Ah! puisque nous avons la formidable puissance d'immoler, chaque matin, le corps et le sang du Christ, n'oublions pas de nous immo-

ler nous-mêmes avec lui, en donnant, chaque fois, un nouveau coup de mort à nos passions sans cesse renaissantes, à notre amour-propre, à nos ambitions folles, à nos lâchetés, pour faire surgir, à la place, un être nouveau « *novum hominem* », de plus en plus conforme à cet Homme-Dieu, mystiquement immolé par nos mains : « *seipsum... per sacerdotes immolandum* ».

La réalité de cette immolation nous apparaîtra plus clairement, quand nous aurons étudié de plus près l'état de mort mystique, qui résulte, pour Jésus, du coup que lui porte l'épée de la parole : *vi verborum*.

## II

Nous avons dit que notre œuvre de sacrificateurs est strictement limitée à ceci : rendre présents le corps et le sang de Jésus sous des signes qui les séparent, et les offrir à Dieu dans cet état de séparation et de mort mystique.

Poussant plus loin nos pieuses investigations, nous allons maintenant déterminer de plus près la véritable action du prêtre sur la sainte Victime de nos Autels.

Voici, en premier lieu, une donnée capitale : le changement merveilleux qui s'opère à la

consécration, se fait de substance à substance.

Expliquons-nous.

Du pain et du vin, seule la substance est changée; les accidents demeurent parfaitement intacts. Et cette substance, dépouillée de ses accidents, devient la substance même du corps et du sang de Jésus-Christ.

Donc, au point de départ de cette conversion merveilleuse, comme à son point d'arrivée, la substance, toute la substance, rien que la substance : « *Conversio fit inter totas et solas substantias*<sup>1</sup>. » Voilà pourquoi cette conversion s'appelle, d'un nom parfaitement choisi, « *aptissime* » une transsubstantiation.

Il suit de là que Jésus-Christ étant présent dans l'Eucharistie à titre strictement substantiel, « *suâ substantiâ* », « *substantialiter*<sup>2</sup> », son être n'a aucune relation de contact avec les espèces du pain et du vin, ni, à plus forte raison, avec le reste de l'univers.

Or donc, si cette absence de tout contact sert admirablement à expliquer comment Jésus-Christ peut se trouver, avec toute sa stature naturelle, sous une petite hostie et jusque dans les plus minimes parcelles; elle nous

---

1. III, q. 75, a. 4; q. 76, a. 1, ad 3.

2. Conc. Trid., *loc. cit.*



sert mieux encore à concevoir et à constater, pour ainsi dire, la réalité du caractère de mort que les paroles sacrées impriment sur l'auguste Victime.

Car, s'il est vrai que Jésus est là, tout entier, dans l'intégrité de tous ses membres et de toutes ses facultés, aussi bien que dans le ciel, il est non moins certain, il est même évident à l'œil nu du croyant qu'il est là comme s'il n'y était pas, dans l'impossibilité la plus absolue de se mettre en rapport avec nous de façon quelconque.

Pour voir ou se faire voir, pour entendre ou se faire entendre, pour toucher ou se laisser toucher, il devrait mouvoir de quelque façon le milieu qui l'environne, y produire ou en recevoir des vibrations visuelles, auditives, tactiles. Or, toutes ces vibrations requièrent, comme condition préalable, une relation de contact avec le lieu et l'espace<sup>1</sup>.

---

1. « Pour la sensation du toucher... la présence d'un objet matériel ne suffit pas : il faut en outre qu'il imprime son image et sa forme dans l'organe tactile animé et conscient. Pour la sensation de la vue, la chose est aussi claire. La lumière ne suffit pas : il faut de plus qu'elle transporte et imprime dans le sens de la vue la couleur et la forme de l'objet distant. Comme l'ont si bien dit les physiologistes modernes, après Aristote et saint Thomas, la vue n'est qu'un toucher *réтинien*, et tous les autres sens ne sont que des modes variés d'un seul sens, le toucher : *non debet poni alter sensus praeter tactum.* » (*De verit.*, q. 22, a. 5.) (Extrait de *La Vie Spirituelle*, mai 1923, Suppl. p. 199.)

Nous devons donc conclure, avec saint Thomas : puisque sans contact il n'y a pas d'action possible d'un corps sur un autre, le corps du Christ, qui n'a aucun contact avec les espèces consacrées, ne peut rien sur le milieu ambiant, et le milieu ambiant ne peut rien sur lui. .

Après comme avant la consécration, les apparences réelles du pain et du vin demeurent donc seules sur la scène du monde physique, et, seules, elles peuvent être objet d'expérience et d'expérimentation. Scientifiquement parlant, elles seules comptent. La présence du Christ sous leur voile est d'ordre suprasensible, supraphysique. Il faut ajouter : supramétaphysique; car les anges eux-mêmes sont incapables, par leur intelligence naturelle, de déceler cette mystérieuse présence, et Satan en personne ne saurait distinguer une hostie consacrée d'une autre qui ne l'est pas<sup>2</sup>.

Ainsi donc, quoique vivant au milieu de nous, quoique présent plus que tout autre — sauf Dieu — à l'humanité entière, à tous les pays et à toutes les générations, Jésus est, plus que quiconque, privé de tout rapport avec

---

2. III, q. 76, a. 7. Tel ou tel amateur de *radiesthésie* (vulgo : *sourciers*) se ferait fort, dit-on, de deviner si une hostie est consacrée ou non. Pareille prétention, si elle existe, ne peut être accueillie que par un bon sourire...

nous. C'est là un fait qui saute aux yeux et que chacun peut vérifier. Nul n'entra jamais en relation sensible avec le Christ eucharistique, ni saint Thomas, ni saint Louis de Gonzague, ni sainte Marguerite-Marie; nul n'a reçu ni ne recevra jamais de lui le moindre signe de vie. Tout se passe au delà des sens; rien n'est accessible qu'à la foi, à la foi toute nue : *auditu solo, tuto creditur*; et les apparitions eucharistiques dont parle l'histoire, ne sont que des formes fugitives, produites par le ministère des anges, en vue d'accréditer auprès des simples, le grand mystère de foi<sup>1</sup>.

Oh! mes vénérés Confrères, en quelle vive lumière ces conséquences de la présence substantielle ne mettent-elles pas le *caractère de mort* imprimé sur Jésus. Notre sainte Victime est jetée par nous dans un état d'humiliation et d'anéantissement qui dépasse toute conception.

Sur la Croix, la divinité du Christ se cachait, abandonnant son humanité à toutes les injures, à toutes les faiblesses, à toutes les impuissances, y compris la mort; mais cette humanité du moins paraissait : *In cruce latebat sola deitas*.

---

1. S. Thomas, *ibid.*

A l'Autel, Jésus est présent, tout entier, comme au Calvaire, mieux encore, comme au ciel; mais dans un tel effacement de lui-même que toute sa réalité disparaît aux yeux de la création tout entière.

Divinité et humanité sont là comme si elles n'étaient pas : *At hic latet simul et humanitas.*

Pas de prison plus profonde, pas de sépulcre plus muet que les espèces eucharistiques. Pas de cadavre plus inerte<sup>1</sup>.

Le prisonnier peut jeter des cris et secouer les barreaux de son cachot. Le cadavre garde son poids, sa force d'inertie. Jésus, rien! Il ne garde rien. Il ne peut rien!

Imaginez une balance de précision, dont la sensibilité dépasserait tout ce qu'on peut concevoir, au point qu'elle serait capable d'accuser les plus légères variations de la pesanteur. Posez sur un des plateaux une hostie consacrée, sur l'autre, une hostie ordinaire. Votre balance ne trahira pas la moindre émotion et ne révélera aucune différence.

Ici donc se réalise pleinement la parole du Psalmiste : « *Substantia mea tamquam nihilum ante te*<sup>2</sup>. »

Qu'un malfaiteur se glisse jusqu'au tabernacle pour profaner la divine Réserve, Jésus

---

1. III, q. 76, a. 6 et 7.

2. Ps. XXXVIII, 6.

dans son état sacramentel est impuissant à se défendre contre cette main sacrilège. Que dis-je? Il est à la merci d'un insecte, d'un ver de terre, à la merci d'un simple coup de vent, qui suffit à l'emporter!

Il ne voit rien; il n'entend rien; il est incapable de se faire entendre, incapable de se montrer, incapable de signaler sa présence par le mouvement le plus imperceptible<sup>1</sup>.

Si la caractéristique du sacrifice de la Croix consiste, au dire de saint Paul, dans l'humiliation et l'obéissance du Christ *usque ad mortem*; ici, nous avons le Christ humilié, le Christ obéissant, le Christ abaissé jusqu'au néant : *tamquam nihilum... Exinanivit*<sup>2</sup>!...

1. III, q. 76, a. 6.

2. A cette manière de concevoir l'immolation eucharistique, on sera tenté d'opposer qu'elle conduit à une conclusion inadmissible, savoir, la validité du sacrifice par la consécration d'une seule espèce.

Il est facile de répondre que le sacrifice ne saurait être valide, s'il n'est célébré tel que le Christ l'a institué, et le Christ l'a institué avec la double consécration.

En soi, il est vrai, l'une ou l'autre de ces consécérations eût pu suffire; mais le Christ en ayant décidé autrement, il est absolument indispensable de se conformer à ses intentions, quand bien même nous serions incapables d'en découvrir les raisons profondes...

Aussi bien, dans le cas présent, le Concile de Trente nous suggère une explication parfaite. En instituant l'Eucharistie, Jésus-Christ n'a pas voulu seulement s'immoler chaque jour sur nos autels, il veut en outre que son immolation sacramentelle ait la vertu de nous rappeler, par une vive représentation, le sacrifice de la Croix. De là, ce corps et ce sang présentés sous les espèces distinctes et séparées du pain et du vin : *ut dilectæ sponsæ suæ Ecclesiæ, visibile... relinqueret sacrificium,*

Ah! ils sont bien difficiles ceux qui ne veulent pas voir à l'Autel une véritable immolation du Christ. Elle dépasse même, sous l'aspect latreutique ou d'hommage, celle du Golgotha, tout en lui demeurant entièrement subordonnée sous le rapport de la satisfaction.

L'hommage rendu à Dieu est d'autant plus parfait qu'on s'abaisse davantage devant sa grandeur suprême. Et voici que, pour exprimer son hommage eucharistique, la Grande Victime de la Loi Nouvelle se prosterne si bas qu'elle tombe au-dessous de tout!

Mais, ô humilité, voici ton triomphe!

Semblable à un géant qui courberait ses puissantes épaules pour soulever le poids d'une montagne, le Fils de Dieu, humilié et prosterné au-dessous de tout l'univers, se trouve capable, en se redressant, de relever et d'exalter avec lui la création tout entière,

---

*quo cruentum illud semel in cruce peragendum repræsentaretur ejusque memoria in finem usque sæculi permaneret... corpus et sanguinem suum sub speciebus panis et vini Deo Patri obtulit.*

Le sacrifice de la Messe n'est pas le seul cas où la volonté positive du Christ pose des conditions de validité qui ne sont pas nécessaires *en soi*. Le baptême en fournit un exemple aussi frappant. *En soi*, il suffirait de baptiser *in nomine Trinitatis*; car la Trinité, pour tout croyant, c'est bien le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Néanmoins, le baptême n'est valide que s'il est conféré avec la mention explicite des trois personnes. Pourquoi? Parce que Jésus-Christ en a ainsi décidé; afin, sans doute, d'inculquer la nécessité de connaître clairement le mystère fondamental de notre foi.

pour l'offrir à la Majesté divine en hommage d'adoration et de reconnaissance, de repentir et d'amour : *In Filii tui humilitate jacentem mundum erexisti*<sup>1</sup>!

Un beau passage de Bossuet sur les anéantissements de la Crèche et de Nazareth, semble fait pour décrire admirablement l'immolation de l'Autel. Il suffit d'y changer un seul mot.

« Jésus-Christ, dit-il, ne croit pas que sa Croix suffise... Il choisit, s'il se peut, un état plus anéanti. Car enfin, je ne craindrai pas de le dire : Mon Sauveur, je vous connais mieux à la Croix et dans la honte de votre supplice que je ne fais dans cette bassesse et dans cette vie inconnue... Quoique votre corps soit tout déchiré, que votre face soit ensanglantée, et que, bien loin de paraître Dieu, vous n'ayez pas même la figure d'un homme; toutefois, vous ne m'êtes pas si caché, et je vois, au travers de tant de nuages, quelque rayon de votre grandeur, dans cette constante résolution par laquelle vous surmontez les plus grands tourments. Votre douleur a de la dignité, puisqu'elle vous fait trouver un ado-

---

1. Collecte du 2<sup>e</sup> dim. après Pâques.

rateur dans l'un des compagnons de votre supplice.

« Mais ici, je ne vois rien que de bas; et dans cet état d'anéantissement, un ancien a raison de dire que vous êtes injurieux à vous-même : *contumeliosus insuper sibi est*. (Tertullien.)

« Il est injurieux à lui-même, parce qu'il semble qu'il ne fait rien, et qu'il est inutile au monde.

« Mais il ne refuse pas cette ignominie, il veut bien que cette injure soit ajoutée à toutes les autres qu'il a souffertes, pourvu qu'en se cachant, il nous apprenne par ce grand exemple... que toute la grandeur consiste à nous conformer aux ordres de Dieu, de quelque manière qu'il lui plaise disposer de nous; et enfin que cette obscurité que nous craignons tant, est si illustre et si glorieuse, qu'elle peut être choisie par un Dieu. Voilà ce que nous enseigne Jésus-Christ caché.

« Mais, chrétiens, pourrons-nous bien dire pourquoi il est nécessaire que Jésus se cache? Pourquoi cette splendeur éternelle du Père céleste se couvre d'une obscurité volontaire?...

« Ah! superbe, l'ignores-tu? homme de néant, ne le sais-tu pas? C'est ton orgueil qui en est la cause : c'est ton vain désir de paraître, c'est ton ambition infinie, et cette com-



plaisance criminelle qui te font honteusement détourner à un soin pernicieux de plaire aux hommes celui qui doit être employé à plaire à ton Dieu.

« C'est pour cela que Jésus se cache. Il voit le désordre, il voit le ravage que cette passion fait dans les esprits, et qu'elle corrompt toute notre vie, depuis l'enfance jusqu'à la mort...

« Mais, fidèles, ce n'est pas tout; il voit que ce désir de paraître détruit les vertus les plus éminentes, en leur faisant prendre le change, en substituant la gloire du monde à la place de celle du ciel, en nous faisant faire pour l'amour des hommes ce qu'il faut faire pour l'amour de Dieu.

« Jésus-Christ voit tous ces malheurs causés par le désir de paraître, et il se cache pour nous enseigner à mépriser le bruit et l'éclat du monde.

« Il ne croit pas que sa Croix suffise pour dompter cette passion honteuse; il choisit, s'il se peut, un état plus bas, et où il est, en quelque sorte, plus anéanti<sup>1</sup>. »

Restons, Messieurs, sur cette leçon d'humilité qui nous vient de la Crèche, de Nazareth,

---

1. Bossuet, *premier panégyr. de S. Joseph*, éd. Lebarq, II, p. 143.

de la Croix, mais surtout de l'Eucharistie. Immolons en nous cette envie de paraître qui ronge tant d'âmes chrétiennes et, pourquoi ne pas l'avouer, tant d'âmes sacerdotales. « O Dieu, s'écrie saint Augustin, est-ce donc une chose si grande d'être petit, qu'on n'aurait pu l'apprendre si vous, qui êtes si grand, ne vous étiez fait petit vous-même? : *Itane magnum est esse parvum, ut nisi a te qui tam magnus es fieret, disci omnino non potest*<sup>1</sup>?

Donc, de grâce! chers et vénérés Confrères, nous qui tenons si souvent dans nos mains la Majesté anéantie du Christ, ne lui infligeons pas l'injure de notre néant qui chercherait à s'élever, à dominer, à régner; mais plutôt humilions-nous avec lui ici-bas, pour mériter de partager sa gloire éternelle et de régner avec lui dans le ciel.

Ainsi soit-il!

---

1. S. Aug., De S. Virginitate, cap. 34.



## SIXIÈME ENTRETEN

### Les multiples bienfaits de la messe.

**SOMMAIRE.** — I. — *La Messe réalise les quatre fins du sacrifice.* — 1° Elle est l'oblation pure, prédite par Malachie; C. de Trente; 2° Elle contient les mêmes éléments de valeur que le sacrifice de la Croix. — Vérités vitales, si on les vit... Infortune du prêtre qui ne les vit pas; félicité et fierté du prêtre qui en a conscience.

II. — *Les bénéficiaires de ces bienfaits* (d'après l'*Imit. de J.-C.*). Dieu, les anges, l'Eglise, les vivants, les défunts; — le prêtre lui-même : *Missa est altius opus contemplationis quod possit esse...*

### MESSIEURS ET CHERS CONFRÈRES,

« Le Saint Sacrifice, dit le P. Faber, est le canal par lequel toutes les grâces sont dispensées à la terre. Jamais nous n'en avons reçu une seule qui ne nous ait été accordée en vue de la Messe. »

Toutes les grâces par la Messe; jamais aucune sans la Messe : quoi de plus absolu? Et le pieux auteur, développant sa pensée, ajoute :

« La terre vit, se meut et trouve son existence dans le sacrifice de la Messe. Il n'est point de bien sur la terre dont il ne soit la cause et l'origine. La Messe est la seule barrière qui s'oppose aux ravages de *l'enfer*. Il n'est point d'adoucissement aux souffrances du *purgatoire* qui ne découle, comme un baume salubre, de son calice surabondant; point d'accroissement de gloire dans *les cieux* qui ne soit dû au saint sacrifice; point de nouvel hôte de la Jérusalem céleste que l'adorable victime n'ait fait aborder sain et sauf au rivage où l'attend une paix éternelle<sup>1</sup>. »

C'est à justifier ces affirmations dont la hardiesse et l'ampleur pourraient faire mettre en doute l'exactitude, que nous allons nous appliquer dans cet entretien, en montrant :

1° Que la Messe réalise magnifiquement les quatre fins essentielles, les quatre grands bienfaits de tout sacrifice;

2° Quels sont les bénéficiaires de ces dons.

## I

Que la Messe réalise pleinement les quatre fins du sacrifice, le prophète l'avait prédit

---

1. Faber, *Le Très Saint Sacrement*, L. IV, sect. 7.

assez clairement, quand il annonçait le sacrifice universel que l'on offrirait en tous lieux, du lever du soleil au couchant : *ab ortu solis usque ad occasum*.

La Loi mosaïque possédait un nombre incalculable de sacrifices, dont les uns avaient pour but principal d'honorer Dieu; d'autres, de lui rendre des actions de grâces; d'autres, de lui adresser des demandes; d'autres, enfin et surtout, de lui offrir des réparations pour le péché : *sacrificium pro peccato; hostiam pro delicto*.

Or, l'oblation pure prédite par le prophète doit abroger, en les remplaçant, tous ces rites compliqués et sanglants, dont Jéhovah ne veut plus; et l'unique sacrifice de la Loi Nouvelle ramassera en lui toutes ces finalités diverses, dont il assurera les résultats en les amplifiant sans mesure.

« Des multiples bienfaits signifiés par les rites anciens, notre sacrifice est le couronnement, la consommation, la perfection : *Bona omnia per illa significata, veluti illorum omnium consummatio et perfectio, complectitur*<sup>1</sup>. »

Ainsi parle le Concile de Trente qui ajoute : notre sacrifice n'est pas seulement un sacrifice

---

1. *Trid.*, sess. 22, cap. 1.

de louange et d'action de grâces; il est également propitiatoire, c'est-à-dire qu'il nous obtient toutes les faveurs du ciel et tous les pardons.

Notre intelligence, éclairée et guidée par la foi, se convainc facilement de ces vérités; car elle raisonne ainsi :

Le sacrifice nous est pleinement bienfaisant, s'il rend à Dieu le quadruple hommage de l'adoration, de l'action de grâces, de la supplication et de l'imploration.

Or, à la Messe, comme à la Croix, ce quadruple hommage, avec les multiples bienfaits qui en découlent, se trouve parfaitement accompli.

Inutile, je pense, d'insister longuement sur le principe : il dérive, en droite ligne, de la philosophie religieuse du sacrifice, telle que nous l'avons exposée dans nos premiers entretiens.

« Si nous jetons les yeux sur la création, dit encore le P. Faber, nous trouvons qu'elle a contracté envers Dieu quatre dettes infinies, dont elle est complètement incapable de s'acquitter.

« Elle doit à Dieu des hommages infinis, à cause des perfections infinies du Créateur, une réparation infinie, à cause des péchés

sans nombre de la créature; des actions de grâces infinies, à cause des miséricordes sans bornes du Seigneur; enfin, des supplications infinies, à cause des besoins sans fin de la nature humaine.

« Le cœur immaculé de Marie, lui-même, réuni au vaste empire de la sainteté angélique, le tout élevé à la millième puissance, ne saurait satisfaire à une seule de ces obligations<sup>1</sup>. »

Mais voici que Jésus, Souverain Prêtre du monde, se substitue à nous tous et prend sur lui toutes nos dettes, tout notre passif de créatures pécheresses.

Par son immolation sanglante du Calvaire, il a offert à Dieu, au nom de l'humanité, tout honneur, toute louange, toute gloire; il a chanté l'hymne de toutes nos actions de grâces, formulé toutes nos prières et soldé, pour nos péchés, toute réparation envers la divine justice.

Or, que fait, à l'Autel, ce même Pontife éternel, ce Grand Prêtre selon l'ordre de Melchisedech?

Il approprie et applique aux générations successives qui défilent et déferlent tout le

---

1. Faber, *ibid.*



long des siècles, les inépuisables bienfaits de sa médiation sacerdotale.

Et voyez avec quelle munificence il les répand sur nous!

Il se met littéralement à notre tête. De nous et de lui, il ne fait qu'un seul être, qui est le Christ mystique, le Christ complet, dont il est, Lui, le Chef : *Caput*, nous, les membres : *Corpus Christi et membra de membro*<sup>1</sup>.

C'est ce Christ total qui immole et s'immole chaque jour sur l'Autel.

Chaque jour, à l'Autel, Jésus adore avec nous et pour nous, par les anéantissemens insondables de son état eucharistique.

Chaque jour, le Christ fait jaillir de l'Autel jusqu'au trône de la Trinité trois fois sainte l'hymne d'action de grâces de l'humanité et de l'univers.

Chaque jour, le Christ présente à la Miséricorde infinie les suppliques de notre implorante misère.

Chaque jour, enfin, le Christ élève, face à la divine Justice, le calice de son sang; et ce sang crie miséricorde pour nos crimes d'une voix infiniment plus émouvante que celui d'Abel : *sanguinis aspersionem melius loquentem quam Abel*<sup>2</sup>.

1. *I Cor.*, XII, 27.

2. *Hebr.*, XII, 24.

Vérités sublimes! et de nature à nous jeter en des extases et des stupeurs sans fin.

Vérités vitales, qui devraient exercer sur notre vie intérieure une influence radicale, décisive, de tous les instants, et bouleverser de fond en comble, pour les transformer en Jésus, nos pauvres âmes de prêtres!

Hélas! hélas! c'est à peine si elles en rient la surface. Et, peut-être qu'en ce moment où elles résonnent une fois de plus à vos oreilles et que j'essaie de les ranimer sous vos regards, je n'ai réussi qu'à provoquer en vous la sensation ennuyeuse du déjà vu, du déjà ouï.

Les quatre fins du sacrifice! Il y a longtemps que nous savons cela! Et je vous réponds, en imitant un mot célèbre : « C'est vrai, vous le savez; mais vous ne le croyez pas! »

*Mysterium fidei* : c'est là un des grands mystères de notre foi. Et les mystères, on ne les croit véritablement que lorsqu'on se les incorpore, lorsqu'on les vit et qu'on en vit.

Ainsi en est-il de la Sainte Trinité, de l'Incarnation, de la Rédemption; ainsi encore, et surtout, du mystère eucharistique: *tremendum mysterium*, mystère grandiose, mais essentiellement vivant et débordant de vie : *panis vivus et vitalis*. Il contient et rayonne la vie, mais sur les vrais croyants seulement. Eux

seuls peuvent lui adresser l'ardente prière de l'*Adoro Te* : « Accordez à mon âme de ne vivre que de Vous, et de trouver toujours en Vous ses délices : *Præsta meæ menti de Te vivere, et Te illi semper dulce sapere.* »

Et n'est-ce pas au sujet de l'institution eucharistique que Jésus a formulé ce principe général, qui vaut pour tous nos dogmes : « *Verba mea, spiritus et vita sunt* : Mes paroles sont esprit et vie<sup>1</sup>? » .

Oh! mes chers Confrères, quel examen de conscience sévère, implacable, n'avons-nous pas à entreprendre sur notre foi de sacrificeur quotidien, sur notre foi en la Messe et en ses bienfaits infinis!

Ce que nous appelons d'un ton indifférent et détaché les quatre fins du sacrifice, ce que nous avons tant de fois répété dans nos catéchismes et nos prênes, nous ne le savons pas encore pour nous-mêmes, je veux dire de cette science pratique, vivante, vécue, source inépuisable de délices sans fin!...

Oh! que Satan est donc cruellement habile envers nous, prêtres de Jésus.

Par le vœu de chasteté, nous avons généreusement renoncé aux voluptés inférieures de

---

1. *Joan.*, VI, 64.

la chair et aux joies légitimes de l'amour conjugal; mais ce n'était point, certes, pour nous condamner à vivre sans aimer. Si telle était la portée réelle de notre vœu de sous-diacres, il ne serait pas seulement au-dessus de la nature, mais contre nature. Par ce vœu, au contraire, nous sommes consacrés à l'incomparable amour de Jésus!

Or, voici que le démon s'acharne à dessécher le cœur du prêtre, à lui faire subir un traitement de famine, en diminuant sa foi eucharistique, pour le priver ainsi du bonheur d'aimer Jésus et de se sentir aimé de Lui.

Car, c'est à la Messe surtout que ce bonheur s'offre à nous; c'est là que tant de bons et saints prêtres ont senti leur âme inondée de délices au point de verser des torrents de larmes. C'est là que, par la foi, nous voyons, nous contemplons, nous serrons dans nos bras et tenons à merci ce bonheur infini, incarné dans l'hostie et le calice, ce bonheur qui s'appelle le Cœur de Jésus, joie et félicité de la terre : *gaudium universæ terræ*<sup>1</sup>, et surtout joie et félicité du prêtre.

O joie! ô félicité du prêtre immolant la Victime pure, la Victime sainte, la Victime imma-

---

1. *Thren.*, II, 15.

culée : *hostiam puram, hostiam sanctam, hostiam immaculatam.*

Joie immense! joie de gloire! Félicité qu'avive et relève une fierté immense. Quelle gloire, en effet, et quelle fierté de tenir en nos mains le salut du monde!

Oui, ô prêtre, dans tes mains implorantes, tu présentes, chaque matin, au Très-Haut, exprimées par Jésus lui-même, les adorations, les actions de grâces, les prières et les expiations de l'univers; et, de ces mêmes mains, fécondées par le divin Amour, tu épanches sur l'univers entier les grâces et les bénédictions du Très-Haut.

Chaque matin, tu soulèves les misères du monde jusqu'au trône de la Miséricorde infinie, et en retour, tu inclines vers le monde, comme un vase débordant, cette infinie Miséricorde, retrouvée et reconquise par Jésus!

O prêtre! tu es donc le grand bienfaiteur de l'humanité : ô prêtre, ne le sais-tu pas?

Que signifient donc ces timidités qui te paralysent, quand tu parais au milieu des grandes foules? Je te vois passant parmi tes semblables la tête basse, rasant les murs, comme un coupable qui se dérobe, comme quelqu'un qui veut se faire pardonner d'être ce qu'il est.

Rougirais-tu donc de ton état, de ta sou-

tane qui le symbolise, de ton caractère qui le consacre, et cherches-tu à te faire pardonner d'être prêtre?

De grâce, ô prêtre du Très-Haut, relève la tête et porte haut le front.

On reconnaît, à la distinction de leurs manières, les personnes de qualité. Que la noble simplicité de ton maintien, de ta démarche, de tes gestes témoigne aux yeux de tous que tu es de la race de Dieu : *genus cum simus Dei*<sup>1</sup>; que tu te sens investi d'un sacerdoce royal : *regale sacerdotium*<sup>2</sup>, et revêtu de la gloire même du Christ : *apostoli Ecclesiarum, gloria Christi*<sup>3</sup>.

Si tu sais prendre ce grand air de roi, la foi du peuple s'en trouvera raffermie, car c'est la majesté même du Christ, c'est *sa Majesté le Christ* qu'ils admireront en toi, et tu leur apparaîtras comme le rayonnement du Sauveur du monde!

Sauveur du monde, le prêtre l'est, en effet, avec Jésus par l'auguste sacrifice dont il dispense les bienfaits.

Il nous faut dire maintenant quels en sont les bénéficiaires.

---

1. *Act.* XVII, 29.

2. *I Petr.*, II, 9.

3. *II Cor.*, VIII, 23.

## II

Les bénéficiaires de la Messe se trouvent désignés dans un des plus beaux chapitres du plus beau livre sorti de la main des hommes. Vous le connaissez tous ce livre qui s'appelle *l'Imitation de Jésus-Christ*.

Quant au chapitre dont je parle, c'est avec un saisissement toujours nouveau que j'en entends la lecture solennelle, chaque année, en la fête des Apôtres saint Pierre et saint Paul, à l'issue de la grande ordination qui clôture la période scolaire.

Le premier des nouveaux prêtres monte en chaire, et, d'une voix que l'émotion fait trembler, il commence ainsi :

*De dignitate sacramenti et statu sacerdotali. Si haberes angelicam puritatem et sancti Joannis-Baptistæ sanctitatem, non esses dignus hoc sacramentum accipere nec tractare... Grande mysterium et magna dignitas sacerdotum, quibus datum est quod angelis non est concessum<sup>1</sup>.*

Tel est le premier verset du chapitre. Et

---

1. « De l'excellence du Sacrement et de l'état sacerdotal. — Quand tu aurais la pureté des Anges et la sainteté de Jean-Baptiste, tu ne serais digne ni de recevoir ce Sacrement ni de le toucher... Sublime ministère et suréminent dignité des prêtres, auxquels a été donné ce qui n'a pas été accordé aux Anges. » (*Imit. de J.-C.*, L. IV, ch. 5.)

voici le dernier qui le couronne, en énumérant les bénéficiaires de notre Messe quotidienne : *Quando sacerdos celebrat, Deum honorat, angelos lætificat, Ecclesiam œdificat, vivos adjuvat, defunctis requiem præstat, et sese bonorum omnium participem efficit*<sup>1</sup>.

*Quando sacerdos celebrat, Deum honorat.* Dieu lui-même, voilà donc, si on peut le dire, le premier bénéficiaire de notre Messe. Dieu premier servi ! L'auguste sacrifice de nos Autels est offert, avant tout, à la grande gloire de Dieu et de son Nom trois fois Saint. La sainte Liturgie nous le rappelle à chaque instant, mais plus spécialement au *Gloria in excelsis Deo*, à la *Préface*, au *Sanctus* et surtout à ce que l'on appelle la *petite élévation*, à ce moment que nous avons déjà signalé comme le plus émouvant de notre Messe romaine.

D'une main, le prêtre a saisi le calice, tandis que de l'autre il trace avec l'hostie consacrée une série de croix sur le précieux sang, en disant : *Per Ipsum, et cum Ipso et in Ipso est Tibi Deo Patri Omnipotenti, in unitate Spiritus Sancti, omnis honor et gloria!*

---

1. « Quand le prêtre célèbre, il glorifie Dieu, il réjouit les Anges, édifie l'Eglise, aide les vivants, procure le repos aux défunts, et se rend lui-même participant de tous les biens. » (*Ibid.*)



Voyez avec quelle tranquillité il s'adresse au Tout-Puissant : *Tibi Deo Patri Omnipotenti*. Cette toute-puissance ne saurait l'effrayer, car c'est celle d'un Père : *Patri Omnipotenti*, et qu'elle voisine avec l'Esprit d'Amour, dont elle est toute imprégnée : *in unitate Spiritus Sancti*.

Aussi bien, ne tient-il pas dans ses mains le corps et le sang du Rédempteur? Abrité sous un tel patronage, comment ne parlerait-il pas avec assurance? Ecoutez-le : « Par Jésus, avec Lui, en Lui, ô Père tout-puissant, vous est rendu dans l'unité du Saint-Esprit, tout honneur et toute gloire : *omnis honor et gloria*.

Le premier bénéficiaire de notre Messe, le voilà : c'est Dieu même, recevant son plein d'honneur et de gloire : *Quando sacerdos celebrat Deum honorat*.

Et voici le second : *Angelos lætificat*.

La Messe réjouit les Anges, c'est-à-dire toute l'Eglise triomphante.

Au centre de cette Eglise, Jésus, Marie, Joseph, la trinité créée.

Tout autour, les neuf chœurs angéliques et toutes les âmes humaines déjà parvenues au terme de la vision béatifique. La félicité es-

sentielle de ces bienheureux demeurant immuable, leur félicité accidentelle est susceptible d'accroissements indéfinis.

Or, de nos Messes, comme d'un foyer en perpétuelle incandescence, jaillissent en jets continus, vers le séjour des élus, de nouvelles gerbes de joie, d'honneur et de gloire : *ut illis proficiat ad honorem.*

*Ecclesiam œdificat.* La Messe édifie l'Eglise.

Elle l'édifie au sens précis, étymologique du mot : *œdem facere*, bâtir, faire une maison.

Et cela veut dire que la Messe préside à la construction progressive de l'Eglise du Christ. Car l'Eglise est un édifice, formé de pierres vivantes : *excelsa de viventibus saxis*, et dont le faite s'élève jusqu'aux cieux : *ad astra tolleris.*

De ces pierres nous savons qu'elles sont taillées par les coups d'un ciseau bienfaisant : *scalpri salubris ictibus*, et travaillées avec un soin extrême par le marteau de l'ouvrier : *et tunsione plurima, fabri polita malleo.*

Or, le Maître-Ouvrier, appliqué à ciseler ces pierres, n'est autre que Jésus lui-même, avec tout son art et tout l'amour de son cœur : *Ille Amor almus Artifex.*

Mais, c'est par ses prêtres, et à la Messe surtout, qu'il polit les âmes, pour les faire

resplendir de sa propre beauté : *respersa Sponsi gratia*.

Car l'édifice qu'il construit n'est autre que son propre Corps mystique, qui va se complétant d'âge en âge, jusqu'à ce qu'il ait atteint et réalisé ce que l'Apôtre appelle, en un langage intraduisible, l'homme parfait, parvenu à la mesure de l'âge de la plénitude du Christ : *In virum perfectum, in mensuram ætatis plenitudinis Christi*<sup>1</sup>.

Prêtres du Très-Haut, chacune de vos Messes édifie l'Eglise du Christ, l'Eglise Corps mystique du Christ, l'Eglise Epouse du Christ, Reine toute belle, fiancée du Roi des rois : *Regina formosissima, Christo jugata Principi*.

Quel honneur pour nous, et aussi quel motif d'espérance ! Que de fois ne sommes-nous pas tentés de découragement à la vue du peu de succès de nos meilleurs efforts apostoliques et de tant d'âmes qui paraissent rebelles à tous nos soins.

Rassurons-nous ! La Messe, notre Messe est là, avec son travail très secret, mais très efficace. Le Maître-Ouvrier est là, conduisant toute l'entreprise. Faisons-lui confiance, et, malgré nos échecs, plus apparents, croyez-le, que réels, ne cessons pas de lui apporter, par

---

1. *Ephes.*, IV, 13.

nos Messes toujours plus pieusement, plus sacerdotalement célébrées, notre humble et indéfectible coopération<sup>1</sup>.

*Vivos adjuvat* : la Messe aide les hommes vivants.

Il s'agit des hommes qui vivent sur terre, de ceux que la théologie appelle d'un mot chargé de sens : *viatores*, voyageurs, routiers, cheminots, ou, si vous préférez, passagers qui voyagent vers le port; ou mieux, selon saint Augustin, des enfants qui se hâtent à rejoindre le Père et la patrie : *Pater et patria*<sup>2</sup>!

Mais la voie à suivre est semée de pièges, d'embûches de toutes sortes, et infestée de brigands : C'est Satan et la troupe des esprits malins qui rôdent par le monde pour perdre les âmes : *Satanam aliosque spiritus malignos qui ad perditionem animarum pervagantur in mundo*.

Comment échapper à tant de périls? La Messe est là pour nous porter secours en toute aventure : *vivos adjuvat*.

Péchés, peines, satisfactions, et toutes autres nécessités spirituelles et temporelles relèvent

---

1. Un religieux de la Compagnie de Jésus, missionnaire à Madagascar, nous a dit avoir entendu des cris de rage infernaux, au moment où il célébrait la première consécration dans un poste tout nouveau, qui n'avait jamais vu de prêtre.

2. *Serm.* 80, 7.

de son efficacité qui ne connaît pas de limites : *pro peccatis, pœnis, satisfactionibus et aliis necessitatibus*. C'est le Concile de Trente qui parle.

Et la Liturgie lui fait écho, presque à chaque page de notre missel. Ecoutez quelques passages de ses oraisons.

De l'auguste sacrifice nous vient :

L'aptitude à la grâce céleste : *nos tua gratia dignos efficiant*.

L'attachement, l'adhérence aux choses divines : *divinis rebus inhærentes*.

La paix inaltérable du Christ : *et pacem semper nobis infundant*.

La grâce d'une pieuse dévotion : *gratiam nobis piæ devotionis obtineant*.

La prospérité et la paix : *prosperitatem et pacem*.

La vie et la force de l'âme : *vivificet nos semper et muniat*.

La préservation de tout mal : *fragilitatem nostram ab omni malo purget semper et muniat*.

Pureté, renouveau, direction, protection : *hæc nos oblatio mundet et renovet, gubernet et proteget*.

Préservation de tous les excès, où l'humaine

faiblesse si facilement succombe : *et ab humanis semper retrahat excessibus.*

La santé de l'esprit et du corps : *mentis et corporis sanitatem.*

Le redressement de nos volontés, même si elles se rebellent : *ad te nostras, etiam rebelles, compelle propitius voluntates.*

La joie perpétuelle : *perpetuæ nobis fiat causa lætitiæ.*

Les lumières purifiantes de l'Esprit-Saint : *corda nostra Spiritus Sancti illustratione emunda.*

Protection contre les assauts répétés des démons : *contra diabolicos incursus.*

Défense contre tous les ennemis : *a cunctis nos mentis et corporis hostibus tuearis.*

En un mot, tous les bienfaits que l'on attendait des anciens sacrifices, pris en bloc : *Deus, qui legalium differentiam hostiarum unius sacrificii perfectione sanxisti.*

C'est surtout la valeur propitiatoire de notre sacrifice que les oraisons, dites secrètes, se plaisent à mettre en lumière. Cette valeur infiniment précieuse, elles l'expriment avec une incomparable richesse de formules, dont voici quelques exemples : « Nous vous offrons, Seigneur, cette hostie de propitiation, afin que, touché de pitié, vous nous pardonniez nos péchés et que vous raffermisiez nos

cœurs chancelants : *Hostias tibi, Domine, placationis offerimus, ut et delicta nostra miseratus absolvas, et nutantia corda tu dirigas.*

O prêtre dont le cœur chancelle et qui es peut-être sur le point de succomber, accroche-toi à ta Messe; elle te redressera!

Autre exemple : Que ce divin sacrifice nous purifie des souillures terrestres et nous conduise aux célestes récompenses : *et a terrenis purget vitiis et ad cœlestia dona perducatur.*

Comme il faut se borner, achevons sur cette dernière formule si concise et si pleine, qui se trouve, notez-le bien, au Dimanche dans l'Octave de l'Ascension : Que ce sacrifice immaculé nous purifie, et qu'il donne à nos âmes la vigueur de la grâce céleste : *Sacrificia nos, Domine, immaculata purificent; et mentibus nostris supernæ gratiæ dent vigorem.* On se plaît à penser que la sainte Eglise adressait au ciel cette oraison le jour même où notre Jeanne d'Arc délivrait la ville d'Orléans, le 8 mai 1429, avec la vigueur de la grâce céleste<sup>1</sup>.

Ah! le saint Sacrifice est donc bien, comme

---

1. On nous saura gré de rappeler ici la belle *post-communion* du 9 septembre, en la fête de S. Gorgon : « *Familiam tuam, Deus, suavitas æterna contingat et vegetet; quæ in martyre tuo Gorgonio Christi Filii tui bono jugiter odore pascatur.* »

nous le disait le P. Faber, le canal par lequel toutes les grâces sont dispensées à la terre où nous vivons : *vivos adjuvat*.

Mais, ô merveille ! la Messe accompagne nos âmes même au-delà de ce monde, et va leur porter secours jusque dans ce lieu d'expiation qu'on nomme le Purgatoire : *defunctis requiem præstat*. Vérité infiniment consolante, qui embaume toute notre liturgie des morts, si impressionnante et si douce !

J'écris ces lignes le 12 mars 1932, au moment où je viens d'assister, par ondes hertziennes, aux funérailles de Paul Doumer, ce Président de la République française traîtreusement assassiné le 6 mai 1932. En écoutant les accents d'espérance suppliante que l'Eglise faisait retentir autour de ce cercueil illustre, — les mêmes d'ailleurs qu'elle chante sur le corps de ses plus humbles enfants — je me disais : « C'est la Messe, par le sang de Jésus versé dans le calice du salut, c'est la Messe qui obtient de la divine miséricorde ces pardons implorés, ce rafraîchissement, ce repos sans fin, cette éternelle lumière : *requiem æternam... lux perpetua luceat eis*.

C'est elle qui convoque les Saints et les précipite à la rencontre de l'âme nouvellement



désincarnée : *Subvenite Sancti Dei, occurrите illi.*

C'est elle qui alerte les phalanges angéliques, pour qu'elles l'escortent jusqu'au paradis : *In paradisum deducant te angeli.*

C'est elle qui invite les martyrs à l'accueillir dans leur sein : *suscipiant te martyres*, et à la conduire comme par la main jusqu'à la sainte Cité : *et perducant te in civitatem sanctam Jerusalem.*

Ame de roi ou de plébéien, de Président de République ou de simple citoyen, d'intellectuel ou de prolétaire, toutes sont l'objet des mêmes suffrages; sur toutes, la Messe répand la même divine rosée; à toutes, elle obtient des soulagements de plus en plus efficaces, jusqu'à la libération complète et au définitif repos : *defunctis requiem præstat.*

Tels sont les bénéficiaires de la Messe.

Mais non! Il en reste un, le principal; et c'est le prêtre lui-même : *Et sese omnium bonorum participem efficit* : Il se rend lui-même participant de tous les biens.

O prêtre! toi qui es à l'Autel, l'honneur de Dieu, la joie des Anges, le constructeur de l'Eglise, le sauveur des vivants et des morts, voici enfin le moment venu pour toi de

prendre place à l'universel festin; c'est ton tour de bénéficier du sacrifice offert par toi et de plonger à pleines mains dans ces trésors.

Car la part qui te revient n'a pas de limites : *et sese omnium bonorum participem efficit.* Tout est à toi!

Loin de t'appauvrir en donnant sans mesure, tu t'enrichis de tes propres largesses et tu reçois d'autant plus que tu combles davantage les autres.

O mystère de l'infini qui ne saurait se diminuer en se communiquant!

C'est à l'instruction suivante que nous méditerons sur cette valeur infinie de notre Messe.

Pour le moment, arrêtons-nous là! Nous en avons dit assez pour exciter dans nos âmes sacerdotales des enthousiasmes toujours plus ardents, et y provoquer des actions de grâces sans fin! Nous en avons dit assez pour montrer que le prêtre, à l'Autel, se trouve transporté aux plus éminentes cimes; si haut, qu'il domine la création tout entière; si haut, qu'il négocie directement avec le Père, le Fils et le Saint-Esprit les plus graves intérêts de l'humanité; si haut, enfin, que, pour peu qu'il s'y prête, la célébration des saints Mystères devient pour lui, selon le mot d'un grand mystique, l'exer-

cice de la contemplation la plus élevée qui puisse être<sup>1</sup>.

Fasse le Ciel que se multiplient parmi nous les prêtres contemplatifs, et contemplatifs dans la sainte Messe, par la sainte Messe!

Ainsi soit-il!

---

1. « *Missa est altius opus contemplationis quod possit esse.* » S. Vincent Ferrier, cité par Maritain dans *Le Mystère de l'Eglise*, de Clérissac, préface, p. XII.

## SEPTIEME ENTRETIEN

### Valeur infinie de la Messe.

**SOMMAIRE.** — I. — *Considérée en elle-même, la valeur de notre sacrifice est infinie.* Car, Messe et Croix se valent : *nulla indignitate offerentium inquinari potest.* — Hommage infini : S. Gertrude, etc. — Prière du Christ à l'Autel. — « Toute la Croix de J.-C. est renfermée » dans la Messe. (Bossuet.)

II. — *Considérée dans ses effets, cette valeur répond à notre réceptivité.* — 1° *Loi générale* : *quidquid recipitur...* Mais, ici, réceptivité peut se dilater; conséquences pratiques; 2° *Pour les défunts* : effets correspondent à leurs dispositions d'autrefois; 3° *Pas d'autre principe de limitation*, ni du côté de Dieu, ni du côté du prêtre; 4° Donc, une Messe peut, sans préjudice, être appliquée à plusieurs. Cela n'autorise pas pluralité d'honoraires, mais permet de multiplier les bénéficiaires : S. Fr. de Sales. — Splendide fiction du B. Eymard.

### MESSIEURS ET CHERS CONFRÈRES,

L'instruction précédente nous a décrit les bienfaits de la Messe sous le rapport de l'étendue, comme qui dirait dans le sens de la largeur. Ces mêmes effets, nous allons maintenant les étudier en profondeur.

A la Messe, le Christ adore : quelle est la profondeur et la valeur de ses hommages?

A la Messe, le Christ rend grâces : quelle est la valeur et l'intensité de son merci?

A la Messe, le Christ demande, supplie : quelle est la valeur et l'efficacité de sa prière?

A la Messe, le Christ présente à Dieu les satisfactions réparatrices du Calvaire : quelle est la valeur de sa propitiation?

A ces questions nous faisons une double réponse :

1° Considérée en elle-même, la valeur de notre sacrifice, sous chacun de ces quatre aspects, est tout simplement infinie : *simpliciter infinitus*;

2° Considérée dans ses effets en nous, cette valeur se trouve resserrée à la mesure même de notre réceptivité.

Telles sont les deux nouvelles vérités que nous allons essayer de mettre en lumière.

Par la première nous concevrons de la Messe une estime infinie.

La seconde nous inculquera avec force la nécessité de nous adapter de notre mieux à la Messe, puisque nos dispositions personnelles en déterminent l'*efficacité pratique*, et que notre indignité peut aller jusqu'à mettre en échec tous ses bienfaits.

## I

LA VALEUR  
DU SACRIFICE DE LA MESSE EST INFINIE

Il est juste d'observer que nous ne sommes plus ici sur le terrain ferme de la doctrine officielle de l'Eglise. Néanmoins, la proposition que j'avance se recommande à nous, tant par le nombre et la qualité des théologiens qui la soutiennent que par la solidité des preuves dont ils ont su l'étayer.

Leurs raisonnements se ramènent tous à celui-ci :

Le sacrifice de la Croix est d'une valeur infinie.

Or, le sacrifice de la Messe possède les mêmes éléments de valeur.

Donc le sacrifice de la Messe est, lui aussi, d'une valeur infinie.

Sur le principe, l'unanimité est complète. Pas un théologien catholique n'oserait mettre en doute l'infinie valeur de l'action sacerdotale du Calvaire : Victime et Prêtre sont, là, d'une dignité infinie; et l'acte d'oblation fut, lui aussi, d'un prix infini. C'est l'infini de toutes parts.

Or, ajoutons-nous, il n'est pas difficile de découvrir dans l'oblation qui se fait sur nos Autels les mêmes éléments de valeur.

Même Victime : *una eademque est hostia* : une seule et même hostie.

Même Prêtre : *idem nunc offerens, sacerdotum ministerio, qui seipsum tunc in cruce obtulit* : Celui qui s'est offert sur la croix est le même qui s'offre aujourd'hui par le ministère des prêtres.

Si, dans cette phrase, l'incidente : *sacerdotum ministerio*, venait à soulever quelque hésitation dans nos esprits, en nous faisant redouter que l'action de Jésus-Christ, Prêtre principal de notre sacrifice, ne soit plus ou moins compromise dans son efficacité, par la collaboration de prêtres inégalement dignes, il est facile de dissiper toute crainte en rappelant un principe qui domine la causalité des sacrements. La vertu de ces rites sacrés dépend, non de la sainteté des ministres secondaires, mais de celle du Christ; car, c'est la grâce du Christ, et non celle de ses subordonnés, qu'ils nous communiquent.

Il en va de même, à n'en pas douter, de notre sacrifice.

Et tous doivent en convenir, pour peu qu'ils réfléchissent à l'affreuse conséquence de l'opinion contraire. Il s'ensuivrait, en effet,

que la valeur de notre Messe diminuerait selon les degrés descendants de la sainteté des célébrants, au point de se réduire à zéro, au point même de nous attirer la malédiction divine, dans le cas où le prêtre qui offrirait une Messe pour nous se trouverait en état de péché mortel.

Aussi bien, le Concile de Trente a-t-il pris soin de nous rassurer sur ce point essentiel, en nous enseignant que la Messe est l'oblation pure : *hæc est oblatio munda*, l'oblation prédite par le Prophète, tellement pure que la pire indignité des prêtres secondaires ne saurait en ternir la beauté, ni en diminuer le prix.

« De fait, concluerons-nous avec le P. Janvier, Dieu tire du sacrifice eucharistique un honneur infini. Car l'honneur emprunte son importance à la noblesse de celui qui le rend, à la richesse du don que reçoit celui qui est honoré. Si un homme quelconque me respecte et me flatte, s'il m'apporte un présent, j'en suis touché; mais si un roi me témoigne de l'estime, s'il s'incline devant moi, j'éprouve un sentiment d'indicible fierté.

« A l'Autel, un Dieu se livre à un Dieu, un Dieu adore un Dieu, un Dieu se sacrifie à un Dieu. Car à l'Autel, le prêtre qui offre le



sacrifice, c'est Jésus-Christ, par sa Personne Fils consubstantiel du Père, aussi grand que le Père : l'hostie, c'est le même Jésus-Christ. L'hommage rendu est exactement à la hauteur de celui qui le reçoit. Le Père accueille avec une satisfaction infinie le culte contenu dans le sacrifice eucharistique<sup>1</sup>. »

On lit dans *les Révélations de sainte Gertrude* qu'à l'élévation de l'hostie, la Sainte vit Notre-Seigneur élever de ses propres mains, sous la forme d'un calice d'or, son Cœur sacré qu'il offrit à Dieu<sup>2</sup>.

Et sainte Mechtilde, sœur de sainte Gertrude, écrit à son tour : « A l'élévation de l'hostie, Jésus, prenant son Cœur, l'éleva entre ses mains. Ce Cœur divin était transparent, et le baume dont il était rempli s'épanchait incessamment, sans diminuer pour cela<sup>3</sup>. »

Ces visions symboliques ont pour but de nous rappeler la grande et incessante prière du Christ dont parle saint Paul. Il intercède pour nous au ciel, mais principalement à l'Autel, parce qu'il est là en plein exercice de son ministère sacerdotal.

---

1. Discours prononcé au Congrès eucharistique national de Lyon, p. 163.

2. Cité par Cochem, *La Sainte Messe*, 10<sup>e</sup> édition, Paris, Vic et Amat, p. 137.

3. Cité par Cochem, *ibid.*, p. 383.

« Pendant que le Christ s'immole sur l'Autel, dit saint Laurent Justinien, il crie vers son Père et lui montre ses plaies, afin qu'il daigne sauver les hommes des peines éternelles<sup>1</sup>. » En même temps, ainsi qu'il le révélait à sainte Mechtilde, il nous met entre les mains toutes les souffrances, toutes les amertumes de sa Passion, afin que nous les considérions comme notre bien, et que nous les offrions à son Père.

De là cette prière d'un bon paysan italien, qui savait bien son catéchisme et en appliquait les principes avec sa logique simple et candide : « Père céleste, disait-il au moment de l'élévation, Père céleste, je suis un grand pécheur, indigne de paraître devant vous. Mes dettes envers votre justice sont immenses. Mais voici le sang de votre Fils qui coule pour moi sur l'Autel; il est d'une valeur sans mesure. Payez-vous donc, et... rendez-moi le reste, car je pourrai en avoir besoin encore! »

Ce bon paysan avait raison de penser que le sang de Jésus est d'une valeur infinie, et que sa vertu s'exerce et se déclenche au moment précis de son effusion sacramentelle dans le calice du salut : *calicem salutaris*.

---

1. Cité par Cochem, *ibid.*, p. 154.

Notre-Seigneur a daigné soulever, en faveur de certaines âmes privilégiées, un coin du voile qui couvre ces ineffables mystères.

« Au moment où sont prononcées les paroles sacrées, révélait-il à sainte Mechtilde, je viens sur l'Autel avec une telle humilité, qu'il n'est aucune âme si méprisable soit-elle, vers qui je ne m'abaisse, pourvu qu'elle le veuille. Je viens avec une telle douceur, que je supporte mes ennemis les plus acharnés; que je n'attends qu'un désir de leur part pour me réconcilier avec eux et leur remettre leurs dettes. Je viens avec un tel amour, que j'attendris les cœurs les plus durs, s'ils répondent à mes avances. Je viens avec une telle libéralité que nul, quelle que soit son indignité, ne se retire sans être comblé de richesses. Je viens avec une nourriture si excellente que les plus altérés et les plus affamés sont rassasiés et abreuvés. Je viens avec une lumière capable d'éclairer tous les aveugles. Je viens enfin avec une plénitude de grâces, suffisante pour vaincre toutes les résistances et secouer la torpeur des âmes les plus lentes et les plus paresseuses<sup>1</sup>. »

A une autre âme très sainte, Notre-Seigneur

---

1. Cochem, *o. c.*, p. 388.

a fait entendre quelques accents de son intercession eucharistique.

« O mon Père, considérez mon abaissement... Les pécheurs se sont élevés contre vous; je m'anéantis devant vous. Ils vous ont irrité par leur orgueil; je veux vous désarmer à force d'humilité. Ils ont encouru votre juste vengeance; laissez-vous fléchir par mes prières.

« Pour l'amour de moi, ô mon Père, pardonnez-leur; ne les châtiez pas; ne les livrez pas à l'ennemi; ne permettez pas qu'ils aillent à leur perte. Ils sont miens, ayant été rachetés au prix de mes souffrances.

« Je vous prie surtout, Seigneur, pour les pécheurs ici présents; pour eux, j'offre en ce moment mon sang et ma vie. Ah! en vertu de ce sang, de cette mort, sauvez-les de la damnation éternelle; donnez-les moi<sup>1</sup>! »

Quand on comprend ainsi la valeur de la Messe on trouve toute naturelle cette conclusion de saint François de Sales : « Le saint Sacrifice, dit-il, est entre les exercices de la religion ce que le soleil est entre les astres; car il est véritablement l'âme de la piété et le centre de la religion chrétienne, auquel tous

---

1. Cochem, *oc. c.*, p. 138.

ses mystères et toutes ses lois se rapportent<sup>1</sup>. »

Enfin, un mot simple et profond de Bossuet, un simple mot jeté, comme en passant, au cours de l'Oraison funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche, résume, en l'éclairant, toute cette doctrine. Parlant de la Messe, il dit : « ...ce sacrifice d'une valeur infinie, où toute la Croix de Jésus est renfermée ».

La raison de la valeur infinie de notre Messe, la voilà ! Toute la Croix de Jésus, avec tous ses hommages et ses actions de grâces, avec toutes ses prières et toutes ses expiations, oui ! toute la Croix de Jésus est renfermée dans notre Messe !

## II

La Messe est, en elle-même, d'une valeur et d'une efficacité infinie.

D'où vient donc qu'en fait, et selon la persuasion commune, ses fruits soient limités ? Car, qu'il s'agisse de fidèles voyageurs « *viatores* », ou de fidèles trépassés, c'est la coutume universelle de célébrer plusieurs Messes à une seule et même intention.

Une raison admise de tous est celle-ci : les fruits de la Messe, illimités en eux-mêmes, ne

---

1. *Introd. à la vie dévote*, II<sup>e</sup> P., chap. 14.

peuvent être reçus que selon les dispositions du bénéficiaire; elles sont la mesure de sa réceptivité, d'après ce principe de métaphysique générale et de simple bon sens : *quidquid recipitur, ad modum recipientis recipitur*.

De plusieurs coupes plongées dans la mer, chacune ne retire que la quantité d'eau proportionnée à sa contenance. Et, bien que le même soleil colore le lis, la violette et la rose, chaque fleur ne retient et ne garde que les nuances qu'elle est capable de refléter.

Ainsi en est-il des âmes au regard de la Messe, ce soleil de la piété catholique dont nous parlait saint François de Sales : chacune s'y abreuve de clarté selon sa mesure, et chacune prend ce qu'elle peut des riches couleurs de cet astre divin.

C'est ce que signifie la suite de la vision de sainte Mechtilde. Tandis que Jésus, à l'élévation de l'hostie, élevait son cœur et que le baume dont ce cœur était rempli s'épanchait incessamment sans diminuer jamais, la Sainte voyait les cœurs de toutes les personnes présentes planer dans l'espace autour de celui du Sauveur. Quelques-uns, pénétrés d'huile balsamique, répandaient une vive clarté; d'autres retombaient sur le sol, ternes et alourdis<sup>1</sup>.

---

1. Cochem, o. c., p. 383.

Mais voici une seconde vérité qui vient compléter la première. Les parois de notre âme ne sont pas rigides et fixes comme celles d'un vase d'or, de fer ou d'argile, mais dilatables, extensibles indéfiniment. Or, chaque Messe a pour effet, tout en comblant nos possibilités actuelles, de les amplifier en vue de la Messe suivante.

Combien il importe, mes chers Confrères, de prêcher souvent aux autres, et de nous redire, encore plus souvent, à nous-mêmes, ce double principe, de le prendre pour guide dans la direction des âmes, et de la nôtre, afin de nous stimuler à des efforts toujours plus généreux, vers des progrès sans limite!

Si ce double principe vaut pour les bénéficiaires vivants, il ne saurait s'appliquer tel quel aux trépassés.

Et pourtant de la multiplicité des Messes pour les âmes du Purgatoire, autorisée, conseillée et voulue par l'Eglise, nous devons conclure que, ici encore, les fruits du divin sacrifice, infinis en eux-mêmes, subissent des limites dans leur application.

D'où peut bien venir, en ce cas, la restriction?

Une pieuse persuasion incline à penser que les défunts sont soulagés par nos Messes selon

la mesure de leur assiduité d'autrefois autour de l'Eucharistie, de leur piété d'autrefois envers l'auguste sacrifice, de leur zèle à l'offrir pour les vivants et pour les morts.

Passées dans l'autre monde, ces âmes s'ouvrent donc aux fruits des Messes célébrées pour elles, selon la pieuse avidité qu'elles en ressentirent ici-bas, et dont elles gardent *le pli* dans l'autre monde.

Encore une vérité éminemment pratique, et de nature, elle aussi, à développer merveilleusement dans les âmes l'amour de la Sainte Messe.

En dehors de ces motifs de limitation qui tous proviennent, en dernière analyse, de nous-mêmes, de nos réceptivités inégales et changeantes, les meilleurs théologiens n'en veulent pas reconnaître d'autres.

Ainsi, se refusent-ils à admettre que Dieu lui-même aurait décidé de ramener à un taux fixe et modéré la valeur infinie de chaque sacrifice. Pareil procédé, ils le jugent, à bon droit, indigne de la libéralité divine qui, en donnant d'une main, enlèverait de l'autre.

Ils ne sont pas plus enclins à concéder que la restriction puisse venir du prêtre lui-même,



dont l'intention, en s'étendant à plusieurs, désignerait chacun moins clairement aux largesses divines. Celles-ci se trouveraient donc resserrées par la pensée plus ou moins nette, plus ou moins explicite du célébrant.

S'il en était ainsi, mes chers Confrères, quelles inquiétudes ne seraient pas les nôtres! Nous ne croirions jamais avoir marqué assez fortement à Dieu le ou les bénéficiaires de notre Messe. Nous nous y reprendrions à plusieurs fois; et, pour peu que nous fussions portés au scrupule, nous nous perdriions dans le dédale de nos perplexités.

Aussi bien, que de fois ne nous arrive-t-il pas de célébrer pour des inconnus, à des intentions que nous serions incapables de préciser par leur nom. Dans ces cas, les fruits de nos Messes seraient-ils donc diminués d'autant? Qui oserait l'affirmer?

Les fidèles, de leur côté, ne seraient pas moins préoccupés que nous, et nous accablent de leurs recommandations importunément répétées. Le prêtre, se diraient-ils, a-t-il pensé bien clairement à moi pendant la Messe? A-t-il prononcé nettement mon nom? A-t-il désigné explicitement à Dieu tel de mes défunts, dont je lui ai parlé? N'a-t-il pas été victime de quelque distraction dont j'aurai à subir les conséquences?... Que sais-je!

Comme il est plus simple, plus naturel, plus *filial* aussi, de s'en remettre de ces minuties, à la bonté infiniment clairvoyante de notre Père céleste. Il connaît nos intentions et nos moindres désirs avant même qu'ils aient jailli de nos cœurs, et soient pleinement entrés dans le champ de vision de notre conscience. Faisons donc crédit, large crédit à la perspicacité divine!

De ces principes découle, vous le devinez, l'importante conclusion que voici : Quand une Messe est appliquée à plusieurs, chacun en reçoit les fruits à la mesure de ses propres dispositions, sans que son lot puisse être diminué en rien par le nombre, si considérable soit-il, des participants.

Ce principe concerne non seulement le fruit *général*, appliqué par le Christ et l'Eglise, mais aussi le fruit *spécial* qui dépend de l'intention du prêtre.

J'ai hâte d'ajouter que cette vérité n'autorise nullement à percevoir plusieurs honoraires pour une seule Messe. La question de l'honoraire est toute autre : elle doit se régler non sur la valeur de la Messe, toujours infiniment supérieure à la boue de notre argent ou de notre or, mais d'après les exigences d'une

*honnête sustentation*, que le prêtre recevra à l'occasion de sa Messe.

Or, pour prévenir, en pareille matière, les exagérations plus ou moins probables d'un lucre honteux, « *turpis lucri* », ou d'une convoitise toujours en éveil, l'Eglise s'est fort sagement réservé le soin de fixer elle-même l'honoraire convenable de chaque Messe.

Mais, ce point une fois mis à part, les principes exposés sur la valeur infinie de la Messe autorisent à conclure que, à côté de la personne dont nous recevons l'honoraire, et à qui nous devons en retour appliquer « *ex justitia* » le fruit du Sacrifice, il nous est loisible de placer et de désigner « *ex charitate* » d'autres personnes qui deviendront, elles aussi, par le fait de cette désignation, les bénéficiaires privilégiés de notre grande action liturgique.

Le donateur de l'honoraire aurait mauvaise grâce à protester contre cette participation, puisqu'il n'en subit pas le moindre détriment.

Une gracieuse allégorie de saint François de Sales éclaire singulièrement cette doctrine.

« Imaginez-vous, dit-il, la comparaison qu'il y a entre ceux qui jouissent de la lumière du soleil et ceux qui n'ont que la petite clarté d'une lampe. Ceux-là ne sont pas envieux ni jaloux les uns des autres, car ils savent bien

que cette lumière est bien suffisante pour tous, que la jouissance de l'un n'empêche pas la jouissance de l'autre, et que chacun ne la possède pas moins, encore que tous la possèdent généralement, que si un chacun lui seul la possédait en particulier.

« Mais quant à la clarté d'une lampe, parce qu'elle est petite, courte, et insuffisante pour plusieurs, chacun la veut avoir en sa chambre, et qui l'a est envié des autres.

« Le bien des choses mondaines est si chétif et si vil que quand l'un en jouit, il faut que l'autre en soit privé; et l'amitié humaine est si courte et infirme qu'à mesure qu'elle se communique aux uns, elle s'affaiblit d'autant pour les autres; c'est pourquoi nous sommes jaloux et fâchés quand nous y avons des corri-vaux et des compagnons.

Mais « le cœur de Dieu est si abondant en amour, son bien est si fort infini que tous le peuvent posséder sans qu'un chacun pour cela le possède moins, cette infinité ne pouvant être épuisée, quoiqu'elle remplisse tous les esprits de l'univers; car après que tout en est comblé, son infinité lui demeure toujours tout entière, sans diminution quelconque.

« Le soleil ne regarde pas moins une rose, avec mille millions d'autres fleurs, que s'il ne regardait qu'une seule. Et Dieu ne répand pas

moins son amour sur une âme (ni le sacrifice de la Messe son fruit), encore qu'il en aime une infinité d'autres, que s'il n'aimait que celle-là seule, la force de sa dilection ne diminuant pas pour la multitude des rayons qu'elle répand, mais demeurant toujours toute pleine de son immensité<sup>1</sup>. »

Oh! quand on s'est bien pénétré de la valeur infinie de notre Messe, comme on comprend les transports des Saints; comme on s'explique leurs fictions pieusement enthousiastes au sujet de l'auguste sacrifice.

Des saints comme le P. Eymard ont rêvé, nous dit-on, de faire de l'univers un temple unique dominé par un autel gigantesque. Tous les astres inclinés éclaireraient l'hostie en l'inondant de leurs feux conjugués et convergents. Hostie étincelante! que les fleurs embaumeraient de leurs parfums et envelopperaient de leurs mille couleurs; les lions et les agneaux, les aigles et les colombes, les habitants de l'air et des forêts l'entoureraient dans une attitude d'adoration, la voix des flots soulevés chanterait ses louanges; les anges et les hommes uniraient leurs concerts; un hymne universel monterait vers la Victime eucharis-

---

1. S. Fr. de Sales, *Traité de l'amour de Dieu*, L. X, chap. 14.

tique, et de l'hostie émanerait une gloire infinie qui plairait à Dieu et le ravirait.

« Rêve de foi, s'écrie le P. Janvier, rêve d'amour qui prouve, du moins, quelle idée sublime les prédestinés avaient du sacrifice eucharistique et de l'incomparable hommage dont il est le principe pour la divinité<sup>1</sup>. »

Si cette brillante fiction des Saints ne peut être qu'un rêve, voici, mes chers Confrères, un bel idéal qu'il est en notre pouvoir, sinon de réaliser, du moins de poursuivre sans trêve, c'est que le saint Sacrifice, centre de la grande liturgie catholique, soleil de la religion, devienne de plus en plus le centre radieux de notre vie surnaturelle, que vers l'autel de notre Messe converge toute notre piété, s'élancent toutes les ardeurs de nos âmes; que de notre Messe dérive toute notre activité extérieure, jaillisse tout notre apostolat sacerdotal, afin que chacun de nous devienne, comme disait Bossuet d'un saint homme de son temps, « un vrai prêtre, un prêtre de l'institution et selon l'ordre de Jésus-Christ, toujours prêt à être victime<sup>2</sup> ».

Amen!

---

1. P. Janvier, *loc. cit.*

2. Bossuet, *Or. fun. de Bourgoing.*



## HUITIÈME ENTRETIEN

### Le prêtre qui offre le saint Sacrifice.

**SOMMAIRE.** — I. — *Jésus en personne est le prêtre principal.* — Comment? Il a institué la Messe; chacune est célébrée en son nom; à la Cène, il les a offertes toutes. Plusieurs auteurs ajoutent : Jésus intervient actuellement à chacune de nos Messes : *Idem nunc offerens...* *Semper vivens ad interpellandum pro nobis.* — Beauté d'un pareil sacerdoce; grandeur d'un tel sacrifice. — NOTE : sur la participation de Marie à nos Messes.

II. — *Le prêtre visible, ministre subordonné au Christ.* — *Sacerdotum ministerio.* — *Vi characteris.* — *Accipe potestatem offerre...* Le prêtre à la consécration; instrument animé; son initiative. Conséquences poignantes ou radieuses...

III. — *Jésus avec son corps mystique.* — Jésus a tout en commun avec l'Eglise, son Epouse et corps mystique. Donc, tous les fidèles sont prêtres et victimes avec lui : *regale sacerdotium...* *Fecit nos regnum et sacerdotes Deo et Patri.* — Les pluriels du Canon : *offerimus.* Conclusions pratiques.

Conclusion suprême : *Heureux, mille fois heureux les prêtres!*



### MESSIEURS ET CHERS CONFRÈRES,

« Sacerdoce et sacrifice, dit le saint Concile de Trente, sont, de par l'institution divine, tellement unis entre eux qu'ils ont existé ensemble dans toute religion. Et, puisqu'il est avéré que, dans le Testament Nouveau, Jésus-Christ a donné à son Eglise le sacrifice visible de l'Eucharistie, il est nécessaire de conclure que l'Eglise possède également un sacerdoce nouveau, visible, extérieur, héritier de l'ancien sacerdoce mosaïque. »

Nos entretiens sur l'immolation de l'Autel seraient donc incomplets, une sorte de corps sans tête, s'ils n'étaient couronnés par une instruction spéciale sur le prêtre sacrificateur.

Or il semble que nous devons distinguer à la Messe :

Un prêtre principal, mais invisible.

Un prêtre subordonné, mais visible.

Un prêtre collectif, social, étroitement uni aux deux premiers.

En d'autres termes :

Jésus en personne.

Jésus avec son représentant officiel.

Jésus avec son corps mystique.

I

La participation de Jésus à notre sacrifice quotidien a été diversement déterminée par les auteurs, les uns la dosant avec plus ou moins de parcimonie, les autres l'étendant avec une somptueuse largesse.

Tous reconnaissent que le Christ a sur nos Messes la dignité incommunicable de Fondateur.

En conséquence, tous enseignent que c'est en son nom, en vertu de son pouvoir, que chaque Messe est célébrée.

De plus, tous admettent que l'efficacité de notre sacrifice relève essentiellement de lui et de ses inépuisables mérites.

La plupart, enfin, non pas tous, concèdent encore, et de bonne grâce, que le Christ, à la dernière Cène, tenait sous son prophétique regard le vaste panorama des Messes qui devaient se dérouler, au cours des âges, sur nos Autels, jusqu'à la fin des siècles; qu'à ce moment précis, il les a positivement voulues, approuvées, ratifiées et même offertes d'avance, toutes en général et chacune en particulier, à la Majesté divine.

Parvenus à cette limite précise, plusieurs s'arrêtent net, tel un coursier butté à un obstacle, et n'osent pousser plus loin.

D'autres, moins timides et plus généreux, n'hésitent pas à passer outre et veulent que Jésus-Christ intervienne à chaque Messe d'une manière actuelle, au moment même du sacrifice réalisé par la double consécration. A cet instant solennel, il est là, non seulement comme Victime, ce que tous professent à l'envi, mais encore à titre de Sacrificateur.

C'est Lui, disent-ils, qui accomplit à titre principal tout ce que fait à titre secondaire son ministre visible. Par sa pensée et son intention actuelles, aussi bien que par sa motion présente, précise, formelle, il domine, dirige et gouverne, en les rendant efficaces, la pensée, l'intention et l'action de son représentant.

S'il en est ainsi, qui ne voit à quel point la dignité de notre Messe s'en trouverait excellemment rehaussée.

Or, pour se convaincre que ces généreuses audaces sont loin d'être des témérités, il n'est que de lire dans leur sens le plus simple et le plus naturel ces mots du Concile de Trente : « *Idem nunc offerens, sacerdotum ministerio, qui seipsum tunc in cruce obtulit* : Celui qui s'est offert autrefois sur la Croix est celui-là

même qui s'offre maintenant par le ministère des prêtres. »

*Idem nunc offerens* : un participe présent, « *offerens* », renforcé d'un adverbe d'actualité, « *nunc* »; quoi de plus clair?

Aussi bien, l'apôtre saint Paul, dans son épître sacerdotale<sup>1</sup>, ne chante-t-il pas l'éternel sacerdoce du Christ, Souverain Prêtre selon l'ordre de Melchisedech, Souverain Prêtre unique de la Loi Nouvelle, à qui nul ne succède, parce qu'il demeure toujours en exercice : *sempiternum habet sacerdotium*, toujours en vivante activité d'hommage et de supplication pour nous : *semper vivens ad interpellandum pro nobis*?

Cette intervention perpétuellement vivante et agissante de notre Grand Prêtre, sachons donc, sans plus hésiter, la reconnaître et l'adorer dans le sacrifice, selon l'ordre de Melchisedech, qu'il offre tous les jours sans trêve sur nos Autels.

Oh! qu'il est beau et rassurant ce sacerdoce du Christ qui jamais ne chôme et jamais ne se lasse, parce que jamais ne doivent chômer nos adorations, nos louanges et nos prières, et parce que jamais, hélas! les pauvres humains ne se lassent de pécher!

---

1. *Hebr.*, VII, 17-25.

Qu'il est grand, et honorable à la Majesté divine, et souverainement efficace, notre sacrifice où un Dieu — le Père céleste — voit un Dieu, — son Fils incarné — se jetant à ses pieds et prosternant avec lui toute l'humanité, toute la Création, dont il est le Médiateur et le Pontife!

Cette intervention actuelle du Christ à chacune de nos Messes, saint Jean Chrysostome l'a éloquemment exprimée en ces paroles que saint Thomas a insérées dans l'Office du Saint-Sacrement :

« Ce qui se passe à l'Autel au moment des saints mystères, dit-il, n'est pas l'œuvre de la puissance humaine. Celui qui autrefois institua le sacrifice de la Cène, l'offre encore aujourd'hui sous nos yeux : *Qui tunc ipsa in illa Cana, idem ea nunc quoque facit...*

« Nous, prêtres, nous faisons office de simples manœuvres; le Maître-Ouvrier qui consacre et transforme, c'est Lui! Ainsi se réalise chaque jour sa parole : « Je fais la pâque avec mes disciples : *cum discipulis meis facio pascha.*

« Telle est notre table, qui n'a rien de moins que la première : *Hæc est illa mensa, et minus nihil habet.* Ne dites donc pas que si la première fut dressée par le Christ, c'est nous qui préparons celle-ci. Car c'est encore Jésus-Christ en personne qui préside la nôtre : *Non*

*enim illam quidem Christus, hanc autem homo perficit; verum et hanc quoque Ipse...*

« Ainsi donc toi, fidèle, qui assistes au divin sacrifice, quand tu considères le prêtre qui offre, n'arrête pas ton regard sur l'homme que tu vois. Monte plus haut et contemple la main du Christ étendue au-dessus de l'Autel : *Christi manum invisibiliter extensam*. C'est Lui qui offre, Lui qui est offert : *Ipse est qui offert, Ipse qui offertur*<sup>1</sup>. »

Et donc, si cette participation de Jésus relève singulièrement la grandeur et la majesté de notre sacrifice, comme elle est aussi de nature à modifier notre manière d'assister à la Messe ! Qu'il est impressionnant de pouvoir se dire, au moment de la consécration : « Jésus, Souverain Prêtre, est là ! Il y est, non seulement dans l'attitude humiliée de la Victime, mais aussi dans la pose majestueuse du Sacrificateur, et dans l'exercice actuel de son sacerdoce éminent. Les yeux de ma foi l'aperçoivent à côté, ou plutôt au-dessus du prêtre visible qu'il domine de sa haute stature, qu'il pénètre de sa pensée, de son vouloir, de sa puissance, mettant en activité dans son ministre le caractère de l'Ordre, cet instrument permanent

---

1. Chrysost., *Hom. 60 ad Pop. Antioc.* (Cf fer. II<sup>e</sup> infra Oct. SSmi Corp. Xti, II Noct.)

d'énergie sacrificielle. Je le vois à l'Autel ce véritable Agneau de Dieu, je le vois tel que l'a aperçu le Voyant de Patmos, je le vois à la fois debout comme prêtre : « *Vidi Agnum stantem* », et immolé, anéanti, comme Victime : « *Agnum tamquam occisum*<sup>1</sup>. »

Après le prêtre principal, regardons maintenant de plus près son visible collaborateur.

NOTE. — On nous a demandé plus d'une fois si la Sainte Vierge prend quelque part à la célébration de notre sacrifice, et quelle pourrait bien être cette part.

Voici à ce sujet quelques réflexions, dont chacun voudra bien ne retenir que ce qui lui convient...

Il est hors de doute que Marie fut étroitement unie à son Fils dans l'offrande du sacrifice de la Croix.

*Stabat Mater dolorosa  
Juxta crucem lacrymosa...*

Tout près de la croix, debout : c'est une attitude quasi sacerdotale. De là ces mots de Pie IX : « La Sainte Vierge Marie s'est unie si intimement au sacrifice de son Fils que, sans être revêtue du caractère sacerdotal, elle n'en a pas moins été appelée en un sens mystique *Vierge-Prêtre : Virgo Sacerdos*. » (Pie IX, Bref à Mgr van den Berghe, pour son livre : *Marie et le sacerdoce*.)

Elle n'a pas seulement donné à la Victime du calvaire le corps qu'elle devait offrir en sacrifice et le sang qu'elle devait verser pour notre rédemption, « sa mission fut encore de garder cette victime, de la nourrir et de la présenter, au jour voulu, à l'autel du sacrifice ». (Pie X, *Encycl. Ad diem illum*, 2 févr. 1904.)

Léon XIII précise en ces termes, ce point de doctrine : « Ce qu'il y a de plus touchant à remarquer..., c'est que tout près de la Croix de Jésus était debout Marie, sa mère; sa mère qui brûlant pour nous d'une charité sans bornes, *offrait elle-même*, afin de nous rece-

---

1. *Apoc.*, V, 6.

voir pour enfants, son propre Fils à la justice divine, mourant en son cœur avec lui, transpercée qu'elle était d'un glaive de douleurs : *Filium ipsa suum ultro obtulit justitiæ divinæ, cum eo commoriens corde doloris gladio transfixa.* » Léon XIII, Encycl. *Jucunda semper*, 8 sept. 1894.

Peut-être est-il possible d'assigner à Marie un rôle aussi étroit dans notre sacrifice de la Messe. Hasardons quelques conjectures, car ce ne sont que des conjectures :

1° Quand Jésus décida d'instituer le sacrifice-sacrement, Marie n'en fut-elle pas la première avertie?

Ce fut vraisemblablement dans la maison de Nazareth, au cours d'un de ces colloques fréquents et tout intimes que Jésus enfant, adolescent, jeune homme avait avec sa Mère et dont l'âme contemplative aime à se représenter la douceur...

Un tel Enfant pouvait-il avoir des secrets pour une telle Mère; et le secret de l'institution eucharistique n'était-il pas un de ceux qu'un tel Fils avait le plus de hâte de communiquer à une telle Mère, à celle qui lui avait donné ce corps et ce sang, dont il voulait faire la vie du monde : *pro mundi vita*? Et Joseph écoutait, ravi!...

2° Et n'est-il pas assez naturel de supposer qu'avant de disposer ainsi de son corps et de son sang, Jésus, en fils soumis et obéissant — *erat subditus illis*, — voulut demander le consentement, le *fiat* de sa Mère?

Ainsi, nous devrions à Marie, à son *fiat*, trois fois répété, le triple bienfait de l'Incarnation, de la Rédemption, et de l'Eucharistie...

3° Au moment de l'institution, au cénacle, Marie était là; et sa présence approbatrice renouvelait le *fiat* déjà donné dès la première annonce du grand mystère dans l'intimité de Nazareth.

4° Au cénacle, elle a offert avec Jésus le premier sacrifice non sanglant, et, en même temps que Jésus dont elle partageait la science infuse, en union intime avec Jésus, elle offrait toutes les messes qui devaient se célébrer au cours des siècles à venir.

5° Le *fiat* de Marie semble nous être rappelé, au cours de chaque Messe, par les paroles que le prêtre prononce à l'instant précis où il va consacrer. Il demande au Père céleste que l'oblation qui est là, toute prête, sur l'autel « devienne le corps et le sang de Jésus-Christ : *ut nobis corpus et sanguis fiat Filii tui, Domini Nostri Jesu Christi*...

A ce moment précis, ainsi que nous l'avons dit, Jésus se tient à côté, au-dessus du prêtre, pour consacrer avec lui. Marie ne serait-elle pas là, elle aussi, debout à côté



de son Fils « *stabat Mater* », renouvelant son *fiat* d'approbation, d'admiration et d'amour, s'associant, comme au Calvaire, à tous les sentiments de Jésus, Prêtre et Victime?

Nous aurions ainsi à chanter un troisième *Stabat*...

On connaît le *Stabat du calvaire*.

Moins connu, quoique du même auteur, Jacopone de Todi, le *Stabat de la Crèche*, dont voici les deux premières strophes :

*Stabat Mater speciosa,  
Juxta foenum gaudiosa,  
Dum jacebat Filius.*

*Cujus animam gaudentem  
Lætubundam et ferventem  
Pertransivit jubilus...*

Sur ce même modèle qui osera composer le *Stabat de l'Autel*?

*Stabat Mater generosa  
Juxta aram (Jesum) munifica  
Dum litabat Filius...*

6° A chaque Messe, Marie prend dans ses mains les mérites du sang de Jésus et les répand à profusion sur le monde entier : *pro nostra et totius mundi salute*.

Si les données précédentes paraissent, toutes, plus ou moins douteuses, cette dernière se présente avec un caractère plus nettement marqué de probabilité théologique. Car voici le raisonnement qui l'appuie :

Marie est dispensatrice de toute grâce. Tout l'office de Marie Médiatrice atteste cette vérité; et Pie X l'a énoncée en ces termes : « Marie est la dispensatrice de tous les bienfaits que Jésus nous a conquis par sa mort et son sang : *universorum munerum dispensatrix quæ nobis Jesus nece et sanguine comparavit.* » (Pie X, Encycl. *Ad diem illum*, 2 févr. 1904.)

Or, à la Messe se trouvent accumulées toutes les grâces destinées à la terre. Nous avons longuement détaillé cette vérité, que le P. Faber résume en cette phrase lapidaire : « Le saint sacrifice est le canal par lequel toutes les grâces sont distribuées à la terre. Jamais nous n'en avons reçu une seule qui ne nous ait été accordée en vue de la Messe. » (Faber, *Le Très Saint Sacrement*, L. IV, sect. 7.)

La conclusion s'impose : Marie est la dispensatrice de toutes les grâces du saint sacrifice de la Messe.

N. B. — Chacun devine le parti que l'âme contemplative peut tirer des considérations qui précèdent.

## II

L'action du Christ, si efficace soit-elle, ne veut ni absorber, ni supprimer celle de son représentant; car, s'il est vrai que le Christ s'offre lui-même sur l'Autel : *idem nunc offerens*, il est non moins juste d'ajouter qu'il ne le fait que par le ministère des prêtres : *sacerdotum ministerio*.

La première Messe de la Cène mise à part, nulle autre n'a été célébrée par le Christ seul, sans le concours d'un ministre visible<sup>1</sup>.

Aussi le Concile de Trente va-t-il jusqu'à frapper d'anathème quiconque oserait dire que par les paroles : *Faites ceci en mémoire de moi*, le Christ n'a pas institué prêtres les apôtres et leurs successeurs, en leur donnant le pouvoir d'offrir son corps et son sang en sacrifice à Dieu.

Or, ce pouvoir, précise saint Thomas, se trouve impliqué dans un caractère indélébile, que tout prêtre, même le plus dégradé, conserve intact jusque dans les pires infamies et les plus horribles profanations : *potestas offe-*

---

1. Voir cependant Cochem, *op. cit.*, p. 85, au sujet du sanctuaire d'Einsiedeln; et Dom S. de Courten, *L'Abbaye et le Pèlerinage de N.-D. des Ermites*, chap. IV, p. 14.

*rendi sacrificium sacerdoti competit vi characteris*<sup>1</sup>.

*Vi characteris* : par la vertu du caractère!

Oh! mes chers Confrères, quel moment solennel dans notre vie que celui où nous avons entendu le Pontife prononcer sur notre front incliné la parole sacramentelle : *Accipe potestatem offerre sacrificium Deo, missasque celebrare!* Nous étions dès lors et à jamais incorporés au Souverain Prêtre, prêtres pour l'éternité avec Lui : *Sacerdos in æternum!* ses collaborateurs officiels et nécessaires, d'une collaboration tellement étroite que nous constituons avec Lui un seul et même agent, un seul et même sacrificateur!

Chacune de nos consécérations met les paroles mêmes du Christ sur nos pauvres lèvres humaines qui, à cet instant sacré, deviennent en quelque manière les lèvres immaculées du Christ, puisqu'elles disent en parlant du corps et du sang du Christ : « *Ceci est mon corps... Ceci est mon sang.* »

Qui pourrait décrire ce qui se passe dans l'âme du prêtre à ce moment où le Christ s'empare de lui pour opérer le miracle de la

---

1. III, q. 82, a. 5.

transsubstantiation et l'acte sacrificateur qui l'accompagne? Ces faits se réalisent en plein domaine surnaturel, et donc échappent à toute expérimentation des sens ou même de la conscience psychologique la mieux affinée. Le jeune prêtre, ordonné de la veille et penché sur l'hostie de sa première Messe, ne saisit pas la moindre différence entre les paroles toutes-puissantes de la consécration qu'il profère aujourd'hui, et ces mêmes paroles qu'il articulait, les jours précédents, en guise de répétition préalable; pas plus qu'il ne surprend la moindre différence entre l'hostie qu'il vient de consacrer et les hosties sur lesquelles il prononçait, la veille, les mêmes paroles en s'exerçant. Pas le plus léger frémissement dans son organisme au passage de l'influx divin; pas le moindre changement dans le poids, la couleur, le goût de l'hostie. Il doit faire un acte de foi toute pure, aussi bien en sa puissance réelle de consécrateur qu'en la présence réelle du Christ dans les hosties qu'il consacre : *Visus, tactus, gustus in te fallitur; sed auditu solo tuto creditur.*

Tout prêtre doit donc croire, et croit, que lorsqu'il a prononcé ces paroles : *Ceci est mon corps... Ceci est mon sang*, ce qu'il a dit se trouve fait. Il doit croire, et tous les fidèles

croient avec lui, qu'il tient dans ses mains le corps et le sang du Christ et qu'avec le Christ, par le Christ, dans le Christ, il offre ce corps et ce sang à la Trinité Auguste en sacrifice d'agréable odeur : *Suscipe, Sancta Trinitas, hanc oblationem...*

« La foi, dit saint Jean de la Croix, est le face à face dans les ténèbres, la possession à l'état obscur. » Pendant la Messe, le prêtre traite face à face avec l'Eternel, avec l'Auguste Trinité; face à face, mais dans les ténèbres. Et il tient en sa possession, mais à l'état obscur, le Christ en personne!

Sublimes jouissances, inénarrable bonheur, s'il a la foi. Déception amère, déroute de toute son âme, s'il ne l'avait pas!

Le prêtre n'est cependant pas un instrument purement passif entre les mains du Christ, mais un instrument animé, « *instrumentum animatum* », comme dit saint Thomas<sup>1</sup>. Le caractère de l'Ordre est imprimé dans son âme. Or, cette âme est libre; elle use donc librement du pouvoir qu'elle a librement reçu. Et le respect de Dieu pour la liberté du prêtre va si loin qu'il lui abandonne, en un sens très véritable, l'*initiative* de l'action, où elle ne

---

1. III, q. 64, a. 8, ad 1.

joue pourtant qu'un rôle de second plan. Le prêtre garde si bien l'initiative de son activité sacerdotale que Jésus-Christ n'offrira jamais, à lui tout seul, l'auguste sacrifice dont il est l'Auteur et demeure l'Offrant principal. Il s'est astreint à ne l'offrir que par le ministère de ses prêtres : *sacerdotum ministerio*. Il n'y aura donc jamais de sacrifice qu'autant que les prêtres de la Loi Nouvelle y consentiront; et le sacrifice existera quand ils voudront, comme ils voudront, aussi souvent ou aussi rarement qu'ils voudront.

Que dis-je? Le prêtre pourra, s'il le veut, user de son pouvoir contre la volonté formelle du Christ et de l'Eglise! Le Christ et l'Eglise ont tracé des règles morales à l'action du prêtre. Il ne lui est permis de célébrer que sous certaines conditions, dont la première, à coup sûr, est l'état de grâce, ou, au moins, la foi au Christ et l'adhésion à l'Eglise. Eh bien! tout vrai prêtre a le pouvoir, si cela lui plaît, d'offrir le sacrifice et d'obliger le Christ à l'offrir avec lui en foulant aux pieds les obligations les plus sacrées de son sacerdoce.

Supposons même un prêtre tombé au plus bas degré de l'infamie, perdu de mœurs, naufragé de la foi, en rupture ouverte avec l'Eglise, adepte avéré de cette contre-église qu'on

nomme la franc-maçonnerie; imaginez ce monstre dans une loge maçonnique, s'affublant d'ornements sacerdotaux et disant la Messe dans le but de livrer le Christ aux profanations les plus abominables. Cette Messe sera-t-elle une vraie Messe? Oui, et l'initiative de ce misérable contraindra le Christ à célébrer avec lui!

Mais, ô triomphe de l'Amour! malgré l'indignité et les buts ignobles du scélérat, cette messe noire, horriblement sacrilège du côté du prêtre visible, ne laissera pas que d'être, du fait de la haute intervention du Christ, un sacrifice d'agréable odeur offert à la Trinité Sainte, et d'autant plus agréé, peut-être, que le Christ s'y humilie davantage et y descend jusqu'au plus bas degré de la soumission à un homme, à cet homme!... « *obediente Deo voci hominis*<sup>1</sup>. »

Oui! triomphe de l'amour et de l'humilité du Christ, dont le sacrifice est si pur, dit le Concile de Trente, que nulle malice des hommes, ses ministres, ne saurait en ternir l'inaltérable beauté : *Et hæc quidem munda oblatio est, quæ nulla indignitate aut malitia offerentium inquinari potest*<sup>2</sup>. Comme le rayon de soleil traverse les eaux boueuses sans y con-

---

1. *Jos. X, 14.*

2. *Trid. sess. XXII, cap. I.*

tracter la moindre souillure, ainsi, à travers l'indignité ou même la haine du prêtre, passe, intact et immaculé, l'amour du Christ, son amour sacerdotal, son amour-prêtre, « *amor sacerdos*<sup>1</sup> », qui manie le glaive de sa propre immolation.

Par contre, quelle joie au bon prêtre de se mettre, pendant la Messe, sous la douce et forte emprise du Christ, de se livrer à Lui comme un instrument docile, souple, conformant de son mieux sa pensée à la haute pensée du Christ, modelant ses intentions sur les intentions du Christ, s'imprégnant de l'amour sacerdotal et pastoral du Christ, de cet amour qui va jusqu'au don de soi, « *animam suam dat*<sup>2</sup> », et à l'effusion du sang.

### III

Après Jésus-Christ, prêtre principal, mais invisible; après son ministre, prêtre visible et consacré, en voici un troisième : c'est le *peuple chrétien tout entier*.

Bien qu'il ne possède pas un sacerdoce offi-

---

1. *Almique membra corporis  
Amor sacerdos immolat.*

*Hymn. Ad regias.*

*Passus cruenta et mystica,  
Utrumque sacrificium  
Christus sacerdos obtulit.*

*Hymn. in F. SSi Cordis.*

2. *Joann., X, II.*



ciel comme les deux premiers, il leur est cependant uni dans l'oblation, et d'une manière si intime que la Messe du Christ et du prêtre est aussi la Messe de chaque fidèle.

Car, maintenant, le Christ ne s'offre plus seul comme sur la Croix. A l'Autel, il associe à son action sacerdotale tout son corps mystique.

Depuis qu'il a versé son sang pour acquérir à ce prix l'Eglise, il veut avoir tout en commun avec elle, comme un Epoux avec son Epouse, ou, mieux encore, comme la tête avec les membres de son corps. Si on la persécute, il crie que c'est lui-même qui est persécuté : « *Saule, Saule, quid me persequeris?* » Si on la frappe, c'est lui qui sent les coups. Il se dit en prison avec ses membres prisonniers; il a faim et soif avec eux et en eux. Si on va les consoler dans les fers, si on leur porte à manger et à boire, c'est lui qui se déclare soulagé, nourri et désaltéré.

Puisqu'il s'identifie avec son corps mystique jusque dans les plus petites choses, il ne pouvait s'en séparer dans l'action la plus auguste de son sacerdoce. Il a même décidé de l'associer aussi bien à son office sacerdotal qu'à sa condition de chose offerte; de le faire prêtre et sacrificateur avec lui, et avec lui, victime immolée, sacrifiée.

Saint Pierre le savait, qui appelle la société du peuple chrétien un sacerdoce royal : « *Vos autem genus electum, regale sacerdotium*<sup>1</sup>. »

Saint Jean le savait, qui déclare, dans son Apocalypse, que le Christ nous a faits prêtres pour Dieu et son Père : « *Fecit nos regnum et sacerdotes Deo et Patri*<sup>2</sup>. »

L'Eglise le sait; car les prières sublimes dont elle enveloppe le sacrifice eucharistique sont tout imprégnées de cette conviction profonde. Priez, mes frères, dit le prêtre : *orate, fratres*, pour que mon sacrifice, qui est aussi le vôtre, soit agréable au Dieu Tout-Puissant : *ut meum ac vestrum sacrificium...*

*Nous vous offrons, Seigneur, ce calice du salut... Nous vous offrons ces choses saintes... Recevez, Trinité Sainte, cette oblation que nous vous offrons...*

Il ressort de là que chaque âme chrétienne a le droit de dire : Je suis prêtre et victime avec le Christ. Par Lui, avec Lui et en Lui, je collabore à l'action la plus auguste de l'humanité régénérée; je contribue à la gloire de la Trinité Sacro-Sainte, et je travaille, pour mon humble part, au salut du monde : *pro totius mundi salute*.

---

1. *I Petri*, II, 9.

2. *Apoc.*, I, 6.

Il est hors de doute que, dans ce grand œuvre, le rôle de chaque fidèle est inégal, comme sont inégales, dans le corps humain, les activités fonctionnelles des divers membres; mais, tous concourent, selon leur mesure, au résultat d'ensemble.

Quand le Christ s'offrait sur la Croix, ce n'est pas seulement son chef couronné d'épines, ou son Cœur broyé, qui immolaient et s'immolaient, mais ses pieds et ses mains transpercés, mais ses épaules meurtries, mais son dos flagellé, mais sa chair labourée de coups, mais tous ses os disloqués : pas un nerf, pas une fibre, pas une artère, pas la moindre cellule vivante qui n'eût sa part dans cet holocauste total du Souverain Prêtre à la divine Justice.

Sur l'Autel, c'est encore le Christ avec tous ses membres qui est prêtre et victime. Mais, maintenant, ses membres ne sont plus seulement ceux de son corps physique, mais encore ceux de son corps mystique, composé de toutes les âmes qu'il pénètre et vivifie de sa sève divine, pour ne former, d'elles et de Lui, qu'un seul Vivant, tel le cep de vigne avec ses rameaux et ses pampres verdoyants.

Voilà pourquoi la Messe du Christ et du sacerdoce catholique est aussi la Messe de chaque fidèle. Chacun y est prêtre et chacun y est victime avec son Chef. Chacun y doit

dire, comme saint Paul : « *Je complète en ma propre chair ce qui manque aux souffrances du Christ pour son corps, qui est l'Eglise<sup>1</sup>.* »

Les souffrances du Christ mystique sont achevées en ce qui concerne la Tête. Là rien ne manque : l'expiation de la Croix est surabondante. Maintenant, c'est le tour de chaque membre de se mettre en harmonie avec la Tête, en endurant tout ce qui lui revient de cette passion universelle.

O mystère ineffable ! ces souffrances des siens deviennent les propres souffrances du Christ-Chef, non qu'il en éprouve de la douleur, mais parce qu'il en reçoit et sent les coups, parce qu'il les prend à son compte et se les approprie pour les offrir à son Père comme complément et parachèvement des siennes<sup>2</sup>.

1. Col., I, 24.

2. Pie XI met en fort relief cette belle vérité : « *Accedit quod passio Christi expiatrix renovatur et quodammodo continuatur et adimpletur in corpore suo mystico quod est Ecclesia. Etenim ut rursus S. Augustini verbis utamur : « passus est Christus quidquid pati debuerat; jam de mensura passionum nihil deest. Ergo impletæ sunt passiones, sed in Capite; restabant adhuc passionis in corpore. »* Quod quidem Dominus ipse Jesus declarare dignatus est cum ad Saulum... loquens : « *Ego sum, inquit Jesus, quem tu persequeris* », haud obscure significans, commotis in Ecclesiam insectationibus, ipsum divinum oppugnari ac vexari Caput. Christus in corpore suo mystico adhuc patiens, nos expiationis suæ socios habere exoptat, idque etiam ipsa nostra cum eo necessitudo postulat; nam cum simus « *corpus Christi et mem-*

Voilà pourquoi saint Léon a osé dire que « la passion du Seigneur se prolonge jusqu'à la fin des temps : *passio Domini usque ad finem producitur mundi*<sup>1</sup> ».

Oui, jusqu'à la fin des temps, car elle ne sera terminée qu'avec la dernière Messe où le Rédempteur des hommes offrira en holocauste à son Père les douleurs suprêmes des derniers membres de son corps mystique ici-bas.

Telle est, mes chers et vénérés Confrères, la fonction quasi sacerdotale, qui revient à chaque fidèle dans nos Messes. Et c'est à nous de leur révéler cet admirable secret, sous peine de les frustrer des avantages immenses qu'ils retireraient d'une collaboration plus éclairée, plus consciente, partant plus étroite, à l'auguste sacrifice des Autels.

Saint Augustin résume admirablement cette doctrine dans ce beau passage de la Cité de Dieu : « Jésus-Christ, écrit-il, s'offre et offre avec lui tous les Saints, comme ses membres, à la Trinité Sainte, et les Saints s'offrent aussi et, avec eux, offrent Jésus-Christ leur Chef; et c'est par ce secret admirable que Jésus-Christ est, dans sa personne et dans ses mem-

---

*bra de membro* », quidquid patitur Caput, omnia cum eo membra patiantur oportet. » Encycl. *Miserentissimus Redemptor*.

1. P. L., t. 54, col. 383, Cf. *Dict. de Th.*, XI, col. 2462.

bres en même temps, la Victime parfaite et le Prêtre éternel<sup>1</sup>. »

Nous voici, mes chers Confrères, au terme de nos études sur l'Auguste Sacrifice de nos Autels. Tout incomplètes qu'elles soient, laissez moi espérer qu'elles ne demeureront pas stériles dans vos âmes sacerdotales.

En sortant d'une magnifique instruction sur la Messe, un auditeur enthousiasmé s'écriait : « Après avoir entendu une si belle doctrine, on ne peut que bien célébrer chaque matin le saint Sacrifice. »

Ma récompense serait trop belle — mais combien je l'envie ! — si chacun de vous voulait bien tirer, dans le secret de son cœur, semblable conclusion.

O Jésus, Souverain Prêtre, fécondez vous-même dans l'âme de mes chers auditeurs les germes sacrés que j'ai essayé d'y semer durant ces quatre jours, afin que chacun de nous devienne de plus en plus un digne collaborateur de votre sacerdoce éminent ; afin que chacun de nous, quand il gravit la montagne de l'autel,

---

1. « ... profecto efficitur, ut tota ipsa redempta civitas... universale sacrificium offeratur Deo per sacerdotem magnum, qui etiam seipsum obtulit in passione pro nobis, ut tanti Capitis corpus essemus, secundum formam servi. Hanc enim obtulit, in hac oblati sunt; quia secundum hanc mediator est, in hac sacerdos, in hac sacrificium est. » S. Aug., *De Civit. Dei*, L. X, cap. 6.

*in montem Domini*, y soit porté par votre esprit et vos intentions sublimes.

Heureux, mille fois heureux, dirons-nous avec le Bienheureux Grignon de Montfort, heureux, mille fois heureux les prêtres que vous avez si bien choisis et prédestinés pour demeurer avec vous sur cette abondante et divine montagne, afin d'y devenir des rois de l'éternité, par leur mépris de la terre et leur élévation en Dieu; afin d'y devenir plus blancs que la neige par leur union avec Marie, votre Epouse toute belle, toute pure et toute immaculée; afin de s'y enrichir de la rosée du ciel et de la graisse de la terre, de toutes les bénédictions temporelles et éternelles dont Marie est toute remplie.

C'est du haut de cette montagne qu'ils lanceront, par leurs ardentes prières, des traits contre leurs ennemis, pour les terrasser ou convertir; c'est sur cette montagne qu'ils apprendront, de la bouche même de Jésus-Christ qui y demeure toujours, l'intelligence de ses huit béatitudes; c'est sur cette montagne de Dieu qu'ils seront transfigurés avec lui comme sur le Thabor, qu'ils mourront avec lui comme sur le Calvaire, et qu'ils monteront au ciel avec lui comme sur la montagne des Oliviers.

Amen!

## TABLE DES MATIÈRES

---

	PAGES
Préface de Mgr Mathieu, évêque d'Aire et de Dax .....	7
Le Cardinal Mercier et la Messe.....	27
Le Saint Sacrifice de la Messe au Concile de Trente .....	31
I <sup>er</sup> ENTRETIEN. La Notion du Sacrifice ...	41

I. — *Notion étymologique.* — Sacrum, factum, donc tout ce qui se rapporte à Dieu. — Mieux, action sensible en l'honneur de Dieu. Ne pas confondre ce qui *constitue* le sacrifice avec ce qui lui donne sa valeur; exemple des sacrements. — Donc, distinguer les sacrifices de la Cène, de la Croix, de la Messe, malgré l'identité des sentiments qu'ils expriment.

II. — *Notion métaphysique.* — Action sensible, avec fin unique; — action du culte public, exclusivement réservée à Dieu, premier Principe et Fin suprême de tout; — action qui requiert nécessairement un prêtre. — D'où dignité et responsabilité *universelle* du prêtre!

III. — *Notion physique.* — Signe conventionnel; donc, de soi, variable. Ici, uniformité étonnante: chose sensible, offerte à Dieu par immolation. La victime offerte est la matière, l'immolation, la forme. — Définition complète. — Majesté du Grand-Prêtre.



II° ENTRETIEN. La Messe Sacrifice..... 67

I. — *Vrai sacrifice.* — Une précision. — Opposition des protestants; leur haine de la Messe. Ils allèguent saint Paul. — Nos preuves : C. de Trente; David, Malachie, Jésus-Christ. — Nous pouvons désigner la victime, le prêtre, l'immolation, etc. — D'où, sublime dignité du prêtre catholique.

II. — *Sacrifice distinct de celui de la Croix.* — 1° Eléments d'identité numérique; 2° Mais immolation toute différente; donc, distinction quasi-spécifique. — La Messe reproduit la Cène, non la Croix. Mais elle représente la Croix, et, par là, en diffuse les bienfaits.

III° ENTRETIEN. L'essence du Sacrifice de la Messe ..... 97

I. — *Description générale de la Messe.* — 1° Préparation, et instruction préliminaire; 2° Célébration : oblation, consécration, communion; 3° Action de grâces : *populo exsultante et sacerdote gratias agente.* — Rêve décevant? Non, splendide réalité. Nous célébrons devant tout le peuple chrétien...

II. — *Partie essentielle.* — Bossuet, S. Bellarmin, S. Thomas, C. de Trente. — 1° La consécration est de l'essence du sacrifice; 2° La double consécration est essentielle; 3° Rien de plus n'est essentiel. — La Messe apostolique.

III. — *La communion.* — *Partie non essentielle, mais intégrante,* instituée et imposée par le Christ. Le prêtre, communiant *in persona omnium...*

IV° ENTRETIEN. L'immolation du Christ à la Messe ..... 125

I. — *L'immolation du Christ à la Messe est un mystère,* dont il importe de reconnaître : 1° *la réalité,* sans le repousser, ni l'amoindrir; 2° *la grandeur :* il est le plus déconcertant; 3° *l'attrait :* tous nos mystères sont beaux, suaves; celui-ci surtout, *quia te contemplans...*

II. — *L'immolation du Christ à la Messe* est :  
 1° *Mystique*, ce qui signifie : mystérieuse; et non : « figurée ».

2° *Non sanglante*, et en cela surtout mystérieuse.

3° *Réelle, actuelle*. Elle est notre Agneau pascal. Donc, pas simple figure (Vasquez), ni simple oblation d'immolation passée (de la Taille).

4° *Laissant le Christ totum et integrum*, sans le diminuer (Franzelin), ni tenter en vain de l'atteindre (Lessius).

5° *Atteignant réellement*, non seulement les espèces, mais le corps et le sang du Christ.

6° *Sacrifice terrestre*, et non céleste (Lepin).

V<sup>e</sup> ENTRETIEN. Réalité de l'immolation du Christ à la Messe ..... 147

Nous abordons le fond du « *tremendum mysterium* », avec le C. de Trente et saint Thomas.

I. — *La manière dont le Christ se rend présent, laisse entrevoir son immolation.*

1° Puisqu'elle figure celle de la Croix, elle comporte séparation du corps et du sang, mais sans effusion violente.

2° Comment? Par la parole : ici, seulement le corps; là, seulement le sang.

3° Donc, nous, prêtres, nous n'offrons que le corps et le sang de Jésus, en cet état de séparation. Caractère de mort. Glaive efficace de la parole. *Quo solari radio...*

II. — *La manière dont le Christ est et demeure présent laisse entrevoir son état de mort.*

1° *Donnée capitale* : changement de substance à substance. Donc, présence substantielle, sans contact. — 2° De là résulte un véritable état de mort; car, sans contact, pas de relation possible; impuissance absolue du Christ *sub speciebus*. — 3° *Anéantissement plus profond qu'à la Croix* : at hic latet simul et humanitas.

Hommage profond d'un tel abaissement. Mais, ô humilité, voici ton triomphe : *jacentem mundum erexisti*.

VI<sup>o</sup> ENTRETEN. Les multiples bienfaits de  
la Messe ..... 171

I. — *La Messe réalise les quatre fins du sacrifice.* — 1<sup>o</sup> Elle est l'oblation pure, prédite par Malachie; C. de Trente; 2<sup>o</sup> Elle contient les mêmes éléments de valeur que le sacrifice de la Croix. — Vérités vitales, si on les vit... Infortune du prêtre qui ne les vit pas; félicité et fierté du prêtre qui en a conscience.

II. — *Les bénéficiaires de ces bienfaits* (d'après l'imit. de J.-C.). Dieu, les anges, l'Eglise, les vivants, les défunts; — le prêtre lui-même : *Missa est altius opus contemplationis quod possit esse...*

VII<sup>o</sup> ENTRETEN. Valeur infinie de la Messe. 195

I. — *Considérée en elle-même, la valeur de notre sacrifice est infinie.* Car, Messe et Croix se valent : nulla indignitate offerentium inquinari potest. — Hommage infini : S. Gertrude, etc. — Prière du Christ à l'Autel. — « Toute la Croix de J.-C. est renfermée » dans la Messe. (Bossuet.)

II. — *Considérée dans ses effets, cette valeur répond à notre réceptivité.* — 1<sup>o</sup> *Loi générale* : quidquid recipitur... Mais, ici, la réceptivité peut se dilater; conséquences pratiques; 2<sup>o</sup> *Pour les défunts* : effets correspondant à leurs dispositions d'autrefois; 3<sup>o</sup> *Pas d'autre principe de limitation*, ni du côté de Dieu, ni du côté du prêtre; 4<sup>o</sup> *Donc*, une Messe peut, sans préjudice, être appliquée à plusieurs. Cela n'autorise pas pluralité d'honoraires, mais permet de multiplier les bénéficiaires : S. Fr. de Sales. — Splendide fiction du P. Eymard.

VIII<sup>o</sup> ENTRETEN. Le prêtre qui offre le Sa-  
crifice ..... 215

I. — *Jésus en personne est le prêtre principal.* — Comment? Il a institué la Messe; chacune est célébrée en son nom; à la Cène, il les a offertes toutes. Plusieurs auteurs ajoutent : Jésus intervient actuellement à chacune de nos Messes :

*Idem nunc offerens...* Semper vivens ad interpellandum pro nobis. — Beauté d'un pareil sacerdoce; grandeur d'un tel sacrifice. — NOTE : sur la participation de Marie à nos Messes.

II. — *Le prêtre visible, ministre subordonné au Christ.* — Sacerdotum ministerio. — Vi characteris. — Accipe potestatem offerre... Le prêtre à la consécration; instrument animé; son initiative. Conséquences poignantes ou radieuses...

III. — *Jésus avec son corps mystique.* — Jésus a tout en commun avec l'Église, son Épouse et corps mystique. Donc, tous les fidèles sont prêtres et victimes avec lui : *regale sacerdotium...* *Fecit nos regnum et sacerdotes* Deo et Patri. — Les pluriels du Canon : *offerimus*. Conclusions pratiques.

Conclusion suprême : *Heureux, mille fois heureux les prêtres!*



---

**Imp. St-Paul, 184, av. de Verdun, Les Moulineaux**

---